Gérard De Villiers

PRESENTE

# L'EXECUTEUR

# Assaut Sur Soho

PAR DON PENDLETON

PLON

# CHAPITRE I

Bolan ne parvenait pas à voir l'ennemi masqué par la pénombre mais il sentait la présence néfaste de celui-ci. Il l'avait ressentie depuis son embarquement à Calais, et cette impression l'avait agacé durant la traversée de la Manche jusqu'au débarquement à Douvres.

Évidemment on l'attendait ; il n'avait réussi que trop facilement à quitter les côtes françaises. De même que son passage à travers la douane anglaise s'était opéré sans le moindre problème. Il se trouvait à présent en Angleterre. Une boule nerveuse, qui s'agitait au creux de son ventre, lui affirmait qu'il avait été manipulé, dévié, et dirigé jusqu'à cet endroit. Évidemment l'ennemi se trouvait là ; l'ennemi l'attendait.

Déboutonnant sa veste, il vérifia le bon fonctionnement de son *holster,* puis il arma son petit Beretta automatique, faisant glisser dans le canon une balle de 9 mm. Il rangea ensuite son arme. Son attente allait prendre fin.

Bolan avait permis à la foule du *ferry* de le devancer et il avait profité de ce temps pour chercher et évaluer des sorties de secours. Il se détacha de l'ombre et, se mêlant de nouveau à la cohorte de passagers, se mit à marcher d'un pas tranquille vers les wagons du train immobile. D'autres pas se firent entendre immédiatement derrière lui, claquant dans l'obscurité. Les pas de deux hommes qui ralentissaient lorsqu'il ralentissait et accéléraient lorsqu'il accélérait. Bolan avait l'oreille fine grâce à ses expériences passées ; il entendit et reconnut le pas de ses poursuivants. Il continua son chemin vers la sortie de l'appontement et se rendit compte de deux présences supplémentaires, chacune sur un flanc. On le cernait et on lui coupait la retraite. Quelque part, un peu plus loin, on l'attendrait aussi. L'ennemi aurait choisi avec soin un lieu qui n'offrirait aucune issue, ni aucune chance au gibier cerné.

Il respira à fond et prit sa décision, pivotant subitement pour marcher droit sur le flanc gauche. Il entendit l'ennemi parer son coup en douceur. Une voix donna quelques ordres chuchotés derrière lui, puis il entendit des pas rapides devant et quelqu'un qui courait

sur son nouveau flanc droit. La nouvelle mise en scène s'était rapidement réalisée.

C'était le moment de passer à l'attaque, sans doute le seul instant où Bolan en aurait la possibilité. Mais, auparavant, il voulait identifier l'ennemi. Il n'avait jamais fait feu sur un flic ; ce n'était pas maintenant qu'il allait commencer. Devant lui se dressait un lampadaire dont la faible luminosité était atténuée par la brume du port. Il s'immobilisa en dessous et y alluma une cigarette, les oreilles aux aguets. Légèrement rassuré, il remarqua que l'ennemi se déplaçait toujours pour rajuster l'encadrement qu'il avait un instant déjoué. Il reprit ensuite son chemin rapidement, écoutant tout de même avec attention les pas qui résonnaient derrière lui.

*Maintenant !* Il expédia loin devant lui la cigarette allumée, la main plongeant dans l'échancrure de sa veste, et pivota rapidement vers la droite. Il se plaqua ensuite au sol, le Beretta au poing, s'apprêtant à tirer. Il hésita le temps d'un battement de cœur, le doigt crispé sur la détente, pour identifier l'ennemi. Il ne lui fallut guère plus de cet instant ; avec cet instinct des grands chasseurs de fauves, il s'était retourné à la seconde précise où ses poursuivants se trouvaient sous le lampadaire et il pût reconnaître en un quart de seconde de quoi était composé le comité d'accueil. Des *mafiosi*.

Quelques heures auparavant Bolan avait retravaillé le mécanisme du Beretta et il ne fallait plus que quelques grammes de pression sur la détente pour effectuer un groupement très serré sur une cible à plus de vingt mètres. Il pouvait remercier sa bonne étoile de lui avoir inspiré cette précaution, bien qu'il n'ait à tirer qu'à une dizaine de mètres ; presque à bout ponant. Les deux hommes étaient morts avant que leurs armes aient pu quitter leurs vestes, le cœur mutilé, et Bolan poursuivait son action. Il se propulsa ensuite vers le flanc de son encadrement. Des flammes jaillirent de l'obscurité devant lui alors qu'on déchargeait au hasard une arme sur cette cible rapide et indéfinissable qu'il était devenu. Se déplaçant à l'allure d'un feu follet à travers cette atmosphère subitement alourdie, Bolan se rendit compte que l'ennemi était venu en masse. Un projectile cingla à travers le tissu de son manteau, et un second fracassa le talon de sa chaussure. Il se projeta dans leurs rangs, répondant au feu adverse avec le Beretta fumant dont les balles 9 mm étaient accueillies avec des gémissements agonisants, des cris étouffés.

Il bougeait rapidement et rechargeait le Beretta lorsqu'il se heurta à une immense masse humaine. S'effondrant ensemble, les membres enchevêtrés, une grosse arme tonna à quelques centimètres du visage de Bolan, la balle filant inoffensivement vers le ciel sans étoiles. Bolan expédia de la main gauche un coup sur l'arme de son adversaire et réussit à détourner le gros revolver à l'instant où le chien se rabattait. Cette fois la balle se planta dans un corps humain.

— Merde, murmura le gros homme en s'étalant doucement.

Bolan recula sur lui-même, s'éloignant le plus possible de cette masse inconsciente. Il entendait courir, et subitement des silhouettes se matérialisèrent sur un fond plus clair. Il se dressa sur un genou et vida les huit projectiles du nouveau chargeur sur le groupe. Des corps roulèrent, des cris stridents se firent entendre, et le groupe meurtrier s'effaça.

Une source lumineuse se rapprochait à présent ; les phares d'une voiture, ouatés par la brume, longeaient la position de Bolan sans l'aveugler.

L'ennemi hésitait ou bien se regroupait car on ne faisait plus feu. Subitement Bolan entendit une voix féminine derrière ces phares.

— Bolan ! Montez !

Une seconde voix s'éleva aussitôt, venant de loin avec des accents d'énervement :

— La voiture ! Arrêtez cette voiture !

Il s'agissait d'une voix américaine, et Bolan était persuadé l'avoir entendue dans le passé, mais une nouvelle fusillade, dirigée sur la voiture, le fit agir prestement. La carrosserie avait déjà encaissé plusieurs balles, et la voiture virait à droite et à gauche aux sons des vitres éclatées lorsque Bolan l'atteignit. Une portière s'ouvrit, et Bolan s'y engouffra, plaqué au siège aussitôt par une accélération foudroyante.

Il pouvait distinguer dans l'obscurité de la voiture des formes féminines et des cheveux noirs, coupés court, une peau presque lumineuse et un parfum agréable. Elle devait avoir vingt-cinq ans et elle semblait terrifiée. Une courte jupe chevauchait le haut de ses cuisses éclairées par la lueur du tableau de bord ; de grandes bottes moulaient ses genoux tremblants. Le véhicule fit sur deux roues le tour de la gare et s'engouffra dans une rue étroite. Au loin des sirènes s'ajoutèrent à l'irréalité de la nuit brumeuse.

Bolan mit un nouveau chargeur dans son arme et se tourna vers la fille :

— Je vous suis très reconnaissant mais… franchement, c'est con ce que vous avez fait là…

Elle lui jeta un regard rapide, à peine plus qu'un mouvement des yeux.

— Ne me parlez pas de conneries. Vos chances étaient de trente contre un, là-bas.

— Je ne me défendais pas trop mal, annonça doucement Bolan.

Il la reconnut subitement, ainsi que la voiture, une Jaguar sport. Il les avait remarquées toutes deux sur le *ferry* à Calais. Il avait même offert du feu à cette fille sur le pont du bateau et ils avaient parlé de la navigation au radar, système qu'utilisait le *ferry* pour effectuer sa traversée de la Manche.

— Vous ne quitterez jamais Douvres à moins de faire ce que je vous dis, fit-elle d'une voix tendue. Dans la boîte à chapeaux, derrière vous, là… C'est pour vous ; mais faites vite…

Il s'agissait d'une perruque rousse et d'une fausse barbe ; il y avait également un caban. Bolan fixa le contenu de la boîte et réfléchit aux implications que cela comportait. Il était évident que cet enlèvement avait été minutieusement préparé ; une telle action n'avait rien de spontané.

— Nous changerons de voiture un peu plus loin, annonça la fille, confirmant les soupçons de Bolan. Mettez la perruque et apprêtez-vous à sauter.

Une inquiétude imprécise s'emparait de Bolan. Qui était cette fille, et pourquoi se préoccupait-elle du bien-être d'un certain Mack Bolan ? Où devait-elle l'emmener, et dans quel but ? Au loin les sirènes des voitures de patrouille annonçaient l'intérêt que la police britannique portait, elle aussi, à Mack Bolan. L'impression d'avoir été manipulé agaçait Bolan, et il se demandait à quel point cette fille était responsable des manœuvres.

En attendant, il était inutile de spéculer ; son instinct de chasseur traqué lui disait qu'il fallait courir d'abord, et il réagissait en conséquence. Il ajustait la perruque et la barbe et enfilait le caban lorsque la Jaguar s'immobilisa brusquement près d'un minibus VW. Une silhouette s'avança immédiatement pour reprendre la Jaguar ; il y avait aussi quelqu'un derrière le volant du minibus qui donnait des

coups d'accélérateur nerveux. Bolan et la fille grimpèrent dans le minibus alors que la Jaguar disparaissait déjà dans un garage dérobé. Une voiture de patrouille à la sirène hurlante fila dans l'obscurité derrière eux.

L'homme au volant de la VW émit un petit rire et lança son véhicule dans le sillage bruyant de la police. La fille s'était installée sur la banquette arrière avec Bolan. Elle reprenait son souffle par à-coups brusques. Elle se pencha contre Bolan, le visage enfoui dans son cou, en proie à une crise nerveuse.

« Et voilà, pensa Bolan, c'est reparti. »

Lui qui n'avait voulu faire qu'une brève escale en Angleterre en attendant de réintégrer les États-Unis ! Il aurait pu aussi supprimer au passage les porteurs de certains noms inscrits dans son petit carnet. Avec la tournure que prenaient les événements il lui faudrait se frayer un chemin à travers l'ennemi pour quitter l'Angleterre, il n'y aurait pas d'exécution rapide dans la nuit. La jungle venait de se refermer sur sa personne ; il faudrait se tailler une piste à coups de machette.

Depuis un certain temps sa vie se déroulait avec une violence constante qui finissait par sembler monotone ; il avait fini par accepter le fait sinistre que chaque lieu où il se trouvait devenait un champ de bataille. Cependant, il n'avait jamais été le partisan d'un combat défensif. Surtout lorsqu'il s'agissait d'un adversaire très supérieur.

La fille commençait à pleurer. Il soupira et la tint près de lui. Il lui devait une fière chandelle, quelles que puissent être ses motivations. Elle l'avait tiré d'un fort mauvais pas, et elle lui donnait peut-être une plate-forme temporaire de laquelle il pourrait monter une offensive et quitter l'Angleterre.

Une plate-forme peu négligeable, se dit-il en pensant au joli corps lové contre le sien. Des corps inférieurs à celui-ci avaient, tout au long de l'Histoire, lancé des armées et des flottes. Pouvait-il être sûr que celui-ci ne lancerait pas l'Exécuteur à l'assaut de la Grande-Bretagne ?

# CHAPITRE II

La fille avait tout de même du cran. Après la petite crise passagère, elle essuya ses larmes, se détendit, et elle fixait les mains de Bolan lorsque la VW dut ralentir à cause d'un barrage de la police à la sortie de Douvres. Elle se glissa dans les bras de Bolan et posa la tête sur son épaule.

— Ne faites rien, dit-elle. Laissez-nous leur parler. Il ne faut pas leur faire entendre votre accent américain.

Un policier en uniforme s'approcha du véhicule et parla brièvement, poliment. Le corpulent conducteur lui tendit un papier par la vitre ouverte. Le policier examina ce document, puis il montra quelque chose au conducteur. Ils se dirent quelques mots à voix basse, puis le policier s'approcha de la vitre derrière laquelle se trouvait la fille. Il frappa légèrement. Elle quitta lentement les bras de Bolan, comme à regret, fixant d'un œil confus le policier comme si elle sortait d'un rêve.

Le policier toucha son casque et lui tendit une photo agrandie de Bolan.

— Avez-vous déjà vu ce personnage ? demanda-t-il.

Elle acquiesça rapidement.

— Oui, souvent. À la télé. C'est cet aventurier américain, non ?

— Vous ne l'avez pas vu ce soir ?

Elle secoua la tête, apparemment encore ailleurs. Secouant également sa toison rousse, Bolan marmonna un non guttural.

— Ni une Jaguar de sport ?

— Vous perdez votre temps, *Bobby,* dit le conducteur : Ces deux-là n'ont fait que se regarder dans le blanc des yeux depuis des heures.

Le jeune policier toucha son casque de nouveau, sourit légèrement, et leur fit signe de passer.

Passé le barrage, le conducteur se retourna et sourit à Bolan.

— S'est pas mal débrouillés, hein ? Vous serez à Londres en moins de deux, mon vieux. Ne débandez pas !

Quelque peu gêné par ce dernier conseil, Bolan lança un coup d'œil sur la fille. Elle sourit en expliquant.

— Il veut dire : Ne perdez pas courage.

Bolan grogna, lâcha la fille et se détendit. Il allait avoir des problèmes de vocabulaire en Angleterre, peut-être même davantage qu'en France.

Le complément du voyage se fit en silence. La fille se retirant à l'extrémité de la banquette, regardant en silence par la vitre. Bolan fixait la route et observait les gestes du conducteur. On lui expliquerait éventuellement, il fallait patienter.

Il était minuit passé lorsqu'ils arrivèrent à Londres. Traversant la Tamise au Westminster Bridge, ils se dirigèrent à travers Pall Mall jusqu'à Soho. Dans ce quartier il y avait encore foule ; les mille restaurants, clubs et discothèques attirant tous les noctambules londoniens et étrangers.

On conduisit Bolan jusqu'à un hôtel particulier du XIX^e^, situé sur la périphérie ouest de Soho. C'était une élégante maison avec une façade en vitrail, et dont l'entrée était tapissée de velours rouge. Il y avait une plaque de cuivre sur la massive porte d'entrée :

Museum de Sade

Members Only [i]

Dès que la fille et Bolan en furent descendus, la VW repartit. Bolan suivit la fille, observant au passage un lustre en cristal et de belles boiseries sombres. Ils entrèrent dans une salle de réception aux murs acajou. L'hôtel était désert et manquait d'air. Bolan avait une impression d'ensevelissement.

— C'est un curieux musée, fit Bolan.

Elle le regarda.

— C'est privé, fit-elle. Ne vous inquiétez pas, j'en suis la conservatrice. Je m'appelle Ann Franklin.

— Pourquoi m'avez-vous amené ici ?

— Ce n'est pas à moi de vous le dire. Faites comme chez vous pendant que je téléphone aux directeurs.

— Quels directeurs ? fit-il.

— Les directeurs du musée. Ils ont tout arrangé, mais je dois avouer que nous n'avions pas prévu le feu d'artifice à Douvres.

Elle s'éloignait de lui, se dirigeant vers une porte à l'autre extrémité de la pièce.

— Le bar se trouve là, fit-elle en le lui montrant du doigt. Détendez-vous.

Bolan était plutôt noué. Il se débarrassa de la barbe et de la perruque, puis remit sa propre veste. Allant jusqu'au bar, il se versa un tonic et en but une gorgée avant de se diriger à son tour jusqu'à la porte. Confirmant ses soupçons, la porte était fermée à clef. Il en était de même à l'autre extrémité de la pièce.

En proie à une inquiétude grandissante, Bolan revint au bar. Il alluma une cigarette et remarqua la réflexion de la flamme du briquet sur le mur opposé. Un examen rapproché révéla l'objectif grand-angle d'une caméra cachée derrière les boiseries. Il fixa l'objectif un instant et finit par poser la main dessus.

— Allez ! dit-il assez fort. Fin de la partie. Que se passe-t-il ici ?

Une voix cultivée aux consonances typiquement britanniques lui répondit immédiatement par le truchement d'un haut-parleur invisible.

— Vous êtes extrêmement perceptif, Mr. Bolan. Bienvenue en Angleterre. Nous espérons que vous nous jugerez agréables. Nous sommes désolés de ce qui s'est passé à Douvres, vous savez. Vous devez comprendre que nous n'y sommes pour rien.

Bolan retira la main de l'objectif et fit deux pas en arrière pour le fixer froidement.

— Que James Bond repose en paix, fit-il d'une voix caustique. Enfermé à clef, observé sur un circuit fermé, j'ai droit au grand numéro. Pourquoi ?

Il entendit un rire sec.

— Vous pouvez certainement nous comprendre, Mr. Bolan. Nos précautions viennent de votre réputation… euh… légendaire. Nous pensons qu'il vaut mieux…

— Rien du tout ! coupa Bolan. Vous avez vingt secondes pour m'ouvrir ces portes ou je les fais sauter.

Il y eut un silence momentané.

— Ne soyez pas grossier, Mr. Bolan. Ni imprudent. Dès que Miss Franklin aura terminé son rapport nous verrons ce qu'il convient de faire.

— Grossier, mes fesses, lança Bolan.

Il fit apparaître le Beretta et expédia une balle dans l'objectif. Agrandie, la détonation fit vibrer les murs.

— Mr. Bolan…, vraiment…, bredouilla la voix.

— Vous me voyez toujours ? demanda calmement Bolan.

— Bien sûr que non ; vous, venez de tirer dans l'objectif de la caméra.

— Nous voici donc à égalité, annonça Bolan. Il vous reste une dizaine de secondes pour m'ouvrir les portes.

— C'est impossible ! cracha une voix furieuse. Soyez raisonnable, mon vieux. Nous ne pouvons pas…

— Terminé, fit Bolan.

Il se dirigea jusqu'à la porte par laquelle la fille était partie et tira une balle dans le mécanisme de la serrure ; puis il passa dans une pièce minuscule et, de là, entra dans une grande pièce tapissée à l'orientale. Il n'y avait aucune fenêtre. Des poufs et des coussins étaient parsemés ici et là, comme dans un harem. Bolan remarqua une large porte de l'autre côté de la pièce. Elle était entourée d'immenses fesses sculptées dans la masse, à travers desquelles on pouvait voir des lèvres vaginales gigantesques qui servaient en fait de portes.

— Drôle de musée, fit Bolan en passant entre les lèvres écartées.

Il se trouva dans une cage d'escalier qui menait à l'étage supérieur. Il monta doucement, le Beretta tendu, et aboutit dans une autre petite pièce monacale. Le parquet était nu, et il n'y avait qu'un petit bureau et quelques chaises pliantes. Il y avait une ceinture de chasteté accrochée au mur, du genre de celles dont se servaient les chevaliers qui mettaient un point d'honneur à la vertu de leurs dames lors des guerres saintes.

Il passa ensuite dans une autre cellule qui ne contenait qu'un très vétuste lit de camp, et dont l'éclairage se faisait par une ampoule nue. En examinant le chevet et le pied du lit, il s'aperçut qu'il s'agissait en fait d'une espèce de pilori où l'on pouvait attacher et écarteler ses victimes.

Un frisson de répulsion fit frémir Bolan. Il commençait à comprendre ce qu'était le musée où il se trouvait. La cellule suivante confirma ses soupçons. Elle était vide, mais il y avait des menottes cimentées dans le mur. Sous les menottes, il y avait un petit baril avec une planche posée dessus dont l'utilité était évidente. La victime devait se tenir en équilibre sur cette infime plate-forme instable ou pendre de tout son poids par les menottes.

Accroché au mur opposé, pendait un grand fouet roulé. Bolan imaginait bien un pauvre hère ne maintenant qu'à grand-peine son équilibre sous les coups répétés du chat. Bolan ne possédait guère de

connaissances étendues sur l'érotisme sadique mais il comprit alors pour quoi le *Museum* s'appelait « de Sade ».

Mal à son aise, Bolan traversa encore plusieurs cellules contenant divers instruments de torture. Il commençait à avoir l'impression de se trouver dans un labyrinthe lorsqu'il finit par découvrir un second escalier qui le mena dans une salle qui était le double de la salle de réception à l'étage inférieur. Ann Franklin se tenait près d'un petit bureau. Un téléphone à la main, elle le fixait calmement.

— Vous vous donnez en spectacle, fit-elle. Nous ne voulons que vous aider.

— Vous vous donnez sans doute trop de mal, dit Bolan en examinant la pièce. Je ne suis pas venu pour jouer à vos petits jeux. Où est le type ?

— Quel type ?

— Celui qui a une voix d'adjudant et des façons de voyeur. D'où me parlait-il ?

— Ah… vous avez découvert cela ?

— Évidemment.

Bolan avait fait le tour de la salle et était venu se planter près de la fille. Il rangea le Beretta.

— C'est gentil à vous de m'avoir conduit jusqu'à Londres. Y a-t-il une autre sortie, ou est-ce que je dois repasser à travers les salles de torture ?

— Mais vous ne pouvez pas partir tout de suite, s'écria-t-elle faiblement.

— A peine.

Il poursuivit d'une voix plus gentille.

— Vous avez été très courageuse à Douvres, et je vous suis reconnaissant. Mais je ne vous avais rien demandé, et la gratitude a des limites. Ça ne vaut pas d'être enfermé dans un musée pour pervertis et observé sur un circuit fermé.

Elle baissa les yeux.

— Je vous demande pardon de nos précautions. Ne croyez pas que nous ayons fait cette installation à votre seul usage. Si vous y tenez vraiment, Charles se trouve dans la cave, notre poste de sécurité. Mais, je vous en prie, n'allez pas le déranger. C'est un gentil petit vieux qui ne ferait pas de mal à une mouche.

— C'est un peu plus qu'un musée ici, non ? demanda Bolan.

— Évidemment, fit-elle en le regardant avec provocation. Tous les êtres ont droit au plaisir sexuel, même si leurs goûts sont un peu… limités. Nous répondons à leurs goûts ici.

— Avec le pilori et des fouets, dit-il avec causticité.

— Ce ne sont que des accessoires. C'est psychologique. Ils ont besoin de stimulation… fantaisiste. C'est un peu comme de la pornographie.

— Je vois, fit Bolan. Un petit tour dans les salles de torture et ils sont bons pour s'envoyer en l'air, c'est cela ? Voyons, cela n'a même pas de sens.

— Nous… nous avons des employés, annonça-t-elle à voix basse. On peut fournir… pour un certain prix… des partenaires.

Bolan comprit qu'elle essayait de le retenir. Pour combien de temps ?

— Enfin, ça ne me regarde pas. Qui attendez-vous ?

— Comment ?

— Vous voulez me faire patienter jusqu'à l'arrivée de quelqu'un. Qui ?

— Je vous avais dit que je devais téléphoner aux directeurs.

— Ils me veulent quoi ?

— Ils vous le diront eux-mêmes.

— Non. Vous me le dites tout de suite ou je pars.

— Ils veulent vous aider.

— Pourquoi ?

Elle redressa délicatement les épaules.

— Ils tiennent aussi à ce que vous les aidiez. Mais je ne devrais vraiment rien dire. Vous devez les attendre.

— Pour quoi faire ?

Sa hanche entra en contact avec la cuisse de Bolan. Elle sursauta en riant nerveusement et mit une main sur son épaule.

— Vous autres, Américains, pouvez avoir l'air si durs, si intimidants.

— Je vous fais peur ?

— Oui.

Elle posa l'autre main sur son épaule et s'appuya de tout son long contre lui en soupirant doucement. Puis elle recula comme à regret et lui tourna le dos.

— Bon, partez. Je vous comprends.

Bolan l'observait, voulant comprendre aussi. Elle était si jolie… Quel était son rôle dans cet établissement de dingues ? Il poussa un soupir, se rendant compte qu'il y aurait trop de complications pour un type qui ne faisait que passer.

— Merci pour Douvres, fit-il en se dirigeant rapidement vers la porte.

Un homme s'y tenait, lui barrant le chemin. Il pouvait être décrit comme la caricature hollywoodienne de l'officier britannique, y compris petite moustache cirée et costume de tweed impeccable. Il se tenait si droit qu'il faisait bien plus que son mètre soixante-quinze.

Bolan passa la main dans l'échancrure de sa veste.

— Eh bien, voici Charlie, dit-il.

— Erreur, annonça l'homme. Charles se trouve à la cave. Il remplace une caméra très coûteuse que vous avez inutilement détruite. Vraiment, Bolan, c'est une odieuse manière de rendre la gentillesse à ceux qui vous ont aidé.

— Ce n'est pas gentil de m'enfermer, remarqua Bolan.

Il avait le Beretta à la main et se dirigeait de nouveau vers la porte. L'homme n'en bougea point, bloquant la seule issue.

— Je ne peux rien vous expliquer pour l'instant, dit-il. L'essentiel est que vous ne sortiez pas dans la rue en ce moment, Bolan. Vous y trouveriez la mort à coup sûr. Notre ennemi commun vous y attend.

— Qu'en savez-vous ?

— Je l'ai vu en entrant. Le square tout entier est bloqué.

— De qui parlez-vous ? demanda Bolan avec appréhension. De la police ?

— Vous voulez rire ? Bien sûr que non, quoi qu'elle ne doive pas être loin.

— Vous avez parlé d'un ennemi mutuel. Expliquez-vous, soupira Bolan.

— Ceux qui recherchent votre mort essayent de nous détruire aussi, mais pour des raisons différentes. Nous vous avons aidé à entrer en Angleterre, souvenez-vous. Nous pensions que…

— Voilà une énigme de moins, fit Bolan. Mais Douvres débordait de *mafiosi*. Comment savaient-ils que j'y serais ?

— Oui, bien sûr, cela nous inquiète également. Une fuite sans doute. Ne vous inquiétez pas, nous la retrouverons.

— Admettons que je sois satisfait de vos réponses pour le moment, dit Bolan. Mais que vous apporte ma présence ? Celle d'un exécuteur à votre service ?

L'homme haussa légèrement les épaules.

— La terminologie est un peu crue mais… en fait, oui. Vous avez juré la mort de certains personnages. Nous en avons ici à Londres. Nous avions décidé que… enfin, nous avons voté, Bolan.

— Vous avez voté quoi ?

— Nous avons pris la décision de vous financer à Londres.

— Je ne suis pas à louer, fit doucement Bolan.

— Évidemment, répondit rapidement l'autre. Je ne voulais pas insinuer… Nous voulions seulement coopérer.

— Comment ?

— Nous vous fournirons des renseignements, et vous assurerez notre protection.

Bolan réfléchissait.

— Ainsi, poursuivit son interlocuteur, lorsque vous aurez terminé votre travail à Londres, nous vous ferons sortir du pays.

Bolan avait pris sa décision.

— Je ne marche pas, annonça-t-il d'une voix sans réplique, Laissez-moi passer, je pars.

L'homme sourit, la bouche crispée.

— Le chat de Kipling, fit-il énigmatiquement.

— Comment ?

— Je me souvenais des contes de Rudyard Kipling. Il s'agissait d'un chat dans la jungle. « *Il traversa les bois sauvages, agitant sa queue sauvage, marchant seul et sauvage.* » C'est vous, Bolan, une bête sauvage qui marche seule. En fait, c'est assez admirable. Je me chargerai de le faire inscrire sur votre tombe.

— Merci.

Bolan l'écarta et commença à descendre l'escalier.

— Attendez ! s'écria la fille en le poursuivant.

Elle le rattrapa au pied de l'escalier et lui mit une clef dans la main.

— *Queen's House,* chuchota-t-elle, l'appartement de façade au niveau supérieur. En face du *park* de Russell Square. Vous le trouverez facilement. Vous n'y risquerez rien et vous y serez le bienvenu. Toujours.

Bolan lui embrassa doucement le front.

— O.K., murmura-t-il et sortit.

Il mit la clef dans sa poche, mais l'appartement en face de Russell Square lui semblait bien éphémère pour le moment. Si le petit bonhomme en tweed ne lui avait pas menti, il allait sortir dans une rue pleine de *mafiosi*. Il respira à fond et vérifia le chargement du Beretta.

Ainsi le chat marchait seul… Bolan esquissa un petit sourire et caressa ses chargeurs supplémentaires ; cette pensée lui plaisait. Il allait sortir et agiter sa queue sauvage dans les bois sauvages de la Mafia ; cela devait être. Toutes les jungles se ressemblent, et leur loi est la même. Tuez rapidement, puis repartez vite pour revenir et recommencer. C'était une loi que Bolan connaissait bien. C'était une loi vieille comme le monde, plus ancienne que les lois humaines. Et puis, Bolan aussi pouvait citer Kipling.

« Voici maintenant la loi de la Jungle – vieille comme le Ciel lui-même. »

Ou bien : « Une ombre et un soupir parcourent la Jungle – c'est la Peur, petit Chasseur, c'est la Peur ! »

Oui, se dit Bolan, Kipling en connaissait un bout.

Il refit son chemin à travers les morbides petites cellules et repassa par les lèvres et les fesses, réintégrant la salle de harem. Il remarqua, lors de ce second passage, les statuettes phalliques, les vases en forme de cuissardes, les abat-jour en corset, ainsi que les autres nombreux détails du décor érotique. Il secoua tristement la tête, pensant à la fille au-dessus, et entra dans la salle de réception.

Il y trouva un homme d'un certain âge, agenouillé près d'un panneau de mur dévissé. Le vieillard leva les yeux en fronçant les sourcils, puis détourna son regard des yeux féroces de Bolan.

— Montrez-moi comment sortir d'ici inaperçu, ordonna Bolan.

Charles se mit péniblement debout.

— Le chemin le plus sûr passe par la cave, mais cela ne vous mènera que de l'autre côté du square. À mon avis, un avantage infime.

— Très bien, annonça Bolan.

Il ne lui fallait qu'un infime avantage. Il le ferait durer à travers les bois sauvages.

# CHAPITRE III

Il se révéla que le vieillard s'appelait Charles et se prénommait Edwin, mais préférait qu'on l'appelle Charles. Comme l'avait soupçonné Bolan, il s'agissait d'un ancien officier – deux fois à la retraite, expliqua-t-il. Charles avait passé la Seconde Guerre mondiale comme officier de liaison dans les services de renseignements américain, l'O.S.S. Il avait pu observer à loisir les Américains et les admirer. Ainsi, il comprenait fort bien et approuvait la défiance de Bolan à l'égard du circuit fermé.

Aussi, Bolan aurait-il eu du mal à deviner l'âge exact de Charles ; cependant il lui attribuait environ soixante-quinze ans à quelques années près, dans un sens comme dans l'autre. Si Bolan avait eu à le juger d'après ses réactions mentales, il lui aurait volontiers supprimé quantité d'années, car Charles était vif et lucide, et ses yeux brillaient du feu de la jeunesse. Mais son corps le trahissait lorsqu'il se mouvait, sinon il était grand et mince sans paraître décharné. Il avait dû être un homme puissant dans la force de l'âge. Il avait la mâchoire longue et volontaire, et des cheveux blancs ondulés. Bolan aurait aimé le connaître une trentaine ou une quarantaine d'années auparavant.

À une époque antérieure, la sortie de secours avait fait partie d'un système d'égouts. Accompagnant Bolan, Charles lui montra avec fierté les endroits où l'on avait dû renforcer les structures du vieux tunnel, abîmé par les bombes lors de la Seconde Guerre mondiale. Charles lui apprit également qu'une telle issue de secours avait été une nécessité vitale auparavant ; à présent le tunnel ne représentait plus qu'une extension du musée, à conserver comme le reste.

— On permet tout à Londres de nos jours, dit le vieillard avec des yeux brillants. Le péché perd beaucoup de son charme, n'est-ce pas ?

Arrivés au bout du souterrain, Bolan le remercia en lui serrant la main et s'excusa pour la caméra brisée. Il grimpa sur une échelle métallique et s'apprêtait à faire surface.

Le visage faiblement illuminé par une lampe de poche, Charles le regardait, le visage anxieux.

— Jetez un coup d'œil avant d'y aller, *Yank,* s'écria-t-il.

— Je m'en souviendrai, Brigadier[ii], répondit Bolan en souriant.

— Ce beau petit musée, vous savez… Il a un autre sens, comme vous devez vous en rendre compte. C'est un symbole de notre époque, Bolan. Souvenez-vous-en. *Notre* époque.

Le sourire de Bolan s'effaça. Il fit un petit signe de la main vers le visage concerné et rabaissa la trappe. Il se demanda ce qui pouvait pousser un pareil vieillard à tremper dans de telles activités. Il serait mieux à passer ses journées dans le calme d'un bon club, racontant la gloire d'une époque passée, qu'à perdre son temps à jouer aux espions dans un bordel pour pervertis.

Bolan mit le holà à ces considérations et réfléchit au problème actuel. Il se trouvait dans la cave de l'immeuble situé en face du *Museum de Sade*. Cet édifice aussi appartenait aux directeurs du musée ; il s'agissait d'une librairie spécialisée, doublée d'un *sex-shop*. La lumière jaunâtre d'une ampoule nue révéla que la cave servait de dépôt et il y avait de la marchandise étalée un peu partout. Bolan monta les marches branlantes et trouva une serrure que Charles avait décrite. Il pénétra dans la boutique même. Il se trouvait dans une obscurité quasi-totale ; une lueur faible de lampadaire public fournissait un relief aux différentes formes.

Bolan se cacha dans l'ombre près de la vitrine et commença à observer les mouvements dans la rue. Le brouillard s'était dissipé et il n'en subsistait qu'une espèce de petite brume qui planait à quelques mètres des toits. Une demi-douzaine de lampadaires mal placés projetaient une faible luminosité qui n'éclairait pas la totalité du square. Après quelques minutes d'attente quelqu'un alluma une cigarette devant la boutique mais en dehors du champ de vision de Bolan. Il ne vit que la lueur d'une allumette et, immédiatement, une bouffée de fumée. Le type était tout près.

Quelques instants après, une grosse américaine passa lentement ; une Lincoln avec quatre ou cinq personnes à bord. Bolan remarqua un phare orientable fixé sur la portière du conducteur. C'étaient des chasseurs.

La limousine à peine repartie, un homme sortit de l'obscurité en face et s'immobilisa sous un lampadaire pour consulter sa montre, puis il disparut de nouveau.

Oui, on l'attendait en force.

La Lincoln revint quelques instants plus tard pour se garer du côté de Bolan mais hors de son champ visuel. Un homme de grande taille avec de puissantes épaules déambula immédiatement devant la boutique, se dirigeant vers le véhicule. Au même instant, on ouvrit la porte du *Museum de Sade,* et Ann Franklin en sortit. Bolan l'observa attentivement, se demandant comment elle serait reçue par ceux qui attendaient dans la rue. Elle traversa la rue et vint s'immobiliser sous un lampadaire du petit parc au centre du square. Elle semblait fixer la librairie ; sans doute Charles lui avait-il décrit la ruse de Bolan.

Bolan la regarda impatiemment. Mais que voulait-elle ? Pendant qu'il regardait, un homme se détacha de la pénombre et se dirigea vers la fille. Il passa près d'elle et poursuivit son chemin, Ann pivotant pour le suivre du regard. S'étaient-ils parlés ? Bolan n'en savait rien ; apparemment pas.

Quelques secondes plus tard un taxi tourna dans la ruelle menant au square et s'arrêta près d'Ann. Elle y monta, et le taxi repartit. Un instant après, un second véhicule que Bolan n'avait pas encore remarqué prit le taxi en filature.

Non, elle n'avait rien dit. On l'avait identifiée et on l'avait suivie. Ils ne prenaient aucun risque.

Comme Bolan. Ayant silencieusement surveillé le square, il avait une bonne idée du terrain dehors et des forces opposantes. Ils étaient nombreux à l'attendre, trop nombreux pour qu'il effectue une attaque de front. Donc, une fois de plus, le moment était venu pour Bolan.

Il repassa à travers la boutique et sortit par une issue de secours à l'arrière. L'allée était petite, puante, et très sombre, longeant la boutique et se terminant en cul-de-sac quelques mètres plus loin. Bolan prit la seule direction possible, marchant prudemment vers le square, et tourna tranquillement à l'angle de l'allée. L'imposant personnage qu'il avait remarqué plus tôt devant la boutique se tenait à quelques pas, adossé à un immeuble à mi-chemin entre la Lincoln et la boutique. Il avait les bras croisés et semblait s'ennuyer. Il ne vit pas arriver Bolan jusqu'à ce que ce dernier soit presque sur lui. Il sursauta.

— Merde ! chuchota-t-il. Annonce-toi, tu m'as flanqué une de ces trouilles…

— Ça va, lui répondit Bolan. Je ne pense pas qu'il soit là-bas ; on fait fausse route. Il s'approcha de l'homme, se plaçant dans le contre-

jour d'un lampadaire éloigné.

— C'est ce que dit Danno ?

— Ouais, fit Bolan.

Il réfléchissait rapidement à ce nom. *Danno Giliamo ?* Possible. C'était un lieutenant dans le gang de New Jersey.

— Fait meilleur à Jersey, hein ? dit Bolan d'une voix dégoûtée.

— A deux, heures du mat, c'est pareil partout, annonça le type en essayant de dévisager Bolan.

Il avait du mal à voir dans la nuit londonienne.

Bolan pensa qu'il se posait des questions de rang. Les gens du Milieu étaient très conscients de leur rang, et Bolan mit cette connaissance à son profit.

— Va là-bas prendre un café, ordonna-t-il.

— Ils ont du café ?

— C'est ce que j'ai dit, non ?

Le type soupira, marmonna quelque chose à propos du « café anglais », et fouilla dans une poche pour une cigarette. Bolan donna un rapide coup au paquet de cigarettes, le faisant tomber sur le trottoir.

— T'es con ou quoi ? grinça-t-il. Tu ne vas pas en griller une ici, non ?

— T'as dit qu'on faisait fausse route, répondit tranquillement le type.

Il ramassa ses cigarettes et les remit dans sa poche.

— Écoute, je ne suis pas venu pour un jus merdique. Je veux ma chance pour rafler les cent mille dollars. Si le mec ne se trouve pas ici, alors on ferait mieux de décamper et de le retrouver.

Un *chasseur de primes,* se dit Bolan. Revu et corrigé par le XX$^{e}$ siècle. Il ne fait même pas partie d'une famille. Profitant de ce détail supplémentaire ! Bolan poursuivit :

— Redis-moi ton nom ?

— Dunlap, grogna le grand type avec arrogance. Jack Dunlap. Tu veux que je l'épelle ?

— N'oublie pas un truc, Jack Dunlap, annonça Bolan. Danno et moi payons tes frais.

Il rit cyniquement.

— J'aime bien les gars gonflés. Va là-bas, prends un café, et dis à Danno que Frankie veut que tu sois posté au premier rang. Tu

comprends ? Là où ça fera du mal.

L'homme souriait.

— Bien sûr, Frankie. Tu ne le regretteras pas. Ceux que je descends restent à terre, tu verras.

— Laisses-en juste assez pour l'identification, hein ?

— T'en fais pas, fit Dunlap en riant doucement. Je leur troue le bide. Tu ne les identifies pas au nombril.

Il tenta d'examiner une dernière fois le visage de Bolan, puis se dirigea de l'autre côté du square.

Bolan s'avança à son tour vers la Lincoln, stationnée près du trottoir, dont le moteur tournait au ralenti et dont les feux étaient éteints. On s'intéressa à lui de l'intérieur du véhicule. Il se pencha près de la vitre du côté conducteur.

— Hé, vous autres, allez couvrir Dunlap, fit-il d'un ton sans réplique. Il a vu quelque chose.

Trois portières s'ouvrirent immédiatement, et des silhouettes s'éloignèrent dans la nuit. Le conducteur était resté à sa place. Bolan ouvrit brusquement sa portière.

— Toi aussi, bordel ! cracha-t-il. Vas-y !

Le chauffeur s'extirpa rapidement de la voiture, courant après les autres. Bolan se pencha à l'intérieur de la conduite et trouva le levier du phare orientable. Un faisceau lumineux éclaira subitement le square, isolant la carrure imposante de Jack Dunlap.

— *Le voilà !* hurla Bolan.

Dunlap s'arrêta net lorsque le phare l'illumina, se retourna avec un gros revolver au poing, et tenta d'esquiver la source lumineuse. Mais d'autres avaient réagi plus rapidement ; une pluie de balles s'abattit sur le tueur et, secoué comme une poupée de son, il fut projeté au sol.

Bolan s'était glissé derrière le volant et il faisait lentement avancer la Lincoln.

— *C'était pas lui !* hurla-t-il de nouveau.

Le phare isola ensuite une seconde silhouette qui courait à l'autre bout du square. Celle-ci s'immobilisa instantanément et leva prestement les mains au-dessus de sa tête.

— C'est pas moi ! glapit l'innocent à l'instant où on le transperçait de part en part.

Bolan accéléra alors, virant dans la ruelle circulaire, visant, tous feux éteints, une large sortie. Des fusillades sporadiques éclataient près du musée, troublant le calme nocturne, et une voix lointaine réclamait avec insistance un cessez-le-feu.

Bolan mit le pied au plancher lorsqu'il atteignit l'avenue. Une équipe de tueurs plantés à l'angle du square le regarda passer, mais sans tirer. Apparemment leur confusion était complète.

Des alliés devraient se connaître, pensait Bolan. Aussi devraient-ils connaître l'ennemi.

L'Exécuteur aurait lieu de se souvenir de ce conseil plus tard, mais pour le *moment* il s'était échappé et filait à travers les bois sauvages de Londres.

# CHAPITRE IV

Danno Giliamo était malheureux. Il avait dressé deux embuscades parfaites en une nuit, et ce fumier de Bolan s'était esquivé chaque fois, laissant derrière lui des monceaux de cadavres sanguinolents.

— Mon plus grave problème, expliqua Danno à son homme de contact londonien, c'est que je dois faire ce boulot avec une bande d'incompétents. On ne l'aura jamais avec cette cohorte de bons à rien.

Mordillant un cigare éteint, Nick Trigger, un homme puissant d'environ quarante-cinq ans, observa minutieusement le *caporegime* du New Jersey. Connu auparavant par d'autres noms – Endante, Fumerri, et Woods pour ne citer que les plus récents – Nick avait été un tueur à gages à la solde des « familles » de la côte est, depuis la fin des années quarante. Installé en Angleterre depuis moins d'un an, muni de faux papiers au nom de Nicolas Woods, il était chargé par les *Capi* américains d'une curieuse mission. Nommé Nick Trigger dans les messages codés intercontinentaux, le surnom lui était resté.

Cette singulière mission consistait à décourager toute tentative d'organisation criminelle anglaise dans les branches qui intéressaient la Mafia. On aurait eu du mal à trouver un homme mieux adapté aux circonstances. Dur, tenace, et d'une froide cruauté, on pouvait lui attribuer, directement ou indirectement, plus de cent exécutions ordonnées par la Mafia. Bon nombre de ses victimes avaient été au préalable des collègues.

À présent, ce même assassin professionnel représentait le conseil des *capi* et n'était redevable qu'à ces derniers. Aussi, il était fort troublé par les ennuis que lui provoquait la présence du *caporegime* du New Jersey.

Il ôta le cigare de sa bouche.

— Combien de types as-tu avec toi, Danno ? demanda-t-il.

— J'ai une douzaine de gars de mon équipe personnelle, fit nerveusement Giliamo. Puis, il me reste une vingtaine de chasseurs de primes parmi ceux que j'ai apportés avec moi. Je ne sais jamais combien de types j'ai recrutés sur place ; ça varie tout le temps.

Chaque fois qu'un d'eux se fait descendre, j'en perds dix qui ont les foies.

— Combien de types locaux as-tu en ce moment ?

— Une douzaine environ.

Trigger émit un petit sifflement.

— Dis, mais c'est une armée entière que tu traînes derrière toi. Et tu n'arrives pas à épingler Bolan avec tout ça ?

— Il faut voir ce mec à l'œuvre pour le croire, dit Giliamo. On ne l'aura pas avec la quantité, mais par la qualité. J'ai amené de bons petits gars, Nick, mais personne de sa classe. Et puis ces tueurs à gages, c'est presque criminel de les placer au premier rang. Le Bolan les descend comme des quilles et en redemande. Tu aurais dû voir ce qu'il nous a fait la seconde fois ; et je parie qu'il n'a pas tiré un coup de feu lui-même. Il a réussi à les faire tirer les uns sur les autres.

— Alors il est malin, hein ?

— Comme un renard, Nick. Comme un foutu renard.

Nick mâchonna de nouveau son cigare.

— Que me demandes-tu exactement, Danno ? fit-il après un moment.

— Je pensais que tu pourrais me relayer, Nick.

— Pour descendre Bolan ?

— Ben… oui. Je ne connais personne à part Nick Trigger qui pourrait s'en sortir.

— J'ai appris qu'il avait flanqué une rouste aux frères Talifero à Miami, murmura Nick.

— Y a pas qu'aux frères… Miami tout entier. C'est plus vivable maintenant.

— Pourtant les Talifero sont ce qu'il y a de plus méchant, observa Nick en soupirant. Il se pourrait après tout que ce Bolan mérite sa réputation.

— Sans doute, Nick, affirma Giliamo. Il est plus fort qu'eux. À vrai dire, il fout la trouille à tous mes gars, je ne peux pas te le cacher. Ils se tirent dessus dès qu'ils voient du mouvement. Je dois être honnête, je ne sais pas qui pourrait supprimer ce type, sauf toi.

L'ancien tueur sourit avec cynisme.

— N'essaye pas de m'embobiner, Danno. Je n'accepte jamais un travail parce qu'on m'a flatté.

— Je ne dis que ce que je pense, déclara Giliamo. Tu t'en rends compte, non ?

— Oui, je le suppose, annonça Nick.

Il réfléchissait rapidement.

— Tu sais, poursuivit-il, je fais très gaffe ici en Angleterre. Je joue gros, et c'est pas encore dans la poche. J'ai pas mal à faire sans ces ennuis supplémentaires.

— Je m'en doute, Nick, mais je pensais que…

— Nous avons investi beaucoup d'argent dans ce pays. Nous avons des sociétés de production de films, des théâtres, des clubs, des casinos… du fric légal quoi. Beaucoup de pèse, Danno. Même des groupes musicaux et des boîtes de disques. Et c'est dur. La compétition est serrée. Et les gens ne veulent pas gagner du fric facile ; je veux dire, les flics, les hauts fonctionnaires sont honnêtes ; je ne sais pas comment m'y prendre. Je n'ai jamais vu un pays aussi honnête.

— Je ne savais pas que tu t'occupais du côté affaires, je croyais que tu dirigeais les gros bras.

— C'est exact, mais tout ce que je te raconte rend les choses plus délicates. Si tu ne peux pas t'offrir la sécurité, il faut la forcer. Si les gros bonnets locaux ne veulent rien entendre, alors il faut saisir le territoire libre. Ce qui veut dire que je suis très pris, Danno.

— Tu sais, à mon avis, tu pourrais régler cette histoire en moins de deux, Nick. Et pense au crédit que tu aurais. Ça prouverait une fois pour toutes que tu es plus fort que les Talifero, hein ?

Nick Trigger émit un long soupir. Il tritura sa cravate et fit des ronds sur la table avec sa tasse de café.

— Il faudrait que je prévienne les *capi*.

— Ça ne pose aucun problème. Ils tiennent plus à avoir Bolan que Manhattan. En revanche, si tu pouvais expliquer la chose pour que je ne passe pas pour un con… tu vois, dans le genre que je ne connais pas les lieux comme toi, et que tu aimerais te débarrasser de cette histoire en vitesse. Tu vois ? Pour que je ne paraisse pas complètement incompétent.

— Oui, je comprends, Danno, et c'est vrai, lui répondit Nick. Si jamais il y a davantage de fusillades dans la rue, la ville va être mise sous clef. Et les types de la C.I.D. pourraient me foutre en l'air tout mon territoire. Ce sont des sérieux.

— C'est quoi la C.I.D. ? demanda le *Caporegime* du New Jersey.

— Une division de Scotland Yard, *Criminal investigation Division*. Et ils sont pires que les fédéraux chez nous.

— Eh bien, voilà ce qu'il faut leur dire, répliqua rapidement Giliamo. Dis-leur que tu veux prendre l'affaire en main, et que tu me gardes pour te donner un coup de main.

— Bon. Je vais y penser, dit doucement le chargé de mission.

La mise à mort de Bolan serait le couronnement de sa carrière, de plus, le territoire anglais était plus acquis qu'il ne l'avait dit à Danno Giliamo. Prochainement Nick Trigger allait monter en grade, et ce serait bien pour lui de réussir là où les Talifero avaient raté leur coup. Très bien même.

Un groupe d'hommes aux visages sérieux s'installaient autour d'une table de conférence dans un imposant immeuble au bord de la Tamise, et le problème qui leur faisait face était de taille. Pour la plupart, ils étaient solennels et certains semblaient à moitié endormis. Il était quatre heures du matin et leurs conversations étaient réduites au minimum.

Le directeur se tenait debout devant une carte de la ville de Londres, les bras croisés, il attendait que ses hommes se soient assis en silence. Quittant alors sa pose rigide, il fit quelques pas vers un pupitre installé à la tête de la table, examina brièvement les quelques feuilles posées dessus, et fixa ses hommes.

— Eh bien, voici une journée qui commence de bonne heure, n'est-ce pas ? Je vois que nous sommes tous alertes et que nous désirons passer aux choses sérieuses, je serai aussi bref que possible.

Il s'arrêta un instant comme s'il attendait une réaction à son humour britannique. N'en recevant aucune, il poursuivit prestement.

— Il s'agit de ce Bolan, la solution américaine pour la surpopulation. Nous avons de bonnes raisons pour croire qu'il est entré en Angleterre hier soir à Douvres.

Dès cet instant il eut droit à une réaction. Des yeux gonflés de sommeil s'arrondirent, au bout de la table un homme ferma sèchement la bouche alors qu'il était en train de bâiller, et d'autres échangèrent un regard qui signifiait que leurs soupçons venaient d'être confirmés.

— Vous pouvez donc comprendre cette convocation matinale. Il y a beaucoup à faire et, nous le craignons, trop peu de temps pour agir. Je vous demanderai d'écouter attentivement, de prendre des notes, et de poser des questions si tout ne vous paraît pas d'une clarté totale. Voici donc, brièvement, les faits.

La conférence dura quelque quarante minutes et mit au jour toute l'étendue de la réaction de Scotland Yard à la présence de Bolan en Angleterre. La totalité de la routine policière avait été mise en suspens, les congés annulés indéfiniment, les différentes relèves bloquées, et tous les esprits pensants de l'organisme policier anglais dirigés sur le problème Mack Bolan.

La réaction était extrême, mais calculée. Le séjour de Bolan en France, ainsi que le tumulte en résultant, avaient été observés par les policiers d'outre-Manche. On avait pensé qu'il y avait une bonne chance que Bolan passe en Angleterre, et on avait installé des équipes de surveillance un peu partout. Bolan les avait évitées et, en moins de deux heures, il y avait eu, à différents endroits, deux batailles rangées.

Plusieurs jours auparavant, on avait dressé à Scotland Yard des plans, dont les mises en route seraient instantanées. La machine tournait déjà, et la police anglaise se saisissait du cas Bolan. On forma des équipes spéciales, on mit en état d'alerte les informateurs du milieu criminel, et on renseigna les agents spéciaux. On mit sous surveillance tous les systèmes de transport en commun, on dit aux compagnies de taxis et aux sociétés de location de voitures particulières d'examiner leurs clients, et on prit en filature toutes personnes connues, ou soupçonnées de faire partie du milieu criminel organisé.

La bataille de l'Angleterre commençait, et la jungle se refermait sur l'Exécuteur.

# CHAPITRE V

Bolan n'avait pas voulu déclencher la guerre à Londres. Il ne connaissait ni la ville ni les habitants, et ne possédait pour ainsi dire aucun renseignement sur la branche locale de la Mafia. Il y avait quelques noms dans son petit carnet, des noms sans adresse, sans description, sans qualification. La seule ressource était d'abandonner l'Angleterre à très brève échéance, sans provoquer de remous. Son projet initial, lorsqu'il quitta la France, était de faire escale à Londres et d'en repartir aussitôt vers les États-Unis. Cependant l'apparition subite d'Ann Franklin avait annulé cette possibilité. En attendant il valait mieux réagir au fur et à mesure des événements et c'est ce qu'il avait fait.

La fusillade devant le *Museum de Sade* s'était déroulée une bonne heure auparavant. Bolan roulait sans but, ne sachant où s'arrêter. Il tournait sans cesse dans les rues tortueuses de Londres, réfléchissant aux diverses solutions qui s'offraient à lui.

Ann Franklin, le vieux Charles, et même le petit bonhomme qui lui avait barré le chemin, ainsi que les hommes anonymes qui lui avaient permis de quitter Douvres et d'arriver jusqu'à Londres lui revenaient sans cesse à l'esprit. Pourquoi avaient-ils fait cela ? Les risques qu'ils avaient pris étaient énormes, pourtant ils avaient prévu leur plan d'action jusqu'au moindre détail sans se préoccuper du danger. Quelle menace les poussait à agir de la sorte ?

Il ne leur avait montré aucune gratitude et il s'en voulait, mais il combattait ce sentiment en se disant logiquement qu'en s'alignant avec eux il les exposait à de plus graves dangers encore. De plus, le passé lui donnait raison. Tous ceux qui avaient secouru l'Exécuteur en étaient morts. La Mafia était une organisation vindicative. La liste des morts pour la cause de l'Exécuteur s'étendait jusqu'en Californie, et Bolan s'en tenait responsable, portant ce fardeau comme une croix. Lors de son séjour français il avait failli faire tuer…

Il rejeta brutalement cette pensée ; il s'était juré de ne plus s'allier à des forces amicales. Il devait s'y tenir et éviter de mettre en danger les gens du musée.

C'était une affaire close.

Comment quitter Londres constituait son second problème. Ce ne serait guère facile dans ce véhicule volé, cette grosse américaine trop voyante.

Pour comble, il était perdu. Il avait trouvé une carte dans la voiture réquisitionnée mais il n'y avait que les artères principales et les monuments marqués dessus. Depuis l'instant où il avait découvert cette carte, Bolan n'avait rien vu qui puisse lui dévoiler où il se trouvait.

Après quelques minutes dans un nouveau labyrinthe, il se retrouva sur une large avenue où il vit un planétarium et le musée de *Madame Tussaud*. Maintenant il pouvait se repérer ; il roulait sur Marylebone Road, au sud de Regent's Park et des Zoological Gardens.

Il rangea la voiture et se mit à étudier la carte. Il était au nord de la ville, et un peu à l'ouest du centre. L'aéroport se situait loin au sud et encore, plus à l'ouest. Il traça une route à suivre jusqu'à l'aéroport puis, impulsivement, sortit de la voiture pour regarder le contenu du coffre.

Il se rendit immédiatement compte qu'il avait piqué plus qu'un véhicule ; le coffre constituait un arsenal. Il y avait un fusil au canon scié, un petit P.M. israélien Uzi, et surtout une carabine Weatherby Mark V, munie d'un télescope et accompagnée d'une cinquantaine des grosses balles Magnum 460. Maître armurier lui-même, il était impressionné. La carabine était protégée par un étui en cuir qui avait dû coûter autant que l'arme elle-même ; elle était chargée et avait été calibrée pour tirer jusqu'à mille mètres. Bolan trouva les graphismes de trajectoire dans une des pochettes de l'étui. D'après la charte balistique la chute de trajectoire ne nécessitait qu'une correction de dix centimètres pour la distance maximale, et il n'y avait aucune correction à porter jusqu'à quatre cents mètres.

La Weatherby était une pièce de haute précision, et elle avait été améliorée par un maître. Bolan était heureux d'avoir acquis cet instrument, et il remerciait le ciel que cette arme ne soit plus tournée contre lui. Celui qui avait réglé cette arme saurait s'en servir, et cette évidence troubla l'Exécuteur. Les forces ennemies n'étaient pas composées uniquement de marioles ; il y avait parmi elles des maîtres tueurs, la Weatherby en constituait la preuve redoutable.

Bolan se posa ensuite des questions au sujet de la Lincoln. Il semblait certain que les *mafiosi* étaient venus en masse, et peu

probable, par la même occasion, qu'ils abandonnent la partie après quelques coups de feu dans la nuit.

Il rangea les armes dans le coffre et lança la voiture vers le croisement de Marylebone Road et Baker Street, puis il tourna sur Baker, roula jusqu'à Oxford Street, et de là jusqu'à Park Lane près de Hyde Park. Il passa devant le *Hilton,* et vira jusqu'à Knightsbridge d'où il se dirigea vers Cromwell Road qui le mènerait éventuellement jusqu'à l'aéroport.

Il irait d'abord dans l'aérogare où il reprendrait la valise qu'il avait expédiée de Paris. Elle contenait des affaires personnelles dont il avait besoin – un costume de rechange et une paire de chaussures aux talons intacts. Il y avait aussi des cosmétiques spéciaux achetés à Marseille qui pourraient lui être utiles.

En ce qui concernait les armes cachées dans le coffre, Bolan devrait s'en défaire. Si les événements se déroulaient comme il l'espérait, il ne pourrait pas s'en servir, car il comptait disparaître au lieu de lancer une offensive. Il regretterait la Weatherby. Quant au reste, on pouvait toujours obtenir des armes, et le Beretta suffirait pour l'instant.

L'aéroport de Londres présentait une étendue confuse. Un terminus pour les vols intercontinentaux et un second pour les vols inter-européens. De plus les panneaux indicatifs ne signifiaient rien pour Bolan, et le brouillard s'était intensifié : Il prit vingt minutes à trouver le terminus, puis consacra une dizaine de minutes encore à repérer à fond toutes les sorties du parking de l'aérogare. Lorsqu'il entra enfin dans le hall, Bolan connaissait toutes les issues et il avait rangé la Lincoln de façon à pouvoir décamper à toute vitesse.

Il récupéra sans peine sa valise. Elle avait été inspectée par des douaniers lorsqu'il l'avait envoyée, et Bolan s'identifia avec un passeport américain qu'il avait acheté à Paris. Il refit son chemin jusqu'à la voiture et posa la valise sur la banquette arrière, puis se dirigea, au volant de la Lincoln, vers les terminus intercontinentaux. Il rangea la voiture dans un emplacement réservé aux autobus de la BOAC *Air Terminal* de Londres, saisit la valise, et partit en direction du bureau des réservations de passagers.

Il avait presque atteint son but lorsqu'il remarqua des pas rapides à ses cotés.

— N'allez pas là-bas, Mr. Bolan, supplia une voix tendue.

Apparemment il n'avait pas fini de voir Ann Franklin.

Vêtue d'un mini-manteau London Fog et coiffée d'un petit chapeau spirituel, elle était très belle malgré son air inquiet.

Bolan glissa la main dans sa veste.

— Pourquoi ?

— Charles pensait que vous devriez savoir que la C.I.D. vous recherche partout, dit-elle à bout de souffle. Même ici. Charles m'a dit qu'il y aurait un policier en civil près de chaque bureau de réservation.

Selon sa coutume, Bolan prit rapidement une décision. La serrant par le bras, il l'emmena jusqu'à la voiture, la fit monter, mit la valise sur la banquette arrière, se glissa derrière le volant, et quitta l'aéroport.

— Encore une fois, je vous remercie, dit-il, parvenu hors de l'aéroport. Mais êtes-vous seule ?

— Comment ?

— Lorsque vous êtes partie du *Museum,* on vous a prise en filature.

— Ah ! ceux-là…

Elle fit une moue dédaigneuse.

— Je les ai perdus à Piccadilly.

Bolan lui sourit amicalement.

— Vous êtes gonflée, fit-il d'une voix admirative.

— Dans la bouche d'un Américain, j'espère que c'est flatteur, dit-elle en souriant.

— Ça l'est.

Il poussa un soupir.

— Vous m'attendez dans le froid depuis longtemps ?

— Non, pas tellement. Nous n'étions pas persuadés que vous n'étiez pas déjà reparti. Charles m'a téléphoné un peu après quatre heures. Je suis venue immédiatement. Le major Stone s'est posté au *Terminal* BOAC. Harry Parks – celui qui vous a conduit jusqu'à Londres – est parti surveiller près du *West London Terminal.*

Elle émit un petit rire nerveux.

— Cela me paraît tout à fait justifié que ce soit moi qui ai eu de la chance.

— Oui, fit Bolan d'une voix caustique. Vous avez de la veine.

— Au fait, poursuivit-elle en ignorant son sarcasme, c'est extraordinaire la manière dont vous êtes parti de Soho. Charles m'a

tout raconté. Nous sommes tous très fiers de vous, vous savez.

Bolan se sentait plus coupable à chaque seconde.

— Ann, fit-il sérieusement, que me voulez-vous tous ?

— Que vous surviviez pour le moment. Nous ne voulons que vous aider à le faire.

Bolan ne trouvait aucune formule logique pour la contrer. Il sourit légèrement ; c'était à peine plus qu'une rapide crispation des lèvres.

— O.K., je vais vous faire confiance. Pour le moment. Mais n'oubliez pas un détail ; tant que vous vous montrerez amicale envers moi, vous jouirez de tous mes ennemis – des types très déplaisants. D'un autre côté, s'il se révèle que vous êtes mon ennemie… eh bien, je sais moi aussi être très déplaisant.

— Nous savions tout cela, fit-elle d'une petite voix. Et nous en acceptons les risques.

Bolan n'avait aucune réponse à faire, et ils roulèrent en silence *sur* Cromwell Road en direction de Londres.

— Gloucester Road est juste un peu plus loin, annonça-t-elle finalement. Tournez-y à gauche. Nous remonterons Paddington et nous passerons par le nord.

— Où allons-nous ?

— A *Queen's House,* fit-elle. La clef se trouve dans votre poche, je crois.

— Chez vous alors ?

— Oui. C'est mon appartement secret, vous pouvez y compter. C'est un endroit sûr.

— Bon, j'y compterai, fit Bolan en fixant la route.

Elle se pencha vers lui et posa la tête sur son bras.

— Ne soyez pas si froid, Mr. Bolan. Nous y serons seuls… Et… nous apprendrons à mieux nous connaître.

Bolan accueillit cette dernière déclaration avec des sentiments partagés. Il eut une vision rapide des cellules de torture au *Museum*. Puis il jeta un coup d'œil sur la ravissante créature lovée contre son bras et il sentit ses tripes se nouer.

— Espérons que la familiarité ne nous décevra pas, murmura-t-il.

— Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet. En revanche, Bolan s'inquiétait pour deux. « Flux ou reflux ? » se demanda-t-il.

# CHAPITRE VI

Bolan partit faire un tour à pied pendant qu'Ann rangeait la voiture dans le garage derrière l'immeuble. Russell Square était un joli petit parc au nord, près de l'Université de Londres et du *British Museum*. *Queen's House* était le premier édifice d'une rangée d'hôtels particuliers victoriens construits à l'extrémité sud du square. Le quartier semblait être réservé aux hôtels particuliers, aux pensions de famille distinguées, et aux appartements anciens dont les vieilles pierres justifiaient des loyers élevés. Bolan examina rapidement le square mais ne trouva rien. Il retrouva Ann près du garage, prit sa valise, puis ils entrèrent dans l'immeuble par une porte dérobée.

L'appartement de la fille était d'une grande sobriété, ce qui surprit Bolan qui s'attendait plus ou moins à une suite du *Museum de Sade*. Il vit un appartement dépouillé au décor masculin et austère avec une ambiance de bibliothèque.

— C'est ma retraite, dit-elle. En fait, je n'y vis pas. Une échappatoire où je me réfugie lorsque j'ai besoin de calme.

Bolan porta sa valise jusqu'au salon où il écarta légèrement les rideaux. Il faisait encore nuit, et les lampadaires en face avaient de petites auréoles de brouillard.

— La chambre est à gauche, la cuisine à droite, annonça Ann. Vous préférez dormir ou manger ?

Bolan soupira en se retournant :

— Je commence à en avoir plein les bottes ; je suis crevé.

— La porte de la salle de bains donne dans la chambre. Un bain vous reposerait.

— Oui, sans doute. Merci.

Il entra dans la chambre et posa la valise sur un fauteuil. La fille l'observait de la porte, apparemment assez tendue. Il retira sa veste.

— Je peux accrocher mes affaires ? demanda-t-il.

Elle fixait son harnais exposé.

— Oui, bien sûr, fit-elle d'une petite voix. Il y a des cintres dans le placard là-bas.

Le placard était vide ; il n'y avait qu'une demi-douzaine de portemanteaux. Bolan accrocha sa veste et son costume de rechange.

— Une échappatoire, hein ? fit-il.

— Oui, répondit-elle toujours près de la porte. Je vous ai dit que je ne vivais pas ici. Je vis chez le major Stone.

— Je vois.

Elle entra dans la pièce et se tint nerveusement près de Bolan qui continuait à défaire sa valise.

— Je suppose… je crains de m'être mal exprimée tout à l'heure. Lorsque j'ai dit que nous apprendrions à mieux nous connaître, je ne voulais pas dire que… que nous coucherions ensemble.

Bolan lui sourit avec lassitude.

— Non, bien sûr.

— Je n'ai rien contre vous, ajouta-t-elle rapidement. En fait, je… enfin, c'est très simple… je… j'ai peur des hommes, voyez-vous ? De tous les hommes, pas seulement de vous.

Bolan l'observa un moment en silence.

— O.K.

Il ouvrit le double fond de la valise pour en retirer ce qui restait de sa « caisse ». Il n'y avait plus que quelques milliers de dollars en gros billets ce qui constituait une liasse plutôt mince. Il posa l'argent sur la table de nuit sous le Beretta, puis retira son harnais et commença à déboutonner sa chemise.

Ann Franklin tâtait la combinaison noire qu'il avait déposée sur le lit.

— Vous portez des sous-vêtements noirs ? demanda-t-elle sérieusement.

— C'est ma tenue de combat, fit-il en riant. Certains *soldados* que j'ai connus à Miami m'ont dit qu'elle intimidait mes ennemis. Mais ce n'est pas pour cela que je la porte. Elle me rend peu visible la nuit, et je peux passer par des chemins peu communs.

— Comme les commandos ?

— Oui, je pense. Mais c'était un peu avant mon époque.

— La mienne aussi.

Leur conversation était moins tendue, et la fille avait déplié la combinaison pour la tenir devant son corps.

— Cela vous tient au chaud ?

— Oui, assez, répondit Bolan qui retirait ses chaussures. C'est un costume isotherme.

— Je vois.

— C'est… heu… c'est vrai ce que vous avez dit au sujet des hommes ?

Elle rougit subitement et laissa tomber la combinaison sur le lit.

— Oui. C'est bête, évidemment, répondit-elle rapidement. Je suppose que cela provient des hommes que… que j'ai connus.

— Comme le major Stone, n'est-ce pas ?

— Vous vous méprenez. Le major a pris la place de mon père. Il m'a élevée depuis l'âge de douze ans.

— Je vois, fit Bolan qui cherchait son rasoir électrique dans le fond de la valise.

Elle poursuivit pour expliquer :

— Le major s'est toujours très bien conduit envers moi. Il n'a jamais voulu que je sois exposée à… à ça. Il m'a toujours donné ce qu'il y avait de mieux.

— Tant mieux pour lui, dit Bolan.

Subitement il avait très sommeil.

— Dites, vous n'auriez pas du café ici ?

— Mais si, fit-elle en se dirigeant vers la porte. Prenez votre bain et je vais vous faire du café.

Troublé, Bolan la regarda sortir. Cela n'avait pas de sens mais il était trop fatigué pour s'en inquiéter. Il se déshabilla et, en retirant la montre, remarqua qu'il était sept heures du matin. La nuit avait été longue. Il faisait froid dans la chambre mais il n'avait plus la force de grelotter. Il prit le Beretta et son rasoir et partit dans la salle de bains.

Dix minutes plus tard, Ann Franklin frappa légèrement à la porte de la salle de bains, puis entra avec un plateau. Elle chantonnait doucement. Bolan était allongé dans la baignoire, submergé par l'eau mousseuse. Il semblait parfaitement détendu mais, les yeux mi-clos, il observait tous les gestes de la fille.

Elle poussa un tabouret près de la baignoire et posa dessus le plateau. Elle remarqua alors le Beretta coincé dans le porte-serviettes à portée de main.

— J'avais entendu dire qu'on dormait parfois avec son arme sous l'oreiller, Mr. Bolan, mais vous ne vous trouvez pas un peu ridicule ?

Elle avait perdu son ton amical ; elle semblait tendue de nouveau.

— Ceux, qui survivent ne sont jamais ridicules, déclara-t-il d'une voix endormie.

Elle baissa les yeux.

— Évidemment vous devez mieux vous y connaître que moi. Eh bien, ajouta-t-elle avec une fausse gaieté, voici du café et des muffins qui, eux aussi, font partie de la survie.

Bolan sourit et tendit la main vers le café. Elle lui donna la tasse.

— Cela fait combien de temps que vous n'avez pas dormi ?

Il goûta prudemment le café brûlant.

— Je ne sais plus.

— C'est trop long, ça, annonça-t-elle.

Elle s'agenouilla près de la baignoire et, cassant un *muffin,* lui donna à manger. Il se rendit alors compte qu'il n'avait guère mangé non plus depuis un bon bout de temps.

— Vous êtes un homme étrange, Mr. Bolan.

— Mais non, murmura-t-il. Je suis un type tout à fait ordinaire qui s'est fait happer par des événements peu communs. Je vous fais toujours peur ?

Elle hésita un instant.

— Non, je ne crois pas.

— En revanche, moi, j'ai peur de vous, dit-il.

— Ce n'est pas très flatteur, répondit-elle après un petit silence. Bolan soupira.

— C'est l'instinct de survie. Je dois soupçonner le pire à tout moment.

— Alors, pourquoi survivre ? fit-elle d'une voix morne. Je veux dire…

Il y eut un silence presque gênant.

— Je sais ce que vous voulez dire, dit Bolan.

Il s'était souvent posé la même question. Ann Franklin ne parvenait guère à exprimer sa pensée, mais un philosophe l'avait fait avec une singulière adresse : Lorsque l'amour et la confiance ne sont plus, l'homme lui-même n'est plus, mais il ne le sait pas. Oui, Bolan avait souvent pensé à cela. Il repoussa ses impressions lugubres.

— J'ai un travail à faire. Je vis pour l'accomplir. C'est ça, la survie.

— Vous voulez dire votre travail d'exécuteur, fit-elle d'une petite voix.

— Oui, soupira-t-il. Ce travail-là.
— Vous vivez pour tuer.
— À peu près.
Il lui rendit la tasse.
— Je ne vous crois pas, fit-elle.
— Cela n'a pas d'importance, répondit Bolan en haussant les épaules.
— Si vous appreniez subitement que je suis votre ennemie, me tueriez-vous ?
Il sourit.
— Êtes-vous mon ennemie ?
— Non.
— Je n'ai jamais tué un ami.
Elle le fixa d'un regard triste, soupira, et se leva.
— Vous n'avez pas de véritable ami en Angleterre, Mr. Bolan. Je vous suggère de massacrer toute la population en bloc et de quitter ce pays discrètement.
Elle sortit, fermant doucement la porte.
« Et merde ! » se dit Bolan. Elle voulait le faire parler, le mettre à nu, et pourquoi ? Pour l'admirer ou le plaindre ? Ce n'étaient que des subtilités de la conscience. Elle se trouvait mêlée à des événements déplaisants, et elle voulait qu'on lui dise que cela valait le coup.
Bolan ne le lui dirait pas, il avait déjà assez de mal à s'en convaincre personnellement. Il serait si simple pourtant de se laisser glisser sous l'eau chaude et d'abandonner la partie. Plus de peur, de douleurs, de sang ; plus que la paix du néant dans la tiédeur de la baignoire d'Ann Franklin. Pourquoi pas ? Après tout, pourquoi Mack Bolan devait-il assumer la guérison d'une société malade ? Soit, la Mafia était un cancer qui s'étendait à tous les organes vitaux, mais n'y avait-il pas d'autres chirurgiens mieux équipés ?
Ou était-ce l'orgueil qui le faisait marcher ? La presse l'avait surnommé Don Quichotte. On aurait mieux fait de le baptiser Artaban, ou, plutôt, le sergent Suffisant, secouriste volontaire du monde occidental.
Bolan avait passé plus de soixante heures sans fermer l'œil. Il avait, pendant ce laps de temps, fui la police et le Milieu en se déplaçant de plusieurs centaines de kilomètres par divers moyens. Quatre fois, il avait évité des embuscades mortelles et les forces

policières de trois pays différents, et malgré cela il n'avait pas réussi à réintégrer un territoire « sûr ». Il était à bout de forces, physiquement et moralement, ses ressources étaient épuisées. Il s'était réfugié dans une tanière discutable, entouré d'un monde extérieur qui ne demandait qu'à l'écraser.

D'autres, moins optimistes, auraient succombé depuis longtemps. Le sentiment de défaite qui s'abattait sur Bolan était le résultat de la réaction dégoûtée d'une jeune femme, et la vague qui le submergeait provenait d'un océan de « doute de soi ».

Il balançait momentanément entre l'instinct de survie et la facilité de la mort et il se laissa glisser sous les eaux chaudes – pour en rejaillir instantanément, toussant et crachant, et se jeter sur le Beretta.

Le danger n'existait qu'au fond de lui-même mais, à cause de sa fatigue, il voyait des ennemis extérieurs ; il avait réagi involontairement. Lorsqu'Ann Franklin rouvrit la porte après les bruits de lutte, elle vit Bolan, le visage couvert de mousse, qui serrait le Beretta. Il avait les yeux absents et il marmonnait :

— Ça va, ça va…

Elle comprit immédiatement ce qu'il avait et s'agenouilla près de la baignoire, entourant ses épaules d'un bras et essayant de lui retirer le pistolet de l'autre main.

— Donne-moi le pistolet, Mack, chuchota-t-elle.

— Ça va, ça va…

En fait il était inconscient, et Ann Franklin le savait.

— Donne-moi ce pistolet avant de le mouiller.

Il cessa de lutter. Elle lui prit son arme, la posa par terre, tira le bouchon, et mit une serviette sur les épaules de Bolan.

— Au lit, murmura-t-elle.

Il s'efforça de réagir et se tint au mur pendant qu'elle le séchait. Elle lui mit un bras autour de la taille pour l'accompagner jusqu'à la chambre.

— Ça va, fit-il pendant qu'elle rabattait les couvertures et le faisait s'allonger.

— Oui, oui, je sais, dit-elle.

— Où est mon pistolet ?

Elle retourna dans la salle de bains prendre l'arme délaissée, la lui montra, et la cala sous l'oreiller.

— Ça va comme ça ? chuchota-t-elle.

— Formidable.

Il fit un effort, et ses yeux devinrent normaux un instant.

— Mais… je suis tout nu…

— Complètement, fit-elle en souriant. De corps et d'esprit. Elle le recouvrit.

— Allez, dormez maintenant.

Il avait du mal à la fixer.

— Vous m'avez posé une question… Pourquoi continuer à vivre ? Je vis parce que je veux gagner. Si je meurs, « ils » ont gagné… Je ne veux pas qu'ils gagnent. Je leur montrerai… je… ils ne sont pas Dieu. Je leur rendrai leur… leur mal… vous voyez ?

— Oui, je vois.

— C'est pour ça que je continue. Pas par orgueil… ni fanfaronnade, c'est un jeu… Il faut les battre à leur propre jeu… vous comprenez ?

— Oui, à présent je comprends.

Elle se mit à retirer ses vêtements en le fixant.

— Qu'est-ce que vous faites ? fit-il d'une voix épaissie.

Elle ôta son soutien-gorge et le jeta délicatement de l'autre côté du lit.

— Je vais me coucher. Les filles doivent dormir aussi, vous savez.

Bolan se leva péniblement sur un coude lorsqu'elle enlevait son slip.

— Ce n'est pas prudent, grogna-t-il. Je ne suis pas si fatigué que ça…

— Je n'en suis pas persuadée, répondit-elle sérieusement en se glissant sous les couvertures. Elle se lova contre lui.

— J'ai du mal à survivre aussi, avoua-t-elle.

Il la prit dans ses bras et serra.

— C'est merveilleux, murmura-t-il.

— Oui.

Un instant plus tard elle sentit son étreinte se desserrer. Il avait succombé à sa fatigue. Elle le mit sur le dos et réarrangea son oreiller. Elle fixa son visage un instant puis, impulsivement, lui baisa les lèvres.

— Le sanguinaire Bolan, murmura-t-elle en posant la tête dans son cou.

Elle s’endormit aussitôt.

# CHAPITRE VII

La longue nuit de l'Exécuteur avait pris fin mais de l'autre côté de l'océan Atlantique, dans une ville de la côte Est des États-Unis, des chefs de la Mafia venaient de se réunir. Ils se trouvaient dans une banlieue new-yorkaise, chez Augie Marinello, *capo* d'une famille de New York. On allait parler « Bolan », et ce qu'il convenait d'en faire.

Contrairement à l'image populaire, il n'y avait pas de Grand Patron, ni de chef *capo*. Il n'y en avait plus eu depuis la mort violente de Salvatore Maranzano en 1931. Le poste de *capo di tutti Capi* était aboli à tout jamais. En revanche, chaque « famille » était représentée au conseil des *capi,* qui dirigeait l'immense organisation criminelle.

Cette réunion n'était pas un grand conseil au complet mais il y avait nombre de puissances. Il y avait Marinello et deux autres *capi* new-yorkais, puis les souverains de certains territoires proches. On n'avait essayé qu'une seule fois depuis le désastre d'Appalachia de réunir tous les chefs. Cela s'était passé quelques semaines auparavant à Miami, et le résultat était de taille à faire oublier Appalachia pour toujours, grâce, d'ailleurs, à ce fumier de Mack Bolan.

Les chefs moroses réfléchissaient en silence. Tous avaient été à Miami lors du drame ; certains traînaient des blessures physiques, d'autres subissaient les conséquences des blessures morales infligées à l'époque, et n'en dormaient plus. On n'oublierait jamais Miami. Ni l'homme qui avait tout provoqué.

Deux personnages massifs au costume élégant tournaient silencieusement autour de la table, versant à boire. Leur tâche accomplie, ils quittèrent la pièce, laissant seuls les chefs.

L'hôte, Augie Marinello, ouvrit la discussion d'une voix rauque :

— Alors ce salaud se trouve en Angleterre.

Arnesto « Arnie Farmer » Castiglione, *capo* de plusieurs États de la côte Atlantique, se tortilla inconfortablement.

— Bon… ben… apparemment on l'a raté en France, expliqua-t-il. Je vous… enfin, excusez-moi pour le mauvais tuyau, mais… mais je ne vois pas comment ce mec aurait pu s'en tirer.

— Lui, il a vu, lança méchamment un *capo* de la Pennsylvanie.

— Plutôt, oui, déclara le chef du New Jersey. J'ai une ribambelle de types morts à Londres pour le prouver.

Arnie Farmer fit la grimace.

— C'est pas à moi qu'il faut parler de types descendus. Nous comptons encore nos morts en France et on essaye de faire sortir de taule les autres.

Marinello poussa un long soupir sifflant.

— J'ai reçu un message de Nick Trigger, annonça-t-il en regardant l'homme du New Jersey. Il veut prendre en charge la chasse pour Bolan.

— Mais j'ai une équipe entière qui s'en charge déjà, Augie, fit l'homme du New Jersey.

— Je sais, mais qu'ont-ils fait jusqu'à présent ?

— Eh bien, comme je te l'ai dit, ils ont fait contact deux fois.

— On a eu des contacts partout à Miami, ricana un *capo* du Nord. Regarde où ça nous a menés.

— Ce sont de bons gars, affirma New Jersey. Je pense qu'ils contrôleront bientôt la situation.

— Si tu crois ça t'es un con, dit Arnie Farmer.

— Comment un con !

— Parfaitement ! J'ai envoyé toute une armée en France, un vrai débarquement, et plus de la moitié ne sont même pas revenus. C'est pour ça que je dis que t'es con. Des gars comme Sammy Shiv et Fat Angelo et Quick Tony. T'as des gars plus malins ? Non ! alors t'es con !

Il goûta son vin et scruta par-dessus le bord de son verre le type du New Jersey qui le fixait haineusement.

— Alors, dis-nous qui tu as en Angleterre qui va bientôt contrôler la situation.

— Danno Giliamo et son équipe, déclara l'autre d'une voix tendue. Arnie Farmer leva les sourcils à cette nouvelle.

— Tu m'épates, ça me surprend que tu y aies envoyé Danno. C'est bien. T'es pas un con, je me rétracte.

— Danno est un véritable bulldog, ajouta Marinello. Personne ne dira le contraire et puis je ne peux pas minimiser Danno lorsque je dis que ce serait bien si Nick prenait en main cette affaire. En plus, Nick me dit qu'il en a parlé à Danno et que Danno est d'accord. Écoute, c'est pas le moment de se vexer. Il faut le descendre, ce type,

et sans perdre de temps. Et puis ça commence à coûter les yeux de la tête, cette histoire.

— Sans parler de la prime du contrat, dit le *capo* de Pennsylvanie.

— Je paierais le double sans rechigner si…

Arnie Farmer hésita.

Il leva son verre, but une gorgée, et poursuivit d'une voix plus calme.

— Je vous annonce que j'arrondis personnellement la somme : un million tout rond. Ça va les intéresser un peu plus. D'ailleurs, on a déjà perdu bien plus que ça à cause de ce fumier. Et en plus il nous ridiculise. On va tenir le coup combien de temps si…

Il laissa la phrase en l'air et un lourd silence descendit sur le groupe. Finalement le *capo* du New Jersey émit un grognement.

— Une prime plus importante n'est pas la solution.

— Ben merde ! s'écria Arnie Farmer. T'en as une meilleure ? Tu ne peux pas plaider coupable avec ce gars, tu sais.

La dernière phrase faisait allusion à une période critique de la vie du *capo* du New Jersey. Il était allé trois fois en prison, plaidant coupable pour des crimes mineurs pour éviter une condamnation plus lourde. Il avait horreur qu'on lui rappelle les indignités de son passé et son visage furieux en témoignait.

Marinello tenta de calmer rapidement la subite tension.

— Nous connaissons déjà la solution, dit-il doucement. Nous faisons tout ce qu'il faut, ne vous en faites pas. C'est une question de…

— Non, attends. Pourquoi ne pas plaider coupable avec ce Bolan ?

On regarda Joe Staccio, le *capo* du Nord.

— T'es pas fou, Joe ? demanda quelqu'un.

— Peut-être, dit Staccio. Et peut-être pas. Je dis simplement que ce n'est pas une idée si farfelue que ça. Nous nous comportons peut-être comme nos vieux. Rappelez-vous. Même les vieux savaient qu'il y avait plusieurs façons de résoudre un problème. Vous comprenez ?

Augie Marinello le fixait pensivement. Castiglione fit une grimace lorsqu'il comprit toutes les implications de la suggestion de Staccio. L'homme du New Jersey observait Marinello.

— Tu nous conseilles de lever les bras, tomber à genoux, et demander pardon, Joe, c'est ça ? grinça Castiglione.

— Attendez ! fit Marinello d'une voix élevée pour se faire bien entendre dans le brouhaha qui s'ensuivit. Joe vient de dire ce que nous avons tous dû penser à un moment ou un autre. La proposition est sur la table, alors parlons-en. Il a peut-être raison, et il est effectivement possible que nous nous y soyons tous pris comme des pieds.

— Je pensais tout récemment au vieux, dit Staccio qui évoquait Salvatore Maranzano. Ils se tiraient tous les uns sur les autres, personne ne pouvait faire confiance à son prochain. Ces guerres-là dépassaient les bornes aussi, vous savez. Si jamais Charley Lucky n'avait pas fait la paix et arrangé les choses en oubliant le passé, alors nous ne serions pas ici aujourd'hui ; exact ?

— C'est juste, Joe, annonça Marinello.

— Charley Lucky Luciano et ce fumier de Mack Bolan ne sont pas précisément du même bord, observa Arnie Farmer d'une voix caustique.

— C'est vrai aussi, Arnie, dit Staccio. Mais là n'est pas le problème et la comparaison ne vaut rien. Mais c'est un fait qu'il y a plusieurs façons de terminer une guerre.

— Nous saignons, déclara l'homme du New Jersey. Nous saignons beaucoup trop. Personne ne pourra le nier. Il faut en terminer et le plus vite sera le mieux.

Marinello acquiesça et se tourna vers Staccio.

— A quoi pensais-tu, Joe ?

— A un marché.

— Quelle sorte de marché ?

— Il laisse tomber, nous laissons tomber. Nous enterrons la hache de guerre.

— Et on le laisse tranquille après ce qu'il nous a fait ! hurla Arnie Farmer.

— Sois réaliste, Arnie, dit Staccio. Ce type a perdu sa famille entière et il nous tient pour responsables. S'il y a une chose que nous pouvons comprendre, c'est une dette de sang. Exact ? Une dette annule l'autre. Soyons réalistes et essayons de terminer cette guerre.

Arnie Farmer fulminait.

— Bon, admettons que des deux côtés on veuille bien faire la paix, et après ? demanda Marinello.

Staccio haussa les épaules.

— Je n'y avais pas beaucoup pensé. Mais je crois que Charley Lucky avait une bonne technique à son époque.

— Tu veux dire, on invite Bolan à faire partie de l'Organisation, fit doucement Marinello.

Staccio haussa de nouveau les épaules.

— Pourquoi pas ? Ça a déjà marché, ça pourrait marcher de nouveau. Ce serait drôlement rassurant d'avoir ce gars-là chez nous. Nous pourrions tous le respecter. Exact ? Il serait notre arsenal ambulant.

Arnie Farmer se leva et se passa délicatement les doigts sur la fesse.

— J'ai un trou dans la miche gros comme une balle de golf, annonça-t-il d'une voix épaisse. C'est ce fumier qui me l'a fait, et plus jamais je ne m'assiérai sans penser…

— Tu n'es pas le seul, coupa froidement Staccio. Nous avons tous de bonnes raisons pour détester ce gars mais ce n'est pas le problème qui nous concerne. Il faut regarder les choses en face. Toute l'organisation va s'écrouler autour de nous si nous ne commençons pas à nous servir de nos têtes plutôt que de nos poings. Nous sommes en état de crise, comme les vieux pendant leurs guerres. Il faut faire face !

Castiglione frissonna.

— Plaider coupable avec Bolan, marmonna-t-il. Jamais ! JAMAIS !

— Bon, bon, ça va, calme-toi, fit Marinello. Vous avez tous les deux exprimé vos pensées, alors asseyons-nous et parlons-en, hein.

Castiglione s'assit mais en grognant.

— Essayez donc de faire la paix avec ce Bolan et vous nous foutrez en l'air pour de bon. Il nous a fait trop de mal, Augie. Il y a des plaies qui ne se referment jamais.

— Parlons-en quand même.

— Et si nous le laissions simplement croire que nous voulons traiter ? suggéra le Capo de la Pennsylvanie.

— Il s'y attendrait de toute façon, répondit Staccio. Il va se méfier un maximum. Même si nous étions à cent pour cent honnêtes, il se méfiera de nous comme de la peste.

— Alors nous perdons notre temps, commenta Arnie Farmer. Pourquoi perdre du temps à discuter de conneries ?

— J’ai un gars, dit doucement Pennsylvanie. Il pourrait parler à Bolan.

— Tu parles de Leo Pussy, dit pensivement Marinello.

— C’est ça. Le neveu de Sergio. Il dirige mes opérations de Pittsfield maintenant. Je crois qu’il…

— C’est le type qui était l’équipier de Bolan à l’époque ? demanda Staccio.

— C’est lui. Lui plus qu’un autre pourrait balancer la proposition à Bolan.

— Quelle proposition ? hurla Castiglione. Nous n’avons pas décidé de lui faire une proposition !

— Je veux dire, rectifia Pennsylvanie, si nous décidons de lui en faire une.

— N’y comptez pas, je suis contre !

— Il n’y a pas de mal à en discuter, Arnie ; suggéra Marinello. Et si nous comptions dessus comme une éventualité, hein ? Nous pourrions mettre deux chevaux dans la course, non ? Un pur-sang et un percheron… tu piges ?

Il fit un clin d’œil à l’insu de Staccio.

— Comme une course de chevaux.

— Je ne vois pas où tu veux en venir, fit Castiglione d’une voix maussade.

— Parlons simplement de nos possibilités. Nous pourrions établir deux systèmes. Nous pourrions lâcher Joe d’un côté, et toi de l’autre. On verrait bien qui arriverait d’abord à ses fins.

— C’est de la connerie, répondit Arnie Farmer.

— Pas du tout.

Marinello se tourna ensuite vers l’homme de la Pennsylvanie.

— Tu penses vraiment que Leo Pussy pourrait arriver jusqu’à Bolan ?

L’autre haussa les épaules.

— Si c’est faisable, Leo le fera.

Marinello fixa Staccio.

— Ton avis, Joe ? Veux-tu en discuter avec Leo Pussy ?

Staccio acquiesça lentement.

— Je vais tenter le coup.

— Conneries ! lança froidement Castiglione. J’ai déjà essayé ce système. M’approcher de Bolan, je veux dire. Je lui ai envoyé un

ancien compagnon d'armes noir. Il m'a renvoyé un tas de cadavres.

— Je pense toujours que cela vaut le risque, insista Staccio.

— Bon, voilà ce que nous pourrions faire, dit Marinello. Arnie, toi, tu te chargeras du contrat. Tu auras Nick Trigger comme assistant, et tu sais que tu pourras compter sur lui… Tu auras également Danno et son équipe. Tu pourras y ajouter qui bon te semble et fais de ton mieux pour descendre Bolan. Joe, toi, tu emmèneras ceux qui te seront utiles et tu essaieras de le convaincre. Alors ? Est-ce sensé ou non ? Je vous demande à tous ce que vous en pensez.

— C'est de la connerie, déclara Arnie Farmer. Mais je m'alignerai même si je pense que c'est con… Si c'est le vote général. Mais écoutez-moi bien. Je n'accepterai aucune responsabilité en ce qui concerne Joe ou ce Leo Pussy. Nous allons simplement nous gêner, et mes gars vont tirer d'abord et poser des questions ensuite.

— Pourquoi dis-tu toujours que c'est con ? demanda Staccio.

— Parce que si ce Leo Pussy peut s'approcher de Bolan, il peut aussi bien le faire avec un flingue… je ne vois pas pourquoi…

— Ce que tu ne vois pas c'est que Bolan est plus qu'un tueur à deux sous. Ce type possède un sixième sens. Je l'observe depuis Miami. Je repense aux frères Talifero. Puis je n'arrive pas à oublier ce qu'il a fait à Deej et ses hommes à Palm Springs. Il possède un je-ne-sais-quoi de prodigieux. Il faut se rendre compte que tous les flics du monde le recherchent, comme nous. Il continue à les déjouer comme il le fait de nous. C'est un sixième sens, c'est tout, et ce gars sent un mauvais coup deux jours au préalable. Il est…

Le *capo* de New Jersey l'interrompit d'un petit rire.

— Il se sert peut-être de la magie noire, Joe. Il enfile cette combinaison noire et il devient un démon ou quelque chose.

Un homme au bout de la table frissonna.

— Arrête, ne dis pas des choses pareilles.

— Je ne tenais qu'à vous faire comprendre, poursuivit lugubrement Staccio, que je dois entreprendre cette affaire avec le plus grand sérieux et jouer cartes sur table. Pas de coups fourrés, pas de triche. Et lorsque j'aurai réussi à faire un contact, la course sera terminée. Il faut qu'on soit d'accord sur ce point dès maintenant. Et le marché que je passerai avec Bolan doit être approuvé par le grand conseil. Ça devra être comme un contrat : toutes les familles devront

s'y plier. Je parle de tous, pas seulement des présents, mais de nous tous, y compris Arnie Farmer Castiglione.

Marinello avait observé Castiglione pendant ce discours. Il acquiesça, les yeux toujours rivés sur l'homme de la Virginie.

— Notre parole est notre honneur, Joe, dit-il, comme toujours.

— D'accord, du moment que nous sommes tous entendus. Si j'ai des doutes, Bolan s'en apercevra, et je me retrouverais dans une situation délicate.

Castiglione, sourit ironiquement.

— J'ai bien l'impression que Joe est superstitieux.

— Non, mais il a raison, dit Marinello. Je suis d'accord avec toi, Joe. Si nous nous entendons tous ici, nous pourrons organiser une conférence téléphonique avec les autres familles, et essayer de tout mettre au point. Alors, que décidons-nous ? On essaye ?

— Il faudrait connaître tous les détails, Augie, suggéra l'homme de la Pennsylvanie.

— Il nous reste la fin de cette nuit pour en discuter, non ? fit Marinello.

— Parlons d'abord de mes problèmes, suggéra Castiglione. Bolan a déjà diminué mes hommes. Je voudrais une équipe de chaque famille, et ils payeront eux-mêmes leur voyage.

— Je te prêterai Jimmy Potatoes et ses hommes, lança Pennsylvanie.

— Moi, j'enverrai Tommy Thompson et compagnie, dit Marinello.

— Scooter Rizzo, fit l'autre *capo* new-yorkais.

— Très bien, fit Castiglione. Alors quand tu monteras le conseil par téléphone, tu diras aux autres familles que je veux des équipes de chez eux aussi.

Marinello acquiesça sagement.

— Bien, nous progressons. Parlons de l'autre effort. Comment pouvons-nous te donner un coup de main, Joe ?

— Parlons d'abord de ce que je vais offrir à Bolan. Il faut que ce soit intéressant. Pas seulement la paix, mais quelque chose qui le fera bander. Une place avec un bel avenir. Un rang dans l'organisation. Avec les frères Talifero en panne, nous avons besoin d'un exécuteur pour la *Commissione*. Je pensais que…

— Merde ! c'est pas vrai ! s'écria Castiglione d'une voix horrifiée.

— Attends une seconde, Arnie, conseilla Marinello en faisant un clin d'œil à son ancien compagnon d'armes. Laisse parler Joe. Vas-y, Joe. Nous t'écoutons.

— O.K., répondit Staccio, voici ce que je pensais.

La discussion se prolongea tout au long de la nuit avec des sautes d'humeur et des coups de nerfs. Le résultat final de cette conférence extraordinaire allait avoir des conséquences énormes sur le sort de Mack Bolan qui, à son insu, s'apprêtait à affronter la plus cruelle bataille de sa carrière contre le monde criminel. La longue nuit de Bolan n'avait pas pris fin, elle venait de commencer.

# CHAPITRE VIII

Il était dans une obscurité totale lorsqu'il se réveilla. Sa main enveloppa le Beretta, et il resta sans bouger, presque sans respirer, jusqu'à ce qu'il se souvienne où il se trouvait. Il se souvint aussi de la peau satinée d'une belle fille qui s'était collée à lui, et se demanda s'il n'avait pas rêvé. Il était seul dans le lit, il en était sûr ; il se glissa d'entre les couvertures et effectua une rapide reconnaissance des lieux.

Satisfait que l'appartement soit vide, il revint dans la chambre et alluma. Un coup d'œil sur sa montre indiqua qu'il était arrivé quatorze heures auparavant à *Queen's House* et que le pincement qu'il avait au creux du ventre était tout bonnement une saine envie de manger. Le chauffage avait été branché ; il ne ressentait aucun froid alors qu'il se promenait nu dans la chambre à la recherche de ses vêtements. Il enfila la combinaison noire, sangla son harnais, et partit dans la cuisine. Il y avait des œufs, du bacon, et du lait dans le réfrigérateur. Il brisa deux œufs au-dessus d'un verre de lait et ingurgita sans tarder cette mixture, puis il alluma le gaz pour chauffer son café, et repartit dans la chambre.

C'est alors qu'il trouva le mot que lui avait laissé Ann Franklin sur sa liasse de dollars. « Retrouvez-moi au *Soho Psych* à vingt-trois heures. » Il y avait aussi un paquet d'allumettes près du mot et la couverture proclamait que le *Soho Psych* était la boîte de nuit la plus dans le vent du Tout-Londres. Il y avait aussi l'adresse.

Bolan revêtit ensuite un costume en tweed. Il réfléchit un instant à son argent, puis il glissa la plupart dans une petite pochette de la combinaison. Seuls les petits billets furent mis dans son portefeuille ; deux billets de cinquante dollars et cinq de dix livres.

À vingt et une heures il avait consommé une masse d'œufs avec du bacon, bu un demi-litre de lait, et il terminait tranquillement son café. Il était l'heure de partir. Il descendit rapidement dans le garage, ouvrit le coffre de la Lincoln, et contempla son arsenal. Il glissa le petit PM Uzi sous le siège avant avec plusieurs chargeurs. Il s'agissait d'une merveilleuse petite arme qu'on nourrissait des projectiles 9 mm standards de l'OTAN. On pouvait aussi plier la crosse et ainsi

réduire la longueur totale à quelque 35 cm. Après un instant de réflexion, Bolan prit la Weatherby et une ceinture de munitions et remonta jusqu'à l'appartement pour les planquer dans le placard. Il revint ensuite dans le garage, mit en marche la voiture, et partit jusqu'à Soho. Il trouva à se garer dans une petite rue, non loin du célèbre jazz club *Ronnie Scott's,* puis il partit à pied.

Il se trouvait en plein *London by night* avec tout ce que cela représentait de merveilleux… et d'ignoble. C'était Greenwich Village, Fisherman's Wharf, et Pigalle mêlés les uns aux autres, avec des boîtes, des bouges, des stripteases, des friteries, de grands restaurants internationaux, des boîtes-à-gogo décorées en palaces, et les sempiternelles discothèques. Bolan se promena doucement à travers cette jungle de néons, repérant les lieux et évaluant l'atmosphère qui y régnait, marchant au rythme des accords de jazz, des flashes électroniques, et des aigus amplifiés de guitare électrique. Il trouva le *Soho Psych* à l'emplacement indiqué par la boîte d'allumettes, « sur Frith Street, près du square », coincé entre un restaurant pakistanais et un vieux théâtre délabré dont les affiches annonçaient « les plus belles chattes de Londres ».

Bolan avait une heure d'avance, il prenait ainsi ses précautions. Il passa devant le club, traversa la rue au croisement, et revint lentement sur ses pas. Il y avait un self-service situé en face de son lieu de rendez-vous. Il avait bien mangé chez Ann Franklin mais il entra dans le self et choisit divers mets avec l'intention bien précise de s'installer à une des tables près de la fenêtre.

La caissière lui présenta l'addition.

— Ça vous fera six et six, monsieur.

— Six et six quoi ? demanda Bolan en prenant son portefeuille.

— Vous êtes américain ?

Il acquiesça et tira un billet de dix livres de son portefeuille. La caissière lui sourit en expliquant.

— Votre addition se monte à six shillings et six *pence*.

Elle perdit son beau sourire en voyant le billet de dix livres.

— Vous n'avez rien de moins gros, monsieur ?

— Non, navré, marmonna-t-il.

Elle lui rendit sa monnaie en bougonnant et, d'un œil désapprobateur, l'observa placer sa monnaie négligemment sur le plateau et se diriger vers une des tables près de la fenêtre.

Il passa une quarantaine de minutes à table, goûtant la tarte aux rognons, les tomates grillées, et d'autres mets de la cuisine britannique. Cependant, il avait une vue dégagée de la rue, et il put observer à loisir le va-et-vient au *Soho Psych*.

À onze heures moins dix un taxi s'arrêta devant le club, et Ann Franklin en descendit. Bolan alluma une cigarette et la vit se pencher vers un second passager qui allait sans doute garder le taxi. Puis la voiture repartit et la fille entra dans le club. Bolan attendit encore. Un second taxi arriva quelques minutes plus tard – peut-être le même d'ailleurs – et un homme en descendit. Il s'agissait du grand type qui les avait conduit de Douvres à Londres, celui qu'Ann Franklin appelait Harry Parks.

Du coin de l'œil, Bolan remarqua une autre voiture – celle-ci petite et de marque anglaise, – se rapprochant lentement du trottoir à quelques mètres du taxi. Deux personnages en descendirent et entrèrent dans le *Soho Psych* quelques instants après Harry Parks. La voiture repartit, et un troisième larron sortit du club et traversa la rue. Bolan l'observa s'adosser à un lampadaire et allumer une cigarette comme s'il attendait quelqu'un.

Bolan devina facilement qui cet homme attendait. Il soupira, déboutonna discrètement sa chemise, en sortit le Beretta, et le tint sur ses genoux pour y fixer le silencieux. Il rangea ensuite son arme. Il lui semblait que le rideau venait de se lever et qu'on attendait son entrée en scène.

Il quitta son poste d'observation et sortit dans la rue.

Bolan se tint sur le trottoir un instant, regardant s'il n'y avait pas d'autres personnages. Il n'y en avait pas, mais le type adossé au lampadaire se raidit visiblement et balança la cigarette allumée. Il devait y avoir un autre type dans la rue qui attendait ce signal et Bolan attendit pour voir. Du côté de Soho Square un homme traversa rapidement la rue et prit position sur le flanc gauche de Bolan.

Bolan eut un petit sourire, puis il traversa à son tour, se dirigeant vers le club. Il avait les intrigues en horreur, et le moment était venu de trancher entre les amis et les ennemis et de voir précisément où se situaient Ann Franklin et ses amis du *Museum de Sade*. Il engagerait ensuite la bataille. À l'instant où il franchit la porte du club les deux hommes derrière lui traversèrent la rue.

Il y avait un réceptionniste d'un certain âge, très élégamment vêtu, qui se tenait derrière un bureau près de l'entrée. Il y avait une

plaque discrète qui annonçait que seuls les membres pouvaient accéder au club. Bolan se dirigea immédiatement vers le bureau.

— Je dois rencontrer une jeune femme, dit-il. Peut-être que vous…

— Vous devrez tout de même acquérir une carte de membre, sir, interrompit le réceptionniste. C'est la loi. Cela vous coûtera trois *quid* et dix *bob*.

Bolan sortit son portefeuille.

— Ce qui fait quoi en livres et en grammes ?

L'homme se mit à rire.

— Ça doit être très embêtant pour vous autres, les Américains, sir. Je n'en doute pas. Mais vous savez, nous aurons bientôt le système décimal et nous serons tout aussi ennuyés que vous.

Les deux guetteurs de la rue étaient entrés et faisaient de leur mieux pour rester auprès de la porte en faisant semblant de ne pas se préoccuper de ce qui se passait près du bureau de réception.

Bolan toucha les billets dans son portefeuille.

— Combien ? demanda-t-il.

Le réceptionniste regardait un mot sur un bloc-notes.

— Est-ce avec Miss Franklin que vous avez rendez-vous, sir ?

— C'est effectivement avec elle.

— Alors, je vous demande pardon. Vous pouvez passer directement, votre entrée est en ordre. Je viens de prendre mon poste, sir, je n'avais pas eu le temps de lire toutes les consignes.

— Je peux entrer, alors ?

— Certainement, sir. Vous passez par le bar, descendez les marches, passez à travers le club, et vous remontez à la mezzanine. Pièce numéro 3, sir.

Bolan laissa tomber un billet de dix livres sur le bureau.

— N'en parlez pas, O. K. ?

Le billet avait promptement disparu sous la main du réceptionniste.

— Je suis la discrétion même, sir. Et, au fait, les deux messieurs près de la porte vous accompagnent-ils ?

— Certainement pas.

— Mon Dieu, que c'est désolant, sir. Ce sont des hommes de Scotland Yard.

Bolan leva un peu les sourcils.

— Tiens ? Bon, merci.

Il se tourna vers le club pour y entrer.

Les événements prenaient une curieuse tournure mais il ne pouvait plus reculer à présent ; la jungle l'attendait dans la rue.

# CHAPITRE IX

Le *Soho Psych* était assez représentatif de nombreux clubs qui foisonnaient à Londres mais il se différenciait par sa ténacité alors que ses semblables disparaissaient assez rapidement. Le *Soho* était dans le vent depuis plusieurs saisons, attirant les touristes et les indigènes avec une régularité déconcertante pour une compétition qui subissait les hauts et les bas cycliques de la culture *mod* de Londres. Ce club était l'abreuvoir favori des groupes anglais et des musiciens étrangers de passage, donc également un lieu de rassemblement pour les *groupies,* les minettes qui suivaient les groupes *pop*.

Il n'y avait aucune distraction au bar, sinon des filles nues dans des cylindres de verre qui étaient plantés un peu partout. Cette salle était remplie d'une foule bruyante dont les clameurs auraient couvert le bruit du ressac sur une plage rocailleuse. L'éclairage semblait provenir des tubes aux mannequins vivants qui changeaient de pose à chaque variation lumineuse. On ne leur prêtait guère attention.

Bolan s'immobilisa devant une blonde statique pour allumer une cigarette et se demanda pourquoi les deux flics n'avaient pas tenté de l'intercepter dans le hall. Il se pouvait qu'ils aient reçu des ordres de ne rien faire – ou que Bolan les ait surpris avant que l'embuscade ne soit prête. En ce cas, on devait la fignoler à présent.

Il traîna près du cylindre de la blonde pour voir si les deux hommes quitteraient le hall. Par curiosité, il tenta de fixer la fille mais elle semblait ignorer totalement sa présence. Puis l'éclairage se transforma, passant d'un rouge vif à un violet soutenu, et la fille changea de pose, passant d'une nymphe sylvestre à une ensorceleuse passionnée – la tête renversée, les genoux pliés, et les hanches offertes. Bolan esquissa un sourire et poursuivit son chemin. Londres avait sûrement des plaisirs à offrir à un homme qui avait du temps et de l'argent à perdre. Ce n'était pas le cas de Bolan car Scotland Yard venait d'envahir le bar.

Bolan repéra les marches qui descendaient vers l'arène principale. La salle était immense et semblait prête à craquer tellement elle était pleine d'une humanité ondulante, d'accords

musicaux stridents, et de curieux effets lumineux psychédéliques. Il y avait un groupe *pop* sur une estrade centrale, et les musiciens semblaient mener un violent combat pour couvrir les voix des chanteurs qui s'évertuaient à hurler de leur mieux dans leurs micros personnels.

Il se fraya un chemin à travers cette grouillante confusion et trouva les marches de l'autre côté de la salle, puis il se retourna pour voir où étaient les deux policiers. Ils étaient plantés sur les marches du bar et observaient avec inquiétude la foule. Bolan passa à travers la mezzanine luxueuse, descendit un petit couloir et finit par trouver une petite salle privée avec un chiffre 3 sur la porte.

C'était à peine plus large qu'une cellule, et l'éclairage par chandelles était tamisé. Il y avait une petite table ronde pour deux près de la baie ouverte qui surplombait la piste de danse. Il y avait aussi un petit divan le long d'un muret des coussins de harem complétaient le tableau. La pièce était à moitié insonorisée, et la cacophonie amplifiée de la salle principale n'était qu'à peine audible.

Ann Franklin était assise à table et tenait un verre d'eau des deux mains. Elle était occupée à regarder la foule par l'ouverture des rideaux de la baie. Elle sursauta et se retourna lorsque Bolan entra. Elle commençait à sourire mais se figea lorsqu'elle vit l'expression de Bolan. Elle se retourna rapidement vers la baie.

Le nommé Harry Parks se hissa du divan.

— Vous êtes en retard ! Nous commencions à croire que…

— Les flics sont ici ; ils vous ont filés. Il y en a au moins quatre.

Parks secoua la tête.

— Oui, je disais justement à Annie que nous avions été suivis. Nous espérions que vous ne viendriez pas. Dieu merci, ils ne vous ont pas vu.

— Ils m'ont vu, corrigea Bolan. Et ils auraient pu me prendre facilement, mais ils m'ont laissé. Pourquoi ? Voilà la question. Ils doivent préparer quelque chose, et j'aimerais bien savoir quoi et pourquoi.

Le grand bonhomme fit mine de sortir.

— Je vais aller essayer de le savoir, dit-il.

— Discrètement, ordonna Bolan.

— Je connais mon métier, mon vieux, marmonna Parks en sortant.

Bolan s'installa sur la chaise en face d'Ann Franklin. Leurs jambes se frôlèrent. Elle replia lestement ses jambes, jeta un coup d'œil gêné sur Bolan, puis baissa les yeux.

— Merci d'avoir chauffé mon lit, dit-il.

— Je vous en prie, dit-elle doucement.

— Et merci pour tout le reste, ajouta solennellement Bolan.

Le sérieux de la situation surmonta la gêne d'Ann Franklin. Elle posa une main sur la sienne.

— Vous devez fuir. Vous êtes en péril ici.

— Je sais. C'est vous qui avez arrangé cette rencontre. Je voudrais savoir pourquoi.

— C'est le major Stone qui l'a demandée. Il aurait dû être là depuis longtemps. Son absence m'inquiète.

Bolan aussi était inquiet.

— Mais pourquoi ici et pas au *Museum ?*

— Pour plusieurs raisons, fit-elle. Je n'ai pas le temps de vous les donner. Je vous en prie, partez.

— Pas avant d'avoir compris.

— Mais quoi donc ?

— Je me trouve mêlé à une sale intrigue. J'ai horreur de ça, Ann. Alors dites-moi tout, et rapidement.

— Je suis désolée, fit-elle.

Apparemment elle n'allait rien ajouter.

— Bien, fit-il doucement. Adieu.

Il était presque arrivé à la porte lorsqu'elle le rattrapa.

— Attendez !

Bolan la prit subitement dans ses bras et lui embrassa brutalement les lèvres. D'abord surprise, elle résista un instant, puis elle se laissa aller contre lui et s'abandonna à son étreinte brutale. Lorsqu'il desserra les bras, elle gémit et se lova contre lui.

— Parlez-moi du *Museum,* dit-il brusquement. Pourquoi s'intéresse-t-on tant à moi ?

Elle reprenait lentement son souffle, encore en proie à ses émotions.

— Je ne sais pas, souffla-t-elle. Je ne sais pas tout.

— Dites-moi ce que vous savez.

Elle se dégagea et s'adossa à la porte, essayant de se calmer.

— Mack… je suis navrée, je me conduis comme une… une…

— Ça n'a aucune importance, grogna-t-il. Allez, vous me devez quelques réponses, et je n'ai plus beaucoup de temps.

Elle respira à fond.

— La Mafia américaine a envahi Londres. Mais vous le savez. D'après ce que j'ai pu comprendre, ils essayent de prendre le contrôle ici. L'enjeu est énorme, comprenant une influence sur la politique, l'industrie, et les grandes affaires. Jusqu'à présent, ils n'ont pas eu un grand succès.

— Et puis… ?

Elle détourna les yeux.

— Je ne sais pas comment, mais ils ont pu s'immiscer dans le club du major Stone. Ils ont obtenu des preuves très gênantes dans le domaine politique.

— Bon, j'aurais dû m'en douter, soupira Bolan. Je présume donc que les membres de votre *Museum* sont des VIP.

— Oui, avoua-t-elle. Ils se retrouvent en fort mauvaise posture.

— C'est si grave que cela ?

— Absolument. Vous avez entendu parler du scandale Profumo, il y a quelques années ?

— Tout le monde en a entendu parler, dit Bolan.

— Bien sûr. Cela pourrait être dix fois plus grave. Ces gangsters détiennent des preuves qui pourraient faire basculer et peut-être s'écrouler le gouvernement.

— Le major est-il impliqué ?

— Pas directement, mais il se sent terriblement responsable. C'est son système de sécurité qui a été pénétré.

— Dites-lui que j'y réfléchirai, dit Bolan.

— C'est comme un cauchemar tout cela, murmura-t-elle.

Il l'observa froidement un instant, puis lui sourit.

— Ne vous inquiétez pas trop. Nous trouverons bien une solution.

Il mit la main sur la poignée de la porte.

— Où pourrais-je trouver le major ?

— Je n'en ai aucune idée, fit-elle en secouant la tête. Et je n'imagine pas ce qui aurait pu le retenir. Si vous parvenez à vous échapper d'ici, rentrez d'urgence à *Queen's House*. Nous essaierons de vous y rejoindre.

Bolan sourit encore un peu plus.

— Maintenant que j'y pense, dit-il, nous avons tous les deux quelque chose à y conclure.

Elle soutint son regard.

— Oui, c'est exact, chuchota-t-elle.

Il caressa le bras de la fille, entrouvrit la porte, jeta un coup d'œil au-dehors, puis sortit en refermant la porte derrière lui.

Harry Parks arrivait rapidement de l'escalier.

— Vous aviez raison, mon vieux, lança-t-il à voix basse. Ça grouille en bas !

Bolan lui montra une cage d'escalier au bout de la mezzanine.

— Ça mène où, ça ?

— Aux chambres à l'étage supérieur, expliqua Parks. Des chambres à coucher pour ceux qui ne peuvent pas attendre.

— Et au-dessus ?

— Je ne sais pas, fit Parks en haussant les épaules. Vous allez essayer de sortir par là-haut ?

— Je vais essayer.

— Alors je vais redescendre créer du bordel.

— Ça m'arrangerait bien, fit Bolan.

Le grand bonhomme sourit.

— C'est une de mes spécialités, lança-t-il avant de se relancer vers la grande salle du club.

Bolan se précipita à l'autre bout de la mezzanine et découvrit que l'escalier qu'il venait d'apercevoir menait aussi à l'étage inférieur. Il y réfléchissait lorsqu'il vit monter le major Stone à toute vitesse.

Ils se virent au même instant. Le Beretta apparut dans la main de Bolan ; une expression vexée envahit le visage du major qui s'était brusquement arrêté.

— Fuyez par-devant, Bolan ! s'écria le major. Vous n'avez pas une seconde à perdre.

— Je ne peux pas. La boîte est bourrée de flics.

Stone monta doucement les dernières marches, les sourcils froncés.

— Je vous ai mis dans un drôle de pétrin, annonça-t-il. Ça fait vingt minutes que j'essaie de semer Nicholas Woods. Finalement j'ai abandonné ma voiture à quelques rues d'ici et j'ai fait mon chemin à pied. Mais je ne suis pas persuadé de les avoir semés pour de bon.

— Qui est Nicholas Woods ? demanda Bolan.

— Un gangster local, et je m'étonne que vous ne le connaissiez pas. Je crois qu'on l'appelle également Nick Trigger.

— Vu, répondit Bolan. Maintenant dites moi combien ils sont.

Le major haussa les épaules.

— Au moins cinq, sans doute davantage. Je présume qu'ils sont dans l'allée à présent.

Bolan soupira en réfléchissant aux diverses possibilités. Il pourrait essayer de passer à travers les flics en bluffant, mais il n'aurait aucun recours. Bolan ne tirait jamais sur la police. Et retracer les pas du major le mettrait en confrontation directe avec des forces ennemies supérieures.

— Je file par le haut, annonça-t-il à Stone. Ann vous attend au numéro 3.

Sans plus tarder, il grimpa les marches quatre à quatre.

Un petit vieux au visage dur occupait une chaise à l'étage supérieur. Il remarqua immédiatement le pistolet dans la main de Bolan.

— Allons ! s'écria-t-il. Que se passe-t-il ?

Bolan imita approximativement l'accent de Harry Parks et lui lança :

— Une descente, vieux ! Faites-les sortir en vitesse !

Le vieillard mit le doigt sur un bouton dans la plinthe derrière lui, et Bolan entendit tinter des sonnettes dans les chambres disposées de part et d'autre du couloir. Le petit vieux s'était levé et s'apprêtait à dévaler l'escalier ; Bolan le retint.

— Pas par là ! grogna-t-il, espérant découvrir une autre issue.

— Y'a pas d'autre chemin, gémit le vieux.

Il se défit de la main de Bolan et dégringola les marches.

Le couloir devint subitement un océan de confusion avec des hommes et des femmes à moitié nus jaillissant des chambres. Un jeune homme en colère fila près de Bolan, tâchant d'enfiler ses pantalons en courant et tenant sa chemise entre les dents et ses chaussures sous le bras. Une jolie fille le suivait de près, boutonnant comme elle le pouvait un chemisier qui ne pouvait contenir sa belle poitrine soulevée par la colère, hurlant des imprécations au garçon devant elle.

Bolan s'en voulait mais il devinait que les amants dérangés pourraient résoudre leur problème alors que lui risquait sa peau. Il

regarda filer le groupe malheureux et se mit à examiner le dernier niveau du *Soho Psych*. Il y avait six petites chambres, trois de chaque côté du couloir, toutes situées à l'arrière de l'immeuble. Il semblait que le niveau avait été divisé en deux parties, et que les pièces qui donnaient sur la devanture devaient avoir un accès différent. Les trois chambres à fenêtres donnaient sur l'allée. Bolan prit moins d'une minute à tout inspecter et sa reconnaissance démontra qu'il n'avait pour ainsi dire aucune chance de s'en tirer. Il n'y avait pas d'échelle de secours, ni aucun moyen pour grimper sur le toit ; il n'y avait que dix mètres de vide sur l'allée.

Il allait abandonner lorsqu'il vit le moyen de s'en sortir. Il y avait une trappe dans le plafond du placard de la dernière chambre et elle devait conduire au grenier. Il se hissa doucement à travers cette ouverture et alluma son briquet pour s'orienter dans l'obscurité après avoir remis en place la trappe. Le grenier était commun à tout l'immeuble et s'étalait devant lui sans obstacle apparent. Il n'y avait aucun parquet sur les poutres au sol, et le plafond mansardé était très bas avec des irrégularités. C'était bon signe, il y aurait probablement des lucarnes.

Il referma son briquet et se mit à explorer les lieux, rampant sur les poutres, cherchant une source lumineuse. Plusieurs fois des rats coururent à travers son chemin, lui faisant grincer les dents. Il entendait beaucoup de bruit à l'étage inférieur lorsqu'il vit une source lumineuse droit devant lui. Il se mit à ramper rapidement, sachant que chaque seconde comptait.

La lumière provenait d'une bouche d'aération recouverte d'un treillis en bois pourri. L'ouverture serait assez grande pour qu'il puisse y passer les épaules.

Les lattes cédèrent à une légère pression, se brisant avec un petit bruit sec, et il dégagea l'ouverture. En passant la tête, il vit une minuscule portion de toit plat un peu plus bas – et beaucoup plus bas – Frith Street :

Il se retourna et sortit les pieds en avant, s'agrippant aux lattes pourries pour se retenir. Il se passait quelque chose dans la rue devant le club, mais la position de Bolan ne lui permettait pas d'y jeter un coup d'œil. De toute façon, il ne s'intéressait guère à cet emplacement et il faisait prudemment le tour du chien assis pour se diriger vers l'arrière de l'immeuble.

Il découvrit alors que le toit était commun à tous les bâtiments du pâté avec une surface inégale dont, à certains endroits, des pentes abruptes. Au bout de quelques instants il se trouva de l'autre côté et avait repéré une vieille échelle cimentée dans les briques. Il descendit rapidement jusqu'à l'allée tout près de la rue.

Il avait à peine posé le pied à terre qu'il entendit rugir une voix :

— Qu'est-ce qui se passe là ?

Une large silhouette se détacha des ombres de l'immeuble à quelques mètres de lui. La voix était américaine, et le revolver était menaçant.

Plongeant aussitôt de côté, Bolan saisit son Beretta. Il toucha le sol et appuya sur la détente au même instant ; la petite arme souffla doucement son venin à travers le silencieux, et la silhouette menaçante s'écroula contre l'immeuble en râlant.

Un homme vêtu d'un long manteau apparut au bout de l'allée.

— Hé ! Johnny ! que fais-tu ?

Le Beretta toussa de nouveau, et l'homme ne sut jamais ce que faisait le nommé Johnny. Il tomba de tout son long dans l'allée, son pistolet projeté bruyamment devant lui, mais Bolan sautait déjà par-dessus son cadavre au pas de course, émergeant dans la rue avec le Beretta tendu, prêt à faire feu.

Au même instant les phares d'une voiture garée près du trottoir un peu en dessous, s'allumèrent. Bolan vit les crachats de feu avant même d'entendre les détonations, mais il bondissait déjà hors de la zone illuminée, revirant vers le véhicule et y envoyant ses balles avec une efficacité meurtrière.

Il y avait un concert de sifflets de police sur Frith Street et une confusion de pas qui annonçait l'arrivée des *bobbies* dans la petite rue.

— Cessez le feu ! tonitrua une voix autoritaire. Au nom de la loi, cessez le feu !

Bolan avait déjà cessé de tirer, se trouvant derrière la voiture ennemie, en train de disparaître dans l'obscurité, mais de la voiture on tourna le feu sur les policiers. Une fusillade s'ensuivit instantanément, transformant le véhicule en passoire, et un silence lugubre se fit alors que Bolan s'éclipsait de la scène.

Une fois de plus, il s'était échappé et il avait de nouveau rendu leurs coups. Combien de temps pourrait-il encore tenir ? Combien

d'embuscades pourrait-il encore déjouer, et pourrait-il toujours éviter ces fins limiers de Scotland Yard ?

La guerre de Londres prenait une tournure inquiétante, et l'Exécuteur commençait à se mettre en colère. Il ne pouvait plus continuer à mener un combat sur la défensive. Il savait que, s'il voulait survivre, il lui faudrait passer à l'attaque. Consciemment il n'en avait aucune envie, mais son instinct lui dictait de frapper à sa manière, de faire la guerre à sa façon pour quitter l'Angleterre en vie.

Il savait par où il fallait commencer. Lorsqu'il atteignit la Lincoln, il mit le petit Uzi sur la banquette près de lui et partit vers le *Museum de Sade*.

La bataille d'Angleterre commençait.

# CHAPITRE X

Bolan avait endossé son uniforme de combat ; la combinaison noire, des baskets noires, l'Uzi suspendu à son cou, et le Beretta sanglé à sa ceinture. Il terminait son approche à pied. La nuit était calme, froide, et très sombre ; Bolan n'était guère plus qu'une extension de l'obscurité, une ombre muette se glissant dans la nuit londonienne. Il avait retiré ses vêtements et les avait laissés dans la voiture, garée dans une petite rue secondaire.

Il arriva dans le square du côté opposé au *Museum* et y fit une pause. Il faisait très noir. Il attendit, l'oreille aux aguets. Au bout de quelques minutes, il fut récompensé de sa patience. Il eut l'affirmation auditive de présence humaine ; une chaussure sur le macadam devant lui, un échange de mots à voix basse, une toux quelque part.

L'ennemi était là, et cette fois il faisait preuve du respect que lui inspirait l'homme qu'il voulait anéantir. On avait fait quelque chose aux lampadaires ; ils étaient éteints, donnant l'impression d'un couvre-feu. Ce n'était qu'en écoutant attentivement qu'on pouvait déceler le moindre son. En face, au rez-de-chaussée du *Museum,* il y avait une suggestion de lumière, mais Bolan se souvint des lourds doubles rideaux et se dit que le musée pouvait bien ne pas être aussi désert qu'il le semblait.

Lentement il poursuivit son chemin, posant doucement les pieds et restant à l'ombre des bâtiments. On renifla juste devant lui. Bolan s'immobilisa. Une semelle râpa le trottoir, et Bolan put distinguer un petit mouvement dans le noir, mais ce n'était qu'un soupçon de masse se détachant du fond. Il se demanda quand l'ennemi apprendrait à se revêtir de noir la nuit. Il avança de nouveau, respirant à peine, jusqu'au moment où il aurait pu toucher le personnage qui s'était adossé au mur, les mains dans les poches de son manteau, le chapeau rabaissé sur les yeux.

Bolan savait à quel point il était difficile de se tenir en éveil tout au long de ces heures d'attente nocturne. En l'absence de tout stimulus des sens perceptifs, il résultait souvent une forme de vertige. Il y avait des hommes qui s'endormaient littéralement

debout. Celui-ci était apparemment en état de léthargie ; il renifla un peu, essayant de dégager son nez bouché, et tourna : la tête vers Bolan.

Alors la silhouette noire bondit en avant, et d'un geste vif plaqua la tête de l'homme au mur en lui couvrant la bouche d'une main et lui attribuant une manchette magistrale à la gorge, de l'autre. Un genou en pleine poitrine compléta le traitement, et l'homme se raidit momentanément, poussant un gémissement spasmodique et involontaire qui s'étouffa dans sa gorge, puis devint une masse molle qui s'effondra lentement. Bolan le retint, puis le posa à terre et chercha son pouls. Il n'y en avait plus. Son système respiratoire avait été anéanti par la violence de l'assaut. D'un pas félin la silhouette noire repéra sa prochaine victime et répéta le procédé avec des résultats similaires. Puis Bolan se faufila de l'autre côté du square, cherchant un homme qui avait une toux. Il le trouva et lui évita de futures quintes. Il se rendit ensuite au *sex-shop* et se dirigea vers la porte dérobée dans l'allée.

Il avait examiné la serrure de la boutique lors de sa précédente visite. C'était une vieillerie sans efficacité. La lame de son couteau appliquée au point sensible et une pression d'épaule vinrent à bout de la résistance. Bolan entra.

Il descendit dans la cave, fit son chemin le long du passage, et déboucha dans la cave d'Edwin Charles, sous le *Museum*. Lorsqu'il y était passé la première fois il avait peu examiné cet endroit. Il n'avait tenu qu'à partir et n'avait porté qu'un intérêt infime aux systèmes de surveillance. Il les examina à présent en détail.

Il avait remarqué la veille deux portes lourdes de chaque côté du passage, il avait supposé que Charles effectuait son travail derrière ces portes. Elles étaient toutes deux entrouvertes. Bolan voulut explorer cette fois. Il trouva d'un côté un appartement de cave, bien décoré. Il n'y avait qu'une chambre mais elle était équipée de tous les conforts, y compris un bar avec bière sous pression et un atelier de travaux électroniques.

Cependant il n'y avait personne.

De l'autre côté Bolan trouva le poste d'observation qui était bien plus élaboré qu'il ne l'aurait supposé. Il y avait une console électronique et une série d'écrans de circuits de télévision fermés. Il y avait aussi un monceau de gadgets électroniques, une table de

montage et un projecteur, mais il n'y avait aucun signe d'Edwin Charles.

Bolan s'intéressa d'abord aux écrans. Tous étaient allumés, et il semblait que l'ensemble des deux premiers niveaux était sous surveillance. Sur un écran on voyait l'entrée, sur un autre la salle de réception où Bolan s'était retrouvé prisonnier la veille, sur un troisième la salle de harem, et chaque cellule de torture avait son petit écran.

Ces cellules qui avaient été vides et peu éclairées lors du passage de Bolan, étaient pleinement illuminées et toutes occupées. Des jeunes personnes des deux sexes y languissaient, affectant la souffrance et la soumission, nues et attachées aux instruments de torture.

Les écrans du harem offraient un spectacle bien différent. On y voyait des hommes et des femmes allongés sur les divans, ou repliés sur les coussins, qui semblaient sortir d'un conte des *Mille et Une Nuits*. Ils participaient à une orgie taillée sur mesure pour les maniaques de l'érotisme. Il semblait que la plupart des hommes avaient un certain âge et parfois plus. Les seuls jeunes étaient des éphèbes voués aux plaisirs douteux de quelques pédérastes vieillissants. Les femmes, sans exception, étaient belles, jeunes et nombreuses. Il y avait une confusion de toges romaines et de pyjamas de harem, des voiles d'esclaves et des fouets de maîtres.

Il y avait une petite plate-forme tournante au centre de cette salle et, dessus, un immense Noir attaché à une croix. Il était nu, et son état d'excitation ne laissait aucune doute. Une grande fille blonde exécutait une danse lubrique devant lui, allant se coller contre son corps ruisselant, puis fuyant immédiatement pour éviter ses coups de hanches violents. Après chaque incartade le Noir était « puni » de son audace par une autre fille aux dimensions impressionnantes qui maniait habilement un long fouet noir. C'était du théâtre en rond, à la *Museum de Sade,* et Bolan en était dégoûté. Il commença par se demander combien d'autres numéros avaient précédé celui-ci, puis il comprit alors pourquoi Ann Franklin lui avait dit qu'il y avait du « personnel » au *Museum*. Ces gens étaient des acteurs et, de plus, ils étaient fort doués pour leur spécialité. Même les torturés dans les cellules jouaient à fond la douleur comme tout acteur qui se respecte. Il y avait autour de la scène tournante plusieurs écrans qui

permettaient aux spectateurs de vérifier ce qui se tramait dans les cellules.

La console du poste de sécurité était sans doute plus appropriée au plaisir visuel qu'à une surveillance de sécurité. Bolan se demanda si les invités savaient qu'ils passaient tous à la caméra invisible. Quelle mine d'or pour un maître chanteur !

Son regard se posa sur l'écran de la cellule où il y avait le baril sur lequel il fallait se maintenir en équilibre. Une amazone curieusement attifée venait d'entrer dans le champ. Elle portait des cuissardes en cuir noir et un corset lacé qui lui donnait une taille de guêpe. La poitrine avait été découpée pour mieux mettre en valeur ses seins de marbre et ses cheveux noirs tombaient dans son dos jusqu'à la taille. Elle s'était fardée de cosmétiques grotesques qui lui donnaient une allure satanique. Elle devait mesurer 1 m 80, se dit Bolan, même sans les bottes à hauts talons. Elle portait également l'inévitable fouet noir.

Un jeune homme bien fait se tenait en équilibre sur la plate-forme. Il était de dos à la caméra, les poings sanglés, face au mur. La fille-diable se mit tout de suite en devoir de le châtier, frappant avec force sur ses flancs nus avec le fouet. Il réagit comme si la douleur lui avait été insoutenable, se tortillant pour éviter l'extrémité cinglante du fouet, perdant son équilibre, et s'agrippant désespérément aux sangles pour ne pas pendre de tout son poids par les poignets – exactement comme l'avait imaginé Bolan lors de son premier passage.

Le numéro était trop réel au goût de Bolan. Il devina que le chat était fait d'une matière douce, mais il en avait quand même la nausée. Il se détourna de la console et se demanda ce qu'était devenu Charles et ce qui avait pu pousser le vieillard à quitter ainsi son poste. Il s'agissait sûrement d'une soirée importante pour le *Museum ;* ce n'était pas le moment de relâcher la sécurité.

Bolan refit un examen de la cave entière et revint à la console quelques minutes plus tard, ne sachant rien de plus. Lors de son absence, l'immense Noir avait quitté la scène dans la salle d'orgie et avait été remplacé par un nouveau numéro. Deux jeunes hommes nus avaient été attachés dos à dos et deux filles avaient été attachées côte à côte. Naturellement le problème du quatuor était de nature érotique et, pour le résoudre, ils se lancèrent dans des acrobaties fort ingénieuses.

Il y eut subitement un mouvement curieux sur un des écrans des cellules. Une amazone diabolique venait de passer devant l'objectif de la caméra en titubant, le visage dégoûté. Bolan se rapprocha de l'écran. Au préalable la « scène » paraissait normale. La victime était attachée à une espèce de double pilori – celui-ci était composé de deux carcans, le premier, à quelques centimètres du sol, emprisonnait les chevilles, le second, encore un peu plus haut, servait à encercler la tête et les poignets.

Bolan avait remarqué cet appareil lors de son passage à travers le labyrinthe et il n'avait pas eu à se poser de questions sur son usage. Il fallait que la victime se plie en deux avec la tête presque entre les pieds. La fatigue physique ou un vertige provoquerait un étouffement si jamais le corps se penchait trop d'un côté. Tomber équivaudrait au cou brisé. Bolan avait compris tout cela la veille en un coup d'œil. À présent il s'expliquait la totalité des implications diaboliques de l'instrument, car la victime était pliée en arrière, et on avait ajouté un accessoire supplémentaire. Une étroite plate-forme, ressemblant à un cheval d'arçon avec des pointes d'acier, avait été calée sous la colonne vertébrale retournée. Si ce numéro était truqué, la victime devait être un contorsionniste.

Mais le supplicié n'avait rien du contorsionniste et, en regardant de près, Bolan sentit un frisson parcourir son échine et sa bouche se dessécher. Il ne s'agissait pas d'un acteur. L'homme était assez âgé et il n'y avait aucun moyen pour simuler la détresse de son corps rompu. L'angle de la prise de vue était mal choisi par rapport à l'éclairage et on ne pouvait voir que la nuque de la victime – mais Bolan comprit où était passé Edwin Charles.

Un sourd grognement animal sortit de la gorge de Bolan, et il surgit de la cave et bondit dans l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée avant même de commencer à réfléchir. Il fit irruption dans une petite pièce donnant sur la salle de réception et fonça à travers la soirée orgiaque. La silhouette noire avec un P.M. suspendu à son cou passa presque inaperçue de la foule. Il ne semblait, après tout, pas plus incongru que les autres, et on ne fit mine de l'arrêter que lorsqu'il voulut franchir les portes en forme de fesses.

Deux amazones, sanglées de cuir, se tenaient près des portes, les bras croisés, le fouet au repos. Leurs jolis minois sataniques furent surpris lorsque Bolan s'approcha. Au dernier instant, l'une d'elles joua du fouet, l'enroulant autour de Bolan avec adresse, et l'autre se

mit en travers de son chemin. Le fouet était fait de fibres de nylon et ne lui fit aucun mal. En revanche, celle qui lui barrait le chemin était grande et puissante.

— Le vieux est en danger ! grogna Bolan en la poussant brutalement de côté.

Il franchit les portes et bondit dans l'escalier, suivi d'une des filles.

Il n'avait qu'une idée vague où il fallait se diriger, mais il comprit qu'il se rapprochait de son but lorsqu'il vit une amazone écroulée dans le couloir.

— Aidez-la, ordonna Bolan à la fille qui le suivait.

Il enjamba la fille prostrée et entra dans la cellule. La réalité était pire que n'avait pu le montrer la caméra. L'odieuse odeur du sang se mêlait à celui de la chair brûlée et empestait l'atmosphère de la petite pièce sans air. La mort était venue délivrer un être humain de ses souffrances ; Bolan le comprit dès qu'il eût posé le pied dans la cellule.

Le vieux soldat ne s'était pas éclipsé discrètement. Edwin Charles avait subi une mort atroce.

Le chevalet était fait de pieds réglables et d'une traverse en fer sur laquelle il y avait les pointes coniques. Le fer était encore chaud, et il y avait une torche à souder par terre dans un coin. Bolan comprit qu'on avait chauffé à blanc le métal, puis qu'on avait glissé le chevalet sous le dos du vieillard et qu'on l'avait surélevé jusqu'à ce que la colonne vertébrale n'ait plus pu se cambrer. Charles s'était effondré sur le chevalet qui lui avait brûlé les chairs.

Il semblait évident aussi que la colonne vertébrale s'était brisée et d'autres os également. La chaleur du métal avait probablement cautérisé les vaisseaux déchirés au fur et à mesure de l'avancée du fer, mais les hémorragies internes avaient trouvé des issues par la bouche et les orifices d'élimination. C'était une scène macabre, et Bolan pouvait comprendre pourquoi la fille s'était évanouie.

— Les choses que les hommes parviennent à se faire ! marmonna-t-il en examinant les détails sinistres.

Il contempla avec fureur les restes du vieux soldat. Qu'avait-il dit déjà au sujet du musée ? Une signification plus profonde… un symbole de notre époque…

— Ouais, grogna Bolan avant de ressortir.

Il trouva les deux filles se soutenant dans le couloir près de la cellule suivante.

— Il est mort ? demanda la fille qui avait suivi Bolan dans l'escalier.

— Oui, marmonna Bolan. Ça dure depuis quelle heure, la petite fête ?

— Depuis onze heures, chuchota la fille d'une voix sinistre.

Bolan regarda sa montre. Il était un peu plus de minuit. Il secoua la tête.

— Je ne sais pas depuis combien de temps le vieux se trouvait dans cette pièce mais il n'est pas mort depuis plus d'une demi-heure.

Les implications de ce fait le frappèrent immédiatement. Edwin Charles avait succombé devant tous ces partouzeurs, l'abjecte ignominie de la scène était camouflée par les souffrances simulées tout autour.

— Il agonisait pendant plus de la moitié de votre fête, annonça Bolan à voix basse.

La fille qui s'était évanouie fit mine de recommencer. Elle s'accrocha à Bolan pour se soutenir.

— Je suis entrée plusieurs fois, dit-elle. Je ne savais pas qu'il était…

Elle roula les yeux.

— Mais tout à coup ça a commencé à sentir si mauvais…

Elle semblait lutter contre une forte nausée.

— Qui attache les victimes à ces machines de con ? demanda Bolan.

— Normalement les victimes s'y attachent elles-mêmes, murmura l'autre fille. Elles peuvent s'en défaire quand elles veulent. Ce n'est qu'un jeu, vous savez. Enfin, qui aurait pu deviner que…

Ses seins frémirent, et elle tituba légèrement. Bolan la soutint par le bras.

— Oui, un jeu pour s'amuser, dit-il.

Il les quitta et refit son chemin à travers le harem. Rien n'y avait changé, mais le quatuor avait trouvé les moyens de se satisfaire en masse, outrepassant toutes les lois de l'anatomie humaine.

Un écran avec les restes de Charles se trouvait directement au-dessus d'eux. En passant, Bolan dégaina le Beretta et expédia une

balle silencieuse dans l'image. On ne prendrait plus son pied en regardant l'ultime moment du vieillard.

Il traversa la salle, passa devant l'escalier qui menait vers la cave, et se dirigea vers la porte principale. Il chargea l'Uzi et ôta le cran de sûreté. Mack Bolan allait commencer à tuer.

# CHAPITRE XI

Perdu dans ses pensées, Danno Giliamo était assis sur la banquette arrière d'une grosse limousine noire garée près du square où se trouvait le *Museum de Sade*. À part son chauffeur, qui était voûté sur le volant, il était seul. Le bruit d'une voiture qui se rapprochait vint troubler le silence. Roulant lentement, elle se serra près du trottoir en face de la voiture de Giliamo. Un instant après la portière de la limousine s'ouvrit, et Nick Trigger se glissa rapidement sur la banquette à côté de Giliamo et referma la portière pour éteindre le plafonnier.

Giliamo poussa un long soupir.

— Je pense que tu avais raison, Nick, dit-il. Il ne s'est pas montré. Rien de ton côté non plus, hein ?

— Rien, des clous ! Il s'est passé plein de choses, annonça doucement Nick Trigger. Mais tu avais raison quand tu m'as dit qu'il avait du bol. Il s'en est tiré en moins de deux.

Il nous a encore échappé, quoi.

— C'est ça.

— Eh ben, il s'est pas amené par ici.

Giliamo tapota nerveusement une cigarette contre son poing, puis la mit entre ses lèvres, et l'alluma. Ses yeux brillaient dans la lumière de la flamme.

— Alors qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Trigger renifla un peu et se cala contre le dossier.

— Nous l'avions cerné dans une boîte *pop* près de Soho Square, dit-il en haussant les épaules d'un air las. Il est sorti et il a pris le large, et nous on y a vu que du feu. Y'avait des flics partout, tout le quartier en était infesté.

Giliamo tira nerveusement sur sa cigarette.

— Bon, alors qu'est-ce qui est arrivé à mes gars ?

— Six de tes tireurs indépendants sont morts, soupira Trigger. Et puis Looney et Rocky se sont fait arrêter. Mais t'inquiète pas, je les ferai sortir demain matin.

Giliamo jura à voix basse sans discontinuer pendant une trentaine de secondes, puis il demanda :

— Tu vois ce qu'on a contre nous ?

— Ouais.

Trigger enfonça rageusement les coudes dans le dossier de la banquette, puis il émit un soupir découragé.

— Je ne crois plus que ça vaille le coup de traîner par ici, Danno. Laisse donc quelques gars au cas où, mais autant aller se coucher. Bolan va pas se tirer d'une embuscade pour se fourrer dans une seconde. Y'a Arnie Farmer et son armée qui débarquent demain matin à la première heure. On va se réunir et voir ce qu'on trouve.

— Et moi qui espérais qu'on allait résoudre le problème avant qu'ils n'arrivent, marmonna Giliamo. Tu le connais, cet Arnie Farmer ?

— Nous nous sommes rencontrés quelques fois, déclara lourdement Nick Trigger. Si je ne me trompe pas, tu penses la même chose que moi de ce *capo*. Ou est-ce que je me trompe ?

— Si tu veux insinuer que c'est un mec avec qui on est vachement inconfortable, Nick, alors tu ne te trompes pas.

— Alors, autant le dire carrément : Arnie Farmer est un sale con et j'suis pas content qu'il la ramène. J'aurais préféré qu'il reste chez lui.

— Eh oui, marmonna le caporegime du New Jersey. Ç'aurait été plus simple de rétamer Bolan avant son arrivée.

Il jeta un coup d'œil vers l'homme qui était derrière le volant.

— Mais on ferait mieux de ne pas le répéter. Tu m'entends, Gio ?

Gio Scaldicci se retourna en souriant.

— Compris, Mr. Giliamo. J'ai des oreilles qui n'entendent que ce qui leur est destiné.

Les deux autres furent silencieux un moment, puis Nick Trigger s'adressa à Giliamo :

— Bon, eh bien, je vais rentrer avec toi, Danno. Allez, en route.

— Faut attendre encore un peu. Y'a Sal qui est dans la rue, il fait sa ronde. Il sera de retour dans un instant.

Les trois mafiosi restèrent là à ne rien dire, puis la portière avant s'ouvrit et un quatrième se glissa sur la banquette avant. C'était Sal Masseri, un des chefs d'équipe de Giliamo. Il avait une voix affolée :

— On nous a tué trois gars, Danno !

— Qu'est-ce que tu racontes ? grogna le *caporegime*.

— Je veux dire que Willie Ears, Jack le Constructeur, et Big Angelo sont rétamés, voilà ce que je veux dire. Ils ne saignent pas, rien, mais ils sont là, allongés, morts. J'ai l'impression qu'ils ont eu la nuque brisée.

Giliamo en restait sans voix. Il fixa son compagnon sur la banquette arrière, puis bondit sur la portière. Nick Trigger le retint doucement, puis se tourna vers Masseri.

— Ils sont morts depuis combien de temps, Sal ?

— Pas plus de dix minutes, un quart d'heure. J'suis allé prévenir les autres. Personne n'a rien vu, Nick, rien du tout.

— Dix ou quinze minutes, murmura Trigger. Ce qui veut dire qu'il aurait pu venir directement ici et…

Giliamo se glissa en avant et fixa nerveusement la masse du *Museum*.

— Alors c'est sûr ! cracha-t-il furieusement. Ce salaud a trouvé le moyen d'entrer et de sortir d'ici sans qu'on le voie. Je parie qu'il est là-dedans en ce moment.

Il poussa son chauffeur de la main.

— Avance jusqu'au musée, et vas-y lentement, Gio. Tu t'arrêtes devant l'arrêt d'autobus.

La voiture fit doucement le trajet indiqué et s'immobilisa devant l'arrêt d'autobus, exactement en face du *Museum*.

— On va y entrer ? demanda nerveusement Masseri.

— Et comment ! aboya Giliamo. Sors d'ici et fais passer la consigne !

Avant que Masseri ne puisse sortir, deux hommes se précipitèrent jusqu'à la voiture. Giliamo baissa la vitre et sortit la tête. L'un des deux types fit son rapport d'une voix essoufflée.

— On voulait juste dire à Sal qu'on avait trouvé quelque chose. Là-bas.

Il désigna l'autre côté du square.

— C'est une librairie. La porte de service a été forcée. Ça pourrait être important.

— Bon, prends quelques gars et va voir, ordonna Giliamo.

Les deux types partirent au trot.

— Je devrais peut-être aller voir ce qu'ils ont trouvé, Danno, suggéra Masseri.

Nick Trigger émit un petit rire glacé.

— Je crois que Sal a envie de rester en dehors de mon petit club, observa-t-il.

— C'est un fait, répondit Giliamo à la place de son homme. Et je ressens la même chose que lui, mais ça n'a pas d'importance. Tu restes ici, Sal. On laisse Stevie voir dans la boutique, puis on va bouger.

— Eh bien, ça ne me plaît pas davantage, grogna Trigger. Mais pas pour les mêmes raisons. Y'a trop de monde là-dedans en ce moment. Ce qui veut dire trop de témoins. Et puis c'est la plus jolie petite opération qu'il m'est arrivé de trouver.

Gio Scaldicci se tourna vers l'arrière.

— Comment se fait-il que vous vous soyez mêlé à ce genre d'opération pour pervertis, Mr. Trigger ?

L'ambassadeur de Londres haussa les épaules.

— On apprend à se servir de ce qui existe, petit. Ne l'oublie pas. Ne l'oublie jamais. Cette boîte pour pervertis, comme tu dis, nous a donné le contrôle de toute une partie de ce monde ici. J'aime pas voir tout ça démoli, c'est tout. Surtout à cause de ce fumier de Bolan.

Les quatre hommes fixèrent en silence le *Museum* en face pendant un long moment. Finalement un homme arriva au pas de course de l'autre côté de la grosse limousine.

— Stevie vient de trouver un tunnel, fit-il essoufflé. Il veut savoir s'il doit passer dessous !

— Évidemment ! cracha Giliamo. Et dis-lui de faire gaffe ! Qu'il se souvienne contre qui il se lance !

Le messager repartit dans la nuit.

— Tiens, tiens, fit Giliamo.

Nick Trigger dégaina un gros revolver et fit tourner le cylindre pour vérifier son chargement. Il soupira et apprêta son arme.

— Je pense qu'il va falloir y aller tout de même, Danno.

Sal Masseri sortit de la voiture avec une mitraillette Thompson sous le bras, puis il se repencha à l'intérieur pour s'adresser à son patron.

— J'vais chercher les autres gars, Danno fit-il d'une voix tendue.

— C'est ça.

— Heu… écoute, Danno. Big Angelo était un bon gars. Vous pouvez faire de Bolan ce que vous voudrez quand on l'aura, mais je me chargerai de lui couper les noix.

— Oui, Sal, je sais ce que tu ressens, lui répondit Giliamo.

Masseri partit d'un pas tranquille, la Thompson au creux du bras.

Nick Trigger ouvrit sa portière et posa les pieds au sol, restant assis sous la lumière du plafonnier dont il ne se préoccupait plus.

— J'ai une impression, annonça-t-il.

— Moi aussi, fit Giliamo.

Il ouvrit sa portière aussi et sortit dans la rue, puis il fixa le musée par-dessus le toit de la voiture.

— Il est là-dedans, j'en suis sûr.

À ce même instant, une porte s'ouvrit en face, une faible lumière s'éclaira sous le perron, et une silhouette noire se dessina momentanément dans l'encadrement éclairé. La forme expédia une giclée d'arme automatique en l'air, puis disparut dans l'obscurité en plongeant de côté. L'Exécuteur ne se trouvait plus « là-dedans ».

Le chauffeur de la limousine retint son souffle.

— Ben, merde ! s'écria-t-il. Manque pas de nerfs, ce type-là.

Cependant il ne se parlait qu'à lui-même. Danno Giliamo s'était jeté au sol derrière la voiture, et Nick Trigger se mettait à l'abri à l'intérieur. L'arme automatique se fit entendre une seconde fois, mais on ne tirait plus en l'air. Le pare-brise explosa vers l'intérieur du véhicule et le crâne de *Gio* Scaldicci éclata au même instant, parsemant du sang et des fragments de cerveau tout autour, avant de s'effondrer sur le volant. Le klaxon se mit à hurler dans la nuit, ponctué par les lourdes détonations et les aboiements secs des armes. Un orage éclata tout autour du *Museum de Sade*.

Ce n'était pas par fanfaronnade que Mack Bolan était sorti en pleine lumière. Il était furieux, certes, et plus dégoûté qu'il ne l'avait jamais été, oui, mais dans son for intérieur le guerrier savait exactement ce qu'il avait à faire.

Déclencher un *blilz,* comme l'avaient fait les Allemands lors de la Seconde Guerre mondiale, pour surprendre, désorganiser, peut-être démoraliser, et ensuite détruire l'ennemi. Bolan savait ce qu'il faisait à partir de la première giclée inoffensive jusqu'à la dernière balle du combat.

La voiture éclairée en face du musée d'où il était sorti avait été un don du ciel. Ses yeux n'avaient guère eu le temps de s'habituer à la pénombre, mais il avait pu remarquer les hommes groupés autour du

véhicule et ils constituaient une cible idéale. La seconde envolée de l'Uzi avait fait un maximum de dégâts. Il vit exploser le crâne de *Gio* Scaldicci, et le gros homme à l'arrière se tasser au plancher de la voiture, et il vit rouler Danno Giliamo sur lui-même, cherchant l'obscurité du square. Cependant on lui rendait déjà son feu de plusieurs endroits sombres. Bolan voulait mieux voir.

La troisième rafale partit dans le réservoir de la voiture, et Bolan vit sauter le véhicule en une immense tour de feu. L'explosion fit trembler le square entier.

Quelqu'un maniait une Thompson, et Bolan n'avait pas l'intention d'attendre les projectiles volumineux de cette arme lourde. Il partit au moment de l'explosion, tournant au large du brasier dans l'espoir de contourner les forces principales et de pouvoir les placer en avant-plan de l'incendie. Quelqu'un se dressa dans son chemin, poussant un cri de surprise et d'affolement, et Bolan lui asséna un coup violent avec la crosse de l'Uzi sans pour autant ralentir sa course. Il suivait la voie circulaire, courant dans la rue, et arrivant à proximité de la librairie. Les flammes jaunes de l'incendie grimpaient en crépitant, illuminant la totalité du square d'une lueur macabre. Toutes les forces ennemies convergeaient sur l'automobile en feu, tirant au hasard, visant une cible absente, jetant des ordres contradictoires, et semant une confusion complète.

Bolan arriva à la position stratégique qu'il avait recherchée et se laissa tomber au sol à l'abri d'un trottoir. L'horizon qui se présentait devant lui était idéal pour un combattant comme lui, et les silhouettes de l'ennemi se dessinaient sur un fond de feu. Il vida consciencieusement trois chargeurs sur ces ombres, groupant ses rafales, et économisant ses balles jusqu'au moment où il n'y eut plus de cibles.

Bolan demeura étendu un instant, fouillant le square du regard, l'oreille aux aguets, et rechargeant l'Uzi. Un silence complet régnait sur la place à part le crépitement des flammes de la voiture calcinée. Bolan se dressa lentement, s'offrant aux balles qui ne vinrent pas, puis il avança à pas mesurés sur la plate-bande au centre du square. Les morts et les mourants gisaient partout autour, et l'odeur infâme du sang répandu le narguait à chaque pas.

C'est trop facile, se dit Bolan, beaucoup trop facile.

Il fit le tour d'un homme gémissant et trouva le type à la Thompson couché sur le dos en face de la voiture incendiée. Il était

encore en vie, mais pas pour longtemps, bien qu'il ait été conscient et qu'il s'agrippait encore à la mitraillette. Bolan éloigna la grosse arme d'un coup de pied.

— Comment tu t'appelles ?

— Va… te faire… foutre ! chuchota le blessé avant de cracher un flot de sang.

— Qui a fait ça au vieux à l'intérieur ? demanda Bolan.

— … faire… foutre… !

Bolan poursuivit son chemin, examinant les visages à terre, cherchant Danno Giliamo. La voiture brûlait encore intensément. Le combat n'avait duré qu'un instant. Les gens à l'intérieur du musée ne commençaient qu'à réagir. Bolan remarqua les rideaux tirés et les visages qui scrutaient la scène du rez-de-chaussée.

Puis, il vit quelque chose de bien plus menaçant. Trois hommes armés venaient de jaillir du musée, et l'un d'eux tenait un fusil. Bolan avait dressé l'Uzi instinctivement, mais il hésita une seconde quant à l'identité des trois. Ceux-là fixaient la scène de carnage avec une expression incrédule.

Leur contemplation figée ne dura qu'une demi-seconde qui parut plus longue, puis l'homme au fusil fit un mouvement fatal.

— C'est Bolan ! s'écria-t-il.

L'Uzi vomit au même instant que le fusil ; l'homme retomba dans l'entrée, criblé du bas-ventre au cou, et Bolan fit un 8 incendiaire qui balaya les deux autres. Il n'avait rien reçu de sérieux mais plusieurs petits points chauds se faisaient sentir sur ses côtes. Il savait qu'il avait ramassé quelques plombs.

Il se retourna et repartit par le chemin qui l'avait mené jusque-là. Il avait trop compté sur sa bonne fortune, cela ne pouvait durer. La police arriverait d'une seconde à l'autre, et il avait du sang qui lui coulait le long des côtes. Il traversa le square, passa devant la librairie, puis s'immobilisa subitement devant l'allée en braquant l'Uzi sur une forme suspecte qui se terrait au fond du petit chemin de service.

— Non, merde ! s'écria une voix affolée. Faites, pas ça, j'ai plus de balles.

Bolan avait bondi à l'abri de l'immeuble à l'angle de l'allée.

— Envoyez d'abord votre arme, grogna-t-il. Puis vous sortez, les mains sur la tête.

Un pistolet tomba sur les pavés et glissa sur le trottoir, puis un homme trapu sortit des ombres d'un pas hésitant et s'immobilisa dans la lumière chancelante du square. Bolan enfonça le canon de l'Uzi dans son estomac.

— Hé ! fit l'homme sous l'impact. Hé ! merde, c'est chaud. Le canon est brûlant, hein ?

Bolan dégagea un peu le PM et retourna le type pour le fouiller, puis il le poussa en avant.

— Commence à marcher, ordonna-t-il. Droit devant toi.

— Où allons-nous ?

— Ça dépend, déclara Bolan. Qui es-tu ?

— Je m'appelle Stevie Carbon. Je fais partie de l'équipe de Danno, sous les ordres de Sal Masseri. Mais c'est du passé déjà…

— C'est terminé pour toi, Stevie ? demanda Bolan d'une voix normale.

— Ben… non, enfin, j'espère que non, répondit l'autre d'un ton tendu.

Ils marchaient assez rapidement vers la sortie du square. Bolan le poussa dans une petite rue où il avait laissé la Lincoln.

— Continue à marcher, Stevie. D'un bon pas et ne te retourne pas.

— Mais où allons-nous ? demanda l'autre.

— Peut-être jusqu'aux portes de l'enfer, annonça Bolan.

Il avait laissé pendre l'Uzi à son cou et tâtait en douceur ses côtes blessées.

— J'en reviens pas de ce que vous avez tout foutu en l'air si vite, déclara l'homme d'un ton qui se voulait amical et admiratif. Moi, j'ai rien contre vous personnellement. Je n'ai pas à me plaindre, quoi.

Bolan eut une impression de fatigue insupportable, pas du corps, mais de l'esprit.

— C'est ce qui rend toute cette histoire si stupide, Stevie, dit-il froidement. Il n'y a jamais rien de personnel, n'est-ce pas ? Et puis on découvre un vieillard torturé au-delà des limites humaines. Alors subitement ça devient très personnel.

L'homme trébucha, se rattrapa et remit rapidement les mains sur la tête.

— Allez, dites-moi, Bolan. Vous allez me tuer ou non ?

— Ça dépend de toi, Stevie.

— De moi ?

— Ce que tu pourras me dire.

— Mais je ne sais rien, moi. Et puis j'ai fait le serment du silence, Bolan. Vous en avez entendu parler, non ?

— Il paraît qu'on peut en mourir, Stevie. C'est ce que tu cherches ?

— Vous savez bien que non, Bolan. Je veux vivre avec ce serment.

Ils continuèrent en silence, Bolan deux pas derrière. Au loin les sirènes de la police se faisaient entendre, et Bolan avait le sentiment que sa vie n'était qu'un perpétuel recommencement. Arrivant près de la Lincoln, Bolan s'adressa à son prisonnier d'une voix lasse.

— Prends le volant.

— Pour aller où ?

— Je te l'ai déjà dit, Stevie, peut-être jusqu'aux portes de l'enfer.

Ils montèrent dans la voiture.

— Je parlerai, Bolan, annonça l'homme.

— Démarre d'abord, parle ensuite, lui dit Bolan.

Dehors la température était glaciale, mais Bolan ressentait une belle chaleur au creux du ventre. Les événements prenaient tournure. Il avait fait un prisonnier, et pas n'importe lequel non plus.

Bolan n'avait aucune idée qui pouvait être… ou qui avait été Stevie Carbon, mais il savait que l'homme assis auprès de lui ne s'était jamais appelé ainsi.

L'Exécuteur venait de piéger un *caporegime*. Son prisonnier de guerre se nommait Danno Giliamo.

# CHAPITRE XII

Nick Trigger portait une arme pour l'Organisation depuis des années et jamais il n'avait ressenti une telle humiliation. Il était abattu, déprimé, et affolé par sa propre réaction en face de la mort. Mais il était vivant. Il n'avait cesse de se répéter qu'il vivait encore et que, certainement, cela valait quelque chose. La Famille ne tirerait aucun profit d'un héros mort. Lorsqu'on voyait comment tournaient les événements, lorsqu'un se rendait compte qu'il n'y avait rien à faire pour y changer quoi que ce soit –, alors il était plus utile de sauver sa peau. La mort était si définitive. Pourtant un homme ne réalisait jamais qu'il pouvait cesser d'être d'une seconde à l'autre, à moins de regarder sa mort d'en face. Alors il comprenait, il ne comprenait que trop bien.

Et qu'aurait-il pu faire contre Bolan à ce moment-là ? Il s'en était tiré grâce à Dieu. Il avait failli griller vif dans l'holocauste de la voiture et il frémissait rien que de s'en souvenir. S'il avait traîné une seconde de plus à l'intérieur de la limousine, il ne resterait de Nick Trigger qu'un petit amas de cendres. S'il n'avait pas eu la jugeote de se calter quand il l'avait fait…

Nick rationalisait ses actions en oubliant que cela avait été la terreur, pas le sens du combat, qui l'avait fait bondir de la voiture. Le sang et le cerveau de Gio Scaldicci avaient été répandus sur la banquette arrière, et Nick s'était retrouvé le nez dedans. Révolté, il était sorti de la voiture et ne s'en trouvait qu'à dix mètres lorsque l'explosion se produisit. Il était resté au tapis, sonné, mi-inconscient, pendant que Bolan avait décimé les hommes de Danno. Lorsqu'il avait vu ce salopard en noir se promener parmi les morts et les mourants, il n'avait pas bougé d'un pouce. Il l'avait entendu questionner Sal Masseri et il n'avait toujours pas bougé, bien que son arme n'ait été qu'à quelques centimètres de sa main. Il avait joué au mort. Il avait même marmonné une prière.

Il ne s'était décidé à bouger que lorsque Bolan avait descendu Stevie Carbon et les deux gars que Stevie avait emmenés avec lui dans le tunnel. Puis, lorsque Bolan avait retraversé le square, Nick avait commencé à ramper dans l'autre sens. Il ne s'était pas relevé

jusqu'à la sortie du square, puis il s'était levé d'un bond et s'était mis à courir… *à courir ?*

Même en rationalisant, il se dégoûtait. En revanche, Nick commençait à comprendre pourquoi Mack Bolan avait survécu à tout ce que l'Organisation lui avait balancé. Il comprit aussi pourquoi Danno lui avait porté une telle admiration et pourquoi il s'était abaissé à demander un coup de main à un homme extérieur à sa Famille. Lorsque ce Bolan passait à l'attaque, il le faisait carrément, sans bavures. Il n'attaquait pas, en fait, il déclenchait l'Apocalypse. Qui n'en perdrait pas la tête, après tout ?

Il fallait quand même faire quelque chose à son sujet. Un nouveau truc qu'on n'avait jamais tenté peut-être, un nouveau biais. Ce n'était pas concevable de laisser faire un tel individu. Auparavant Bolan était un nom sur un contrat, un homme à abattre, un boulot, et peut-être un rang plus important à en tirer. Tout cela était changé. Nick avait vu de ses propres yeux ce dont Bolan était capable.

Cependant, Nick avait donné la mort à plus d'une centaine d'hommes qui n'avaient pas froid aux yeux. Pourtant il avait fallu un Mack Bolan pour lui faire voir la mort dans toute son horreur. Nick était bien décidé à rendre cette faveur.

Un détail sauvait Nick, il était seul à connaître l'étendue de sa défaite personnelle. Il avait survécu seul ; on ne saurait jamais que Nick Trigger avait joué au macchabée pour laisser tranquillement repartir Bolan. Il n'était même pas obligé de dire qu'il avait été là.

Oui, il avait un peu de chance. Du moins, c'est ce qu'il croyait.

Ils roulaient lentement sur Tottenham vers Regent's Park et leur conversation était démunie de tous renseignements utiles. Évitant volubilement les questions vitales, Giliamo se donnait à fond dans son rôle de simple soldat. Bolan avait décidé de le laisser faire… pour l'instant. Ils tournèrent à droite sur Marylebone pour remonter Park Road.

— Va dans le parc, dit Bolan.

— Dans le parc ?

— C'est ce que j'ai dit.

Quelques instants plus tard ils traversèrent l'extrémité du lac.

— Mais qu'est-ce qu'on fait là ? demanda nerveusement Giliamo.

— Tu verras, lui répondit Bolan. Y'a un théâtre de plein air devant nous, je veux que tu t'arrêtes là, Stevie.

Les blessures de Bolan étaient minimes et avaient cessé de saigner. Apparemment les plombs de la décharge l'avaient frôlé sans provoquer de plus graves ennuis. Mais il avait tout de même mal et perdait patience.

La voiture s'immobilisa près du cercle théâtral.

— Donne-moi les clés et descends dit Bolan.

Giliamo obéit en observant Bolan qui descendit de l'autre côté.

— Là-bas, indiqua Bolan en agitant l'Uzi.

— Où ça ?

— Sur la scène.

Giliamo le fixa un instant, puis se retourna et partit vers la scène, suivi de Bolan. Ils montèrent les marches et, arrivés sur les planches, Giliamo se tourna vers Bolan.

— Dites, qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Tu aimes jouer la comédie, Danno, répondit doucement Bolan. J'ai cru qu'une scène te conviendrait.

L'homme se raidit subitement. Lorsqu'il parla, sa voix était empreinte d'une sourde colère.

— Si tu savais qui je suis, pourquoi m'as-tu laissé continuer ?

— Mets-toi au centre du plateau, ordonna Bolan.

— Va te faire foutre, cracha Giliamo. Si tu dois me tuer, fais-le ici.

Bolan lui envoya un revers avec la crosse de l'Uzi. Giliamo tituba, portant une main à sa mâchoire endolorie, puis il se dirigea là où Bolan lui avait dit.

— Mets-toi à genoux, dit Bolan.

L'autre le fixa haineusement, mais s'exécuta.

— Où est-ce que ça te ferait plaisir ? demanda Bolan en avançant l'Uzi.

— Nulle part, bégaya Giliamo. Tu sais que je ne veux pas y passer, Bolan.

— Tu me racontes des sornettes depuis dix minutes, Danno. Tu peux t'arrêter maintenant.

— Je ne peux pas parler, et tu le sais. Si je parles, et que tu ne me tues pas, ils le feront plus tard. J'aime mieux en finir tout de suite.

— Qui va savoir que tu auras parlé, Danno ? Qui va le leur dire ?

Le *caporegime* y réfléchissait, finalement il éleva une voix presque inaudible.

— Que veux-tu savoir ?

— Qui a torturé le vieux ?

— Tu me l'as déjà demandé une douzaine de fois ! Et je ne comprends toujours pas de qui tu parles !

— Le vieillard dans le musée, Danno. Qui l'a ficelé comme un rôti de porc avant de lui foutre un barbecue sous les reins ?

— Merde ! je ne sais pas de quoi tu parles, Bolan, et je te jure que je dis la vérité !

— Tu me dis donc qu'aucun de tes gars ne l'a fait.

— C'est ce que je te dis, mais je ne sais toujours pas de qui tu parles.

— Tu es allé dans le musée, non ?

— Oui, évidemment. J'y suis resté près d'une minute. J'étais avec Nick et Sal et un autre type dont je ne me rappelle pas le nom. Mais on a rien fait à un vieux.

— Qui est Nick ?

— Nick Trigger. Il est connu également sous le nom Nick Endante. T'en as peut-être entendu parler ; il travaillait à une époque pour *Don* Manzacati.

Bolan pouvait se féliciter, l'interview se passait le mieux du monde, et Giliamo commençait à se détendre.

— D'accord, fit Bolan. Alors que fait Nick Trigger à Londres ?

— C'est notre ambassadeur. Il nous représente.

— Il représentait quoi, dans le musée, ce soir ?

— Nick était mon contact ici, tu vois. Je suis venu y'a une semaine, pendant que tu étais en France. Écoute, Bolan, j'ai pas demandé ce sale boulot, je n'en voulais pas. J'ai rien contre toi personnellement. Mais quand les *capi* disent : Va ! le Giliamo fait ce qu'on lui dit. Ça, tu peux le comprendre.

— Oui, je comprends, Danno. Mais ce Nick Trigger, comment est-il entré dans le coup du musée ?

Le prisonnier allait prendre une décision importante, mais il y allait de sa vie. Il fit une grimace.

— Tu me mets dans une sale position, tu sais.

Bolan haussa les épaules.

— C’est entre nous deux, Danno. Mais décide toi en vitesse, je ne vais pas traîner ici toute la nuit.

— Qui me dit que tu ne vas pas me descendre de toute façon ?

Bolan haussa de nouveau les épaules.

— C’est un risque que tu devras prendre, Danno. Mais je n’ai encore jamais tué un ami, même un ami temporaire.

Giliamo respira à fond.

— Bon, qu’est-ce que tu voulais savoir ?

— Le rapport entre Nick Trigger et le *Museum*.

— Eh bien, comme je t’ai dit, il nous représente en Angleterre, et il a réussi à mettre les crochets dans les mecs qui dirigent cette taule : Je ne sais pas comment exactement. Ils m’ont l’air d’une bande de pédés, et je crois que Nick les a eus comme ça.

— Admettons, mais comment savait-il qu’il faudrait venir m’y chercher ?

— Je te jure que je n’en sais rien, Bolan. Nick n’est pas… enfin, n’était pas du genre bavard. Je suppose qu’il doit être grillé à présent. Il m’a téléphoné l’autre soir et m’a dit de te cueillir à Douvres. Il m’a même dit le nom du bateau et tout. Et après qu’on t’ait raté là-bas, il m’a dit de te chercher dans cette maison, dans ce musée là-bas. C’est tout ce que je sais.

— Mais tu crois qu’il avait des renseignements de l’intérieur ?

— On le dirait en tout cas.

— D’accord, revenons à ce soir. Tu me dis que tu as été à l’intérieur du musée. Quand ?

— Vers dix heures et demie, peut-être onze heures moins le quart. Mais on n’a pas vu le vieux. Y’avait juste ce petit con qui parlait avec un accent anglais huppé. On y a passé la plupart du temps à grimper dans les escaliers juste pour le retrouver, et il fallait passer dans ces pièces pour pervers. Ils ont des appareils pour des malades dans cette taule, Bolan. Mais enfin, tu dois le savoir.

— Ouais, je connais, fit Bolan.

Sa mâchoire s’était contractée, et il manquait de salive.

— Et les petites pièces au second ? Qu’est-ce qu’il y avait dedans ?

— Des appareils de torture, c’est tout.

— Pas de gens ?

— Personne à part nous. Où veux-tu en venir ?

— Le petit gars, dit Bolan. Un mètre soixante-dix, ou moins. Raide comme un manche à balai ?

— Oui, c'est lui. Il nous a parlé comme si on était de la merde, et lui une folle perdue ! j'avais envie de lui foutre mon poing dans la gueule.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Moi, rien. C'est Nick. Ils sont partis ensemble pour causer. Juste une minute, puis on est repartis. Nick…

— Qui y avait-il là-dedans, à part le petit gars ?

— Y'avait beaucoup de gens dans la salle à baiser, tu vois, des gosses. Ils se préparaient pour une réception ou quelque chose.

— Bon, continue à me parler de Nick. Tu disais…

— J'sais plus où j'en étais.

— Vous êtes repartis. Puis Nick a fait quelque chose.

— Oui. Bon, eh bien, Nick s'est installé avec nous dans la voiture et puis le petit pédé est sorti dix minutes plus tard. Puis ils sont partis ensemble.

— Qui ?

— Ben… Nick et la petite pédale, tiens. Ils sont partis ensemble. Quelques instants plus tard, les autres pédés commencent à arriver. Certains dans de belles voitures. Les voitures les déposent et refoutent le camp. Je ne suis plus rentré après ça.

Bolan réfléchissait.

— Mais il y avait trois types dedans lors du combat. Ils sont sortis pour me canarder.

— Ah ! ça c'est différent. Ces gars-là ont trouvé un tunnel ou un passage juste avant la bagarre. On a pensé que c'était par là que tu étais rentré et on avait trouvé tes cartes de visite – les trois gars avec la nuque brisée, ou je ne sais quoi. Ces types sont entrés pour te prendre par-derrière, Bolan. Je ne sais rien d'autre là-dessus.

— J'ai l'impression que tu m'as dit la vérité, Danno, annonça doucement Bolan.

— Tu as raison. Bon, encore un dernier truc. Où est le Q.G. de la Famille à Londres ?

— Oh, non, merde… J'peux pas te donner ça, Bolan. J'pourrais plus jamais me regarder dans la glace.

Bolan l'observa un moment.

— O.K., je suppose que tu as raison, Danno. Tu peux y aller.

— Tu me laisses partir ?
— C'était notre marché. Salut, Danno.
— Tu ne vas pas… heu… me tirer dans le dos, hein, Bolan ?
— Tu sais bien que non.
Bolan défit le chargeur de l'Uzi et le mit dans sa poche.
— Allez, file.
Le *caporegime* n'en croyait pas sa bonne fortune. Il se releva rapidement.
— Après tout, je ne t'ai rien dit dont il faille que j'aie honte.
— Absolument pas, affirma Bolan.
— Écoute, Bolan. T'es pas si pourri que ça. Enfin… je ne voulais pas te vexer. Je voulais juste te dire que j'aurais aimé que tu sois de notre côté, c'est tout.
— C'est comme ça la guerre, Danno, soupira Bolan. Allez, vas-y maintenant ; la prochaine fois que nous nous verrons, l'un de nous risque d'en crever.
— Quand même, je n'oublierai pas comment t'as été correct, lui dit Giliamo.
Il se dirigea jusqu'au bord du plateau et sauta jusqu'à terre, puis il se retourna et fixa brièvement Bolan avant de disparaître rapidement dans l'obscurité.
— Pas si correct que ça, Danno, murmura Bolan à mi-voix.
Il remit le chargeur dans l'Uzi, descendit les marches et retourna jusqu'à la voiture. Ses vêtements de ville étaient étalés sur la banquette arrière. Il caressa affectueusement le petit PM dont il n'aurait plus à se servir, et le rangea sur le plancher à l'arrière. Il commença ensuite à s'habiller.
Cette guerre prenait une bien curieuse tournure, se dit-il. Comment séparer les bons des mauvais ? Si les *mafiosi* n'étaient pas responsables de la mort d'Edwin Charles, qui l'avait assassiné ? Et dans quel but ?
Il aurait préféré ne jamais avoir affaire aux gens du *Museum de Sade*. Hélas ! c'était fait. Tous les faits semblaient se contredire, et pourtant il était sûr que Danno lui avait dit la vérité. Bolan l'avait laissé jouer le jeu de Stevie Carbon jusqu'à épuisement. Danno Giliamo n'avait pas joué la comédie ; il en était persuadé. Alors qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Que le beau-père d'Ann Franklin était un fumier ? Et si cela était, comment la fille le prendrait-elle ?

Et cela aurait quelles répercussions pour Bolan qui voulait quitter ce pays ?

Un bel embarras. Il lui faudrait cependant rapidement identifier l'ennemi et les alliés. Il y avait aussi le vieux Charles. Bolan s'était pris d'affection pour lui, bien que leur connaissance n'ait duré qu'une dizaine de minutes. Avec la vie qu'il menait, Bolan avait appris à juger rapidement les gens. Il avait très bien jugé le vieux soldat.

Durant la tempête qui se préparait, Bolan identifierait l'assassin et il ferait justice.

À présent il avait d'autres tâches plus urgentes. Il finit de s'habiller et se mit au volant de la Lincoln, retraversant le parc, tous feux éteints, à la recherche de son prisonnier de guerre relâché.

Bolan le retrouva lors de son troisième passage, avançant au pas gymnastique sur le périmètre ouest du parc. Le *mafioso* bedonnant se déplaçait plus rapidement que Bolan ne l'aurait pensé. Il rangea la Lincoln dans une allée de buissons, la quitta, et se mit à suivre son gibier à une bonne distance.

Non, Bolan n'était pas si correct que ça. Il y avait plus d'une façon de tirer des renseignements de l'ennemi. Il avait beau l'ignorer, Danno était encore captif et en plein interrogatoire.

Et l'Exécuteur se rapprochait du camp adverse. La seconde partie de l'offensive Soho venait de commencer.

# CHAPITRE XIII

C'était une grande maison avec une pelouse, une cour, et une grille en fer tout autour. Il y avait un portique d'un côté et une longue allée circulaire. Jadis, la maison avait dû appartenir à un noble ; à présent elle était devenue le quartier général des transactions anglaises de la Mafia. Elle se trouvait à quelques pas du néon de Piccadilly, mais elle était bien éloignée de Regent's Park. Giliamo ne s'était pas pressé pour rentrer. Le métro ne marchait plus au-delà de minuit, mais il y avait des autobus et des taxis toute la nuit. Il avait fait tout ce chemin sur ses pieds.

Cela arrangerait Bolan d'ailleurs ; la tâche était plus facile. Il se disait que Giliamo s'imposait peut-être cette marche forcée comme pénitence. Ou peut-être avait-il marché pour assouvir sa colère et son humiliation. Bolan imaginait fort bien la difficulté d'un chef *mafioso* à traiter avec un personnage tel que lui-même.

Quelles qu'aient pu être les raisons, le trajet de Regent's Park à Soho avait été long et fatigant, durant jusqu'aux petites heures du matin. De plus, Giliamo ne connaissait rien des rues de Londres, et il s'était souvent trompé de chemin. Il fit plusieurs détours avant d'arriver en vue de Piccadilly et de se diriger directement sur la maison avec la grille en fer. Bolan remarqua qu'en fin de course Danno avait de plus en plus de mal à avancer. Des ampoules, se dit Bolan. Cela le fit sourire ; à l'armée on disait que les ampoules étaient l'armure de l'âme.

Bolan se tint dans l'obscurité en face de la maison, se demandant ce qui se passait à l'intérieur. Il y avait de la lumière dans toutes les pièces et une longue file de voitures dans l'allée circulaire. Il y avait un groupe d'hommes sous les lumières du portique, et un second groupe, plus petit, près des véhicules.

Bolan entendit une voix lorsque Giliamo monta les marches jusqu'au perron.

— Hé ! Danno… où donc étais-tu ?

Il y eut une rapide conversation dont Bolan n'entendit que certains mots, puis le groupe entra dans la maison avec Giliamo. Un autre homme sortit quelques instants plus tard et alluma une

cigarette. Il donna ensuite à voix basse un ordre aux types qui se tenaient près du portail. Le groupe se dispersa, et chaque homme se dirigea vers une voiture. L'homme sur le perron lança quelques mots d'une voix caustique, et Bolan crut entendre : « Le portail ! le portail ! »

L'homme qui se trouvait dans le véhicule de tête sauta de sa voiture et courut jusqu'au portail pour l'ouvrir, puis il revint rapidement.

L'homme du perron s'écria :

— Ne vous en faites pas, je le refermerai après votre départ.

La file de voitures démarra et Bolan recula légèrement pour éviter les faisceaux des phares qui se tournaient vers Piccadilly. Dès la disparition des voitures, l'homme descendit du perron et se dirigea vers le portail. Mais au lieu de le refermer, il fit quelques pas sur le trottoir en examinant la rue. Il jeta sa cigarette, et en mit une autre entre ses lèvres, l'allumant aussitôt et prenant le soin de laisser éclairer ses traits par la flamme du briquet.

Bolan ressentit un élan de chaleur amicale en voyant ce visage. C'était Leo Turrin, l'agent spécial du F.B.I. qui s'était infiltré dans les plus hauts niveaux de la Mafia. Bolan avait juré de tuer ce petit Italien qui, à l'époque, était un des gros bonnets à Pittsfield, la ville natale de l'Exécuteur. Leurs premières relations avaient permis à Bolan de pénétrer et de connaître intimement les rouages de la Cosa Nostra. Il avait passé tout son temps avec Turrin et, au fur et à mesure des jours, avait de moins en moins envié d'exécuter cet aimable personnage. En fin de compte il n'en avait rien fait, Dieu merci ! car Turrin lui avait sauvé la vie à plusieurs reprises, et il s'était révélé que ce dernier était en fait un policier.

Bolan était troublé en voyant ce visage qui sortait du passé. Leo menait une vie aussi périlleuse que celle de Bolan. Si on le soupçonnait de jouir de relations amicales avec l'Exécuteur, il serait liquidé sans façons, ce qui signifierait la conclusion idiote d'une opération qui avait pris cinq ans à monter. Puis, d'un autre côté, Bolan n'était pas persuadé que Turrin, sous pression, ne le sacrifierait pas pour la cause ultime. On ne savait jamais avec les flics, même les meilleurs.

Cependant le conflit intérieur ne dura qu'un instant. Il éjecta du Beretta une balle qu'il jeta de l'autre côté de la rue, aux pieds de

Turrin. Le petit homme se baissa et ramassa la balle qu'il soupesa avant de traverser tranquillement la rue.

Bolan sortit des ombres en souriant.

— Tu aurais pu allumer un néon pendant que tu y étais.

Ils échangèrent une poignée de main. Turrin tendit sa cigarette à Bolan.

— Je pensais bien que tu serais dans le coin… juste une impression. Qu'as-tu fait à Danno ? On dirait vraiment qu'il a passé un sale quart d'heure.

— C'est le cas. Qu'est-ce que tu fais à Londres ?

— Je te cherche.

Bolan se mit à rire.

— Normal. On fait appel aux réservistes.

Turrin acquiesça.

— Tu ne devrais pas en rire… y'a plus. Je suis censé t'apporter un pardon.

Bolan émit un petit rire malgré lui.

— Un quoi ?

— Tu m'as parfaitement entendu. Ils veulent la paix.

— Ils veulent ma mort, tu veux dire.

— Apparemment ils sont sérieux. Je *crois*. Mais je pense aussi que Staccio a certains doutes, personnellement.

— J*oe* Staccio, au nord de New York ?

— C'est ça. Il est chef de la délégation de paix, mais je crois qu'il a peur que les autres *capi* le doublent. Tu connais bien le problème, ils ne se font jamais confiance.

— Ouais. Alors quel est ton rôle là-dedans ?

Turrin sourit.

— Ils n'ont pas oublié que tu as été un de mes gars. Ils ont pensé que je pourrais te contacter. Au fait, savais-tu que je dirige Pittsfield à présent ?

Bolan émit un petit rire.

— Félicitations, c'est un beau territoire. Plus de filles, hein ?

Turrin se mit à rire doucement et fit un signe mi-figue, mi-raisin, de la main.

— Un peu de temps en temps, avoua-t-il. On ne me laissera jamais oublier de toute façon. On m'a rebaptisé aussi, tu ne le savais pas ?

— Non.

— On m'appelle Leo Pussy. Leo la Chatte.

— Un nom qui devrait coller, ironisa Bolan.

— Tu parles, fit Turrin d'une voix caustique. Alors, raconte-moi ta vie. À part le blitz que tu fais ici, bien entendu.

— J'essaie de rentrer aux U.S.A., dit sérieusement Bolan. Mais je commence à sentir le roussi dans cette bonne vieille Angleterre. Je pensais que je jetterais un coup d'œil avant de partir.

— En fait de jeter un coup d'œil, tu as l'intention de balancer une bombe.

— Peut-être.

— Écoute-moi, tu ferais bien de te calmer un peu. Ces flics anglais sont impensables. Tu te souviens de Hal Brognola ?

— Le type du Département de la Justice, oui.

— Exact. Bon, ce Brognola est un gars assez puissant. Il ne se laisse jamais marcher sur les pieds, même par les comités judiciaires du Sénat. Il a essayé de plaider en ta faveur auprès des flics locaux. Rien à faire, mon pote. On lui a dit sans façons d'aller se faire pendre ailleurs.

— Qu'est-ce que Brognola a à faire là-dedans ?

— Tu sais bien ce qu'il pense de toi. Il croit que tu es d'utilité publique, et il y a pas mal de hauts fonctionnaires qui n'en pensent pas moins. Mais c'est un Fédéral, tu vois. Y'a pas grand-chose qu'il puisse faire au niveau local, surtout avec tes manigances. En fait, Brognola essaie de percer cette extension anglaise depuis des mois. Aucun résultat, le bide. Et je n'ai rien pu faire non plus. Moi, ce qui se passe ici ne me regarde pas, correct ? Alors, d'après Hal, mon voyage tombe à pic. C'est la première fois que nous avons un aperçu de l'Organisation à Londres.

— Tu n'as pas senti l'odeur ?

— Quelle odeur ?

— Un certain arôme de pourriture. Si cette affaire éclate, le pays entier risque de plonger, m'a-t-on dit.

— La corruption locale ?

— Pire que cela. Auprès du public, ce serait de nouveau l'affaire Profumo, mais dix fois plus sérieux.

— Merde.

— C’est peut-être pour ça que Scotland Yard est intraitable. Ils ont peut-être vu venir le vent et ils ont peur des conséquences.

— Non, je ne crois pas, fit sérieusement Turrin. Les types du C.I.D. sont très orgueilleux. Ils ne tiennent simplement pas à ce que tu foutes le bordel, c’est tout.

— Bon, laissons là, suggéra Bolan. Qu’est-ce que je peux faire pour te donner un coup de main ?

Turrin prit un petit bloc-notes dans sa poche, y inscrivit un numéro de téléphone, arracha la page, et la tendit à Bolan.

— Appelle-moi ici aujourd’hui, si tu peux. On prendra rendez-vous.

— D’accord. Où vont les voitures ?

— À l’aéroport. Arnie Farmer arrive avec une armée de chasseurs de prime ; ils doivent atterrir à six heures. Staccio a tenu à ce que nous arrivions avant pour essayer de te contacter. Mais personne n’était ici cette nuit et on a fait que traîner en attendant.

— Tu as dit que vous vouliez arriver avant. Avant quoi ?

Turrin sourit.

— Avant la grande offensive, vieux. Nous entrons en contact d’abord, la délégation de la paix, et Farmer est censé nous laisser faire nos arrangements.

— Mais tu as des doutes à son sujet.

— C’est l’impression générale. Mais on doit quand même tenter le coup. Staccio est muni de l’autorité du Grand Conseil, si ça peut te rassurer.

— Castiglione aussi fait partie de la *Commis*sionne.

— Oui, c’est vrai. Mais tu sais bien que le vieux ne peut pas te blairer, sergent.

— Les vieux guerriers meurent aussi.

— Oui, on peut voir la chose de ce point de vue aussi, dit Turrin. Écoute, je ne connais pas tous les détails… Staccio est plutôt secret. Je suis seulement censé entrer en contact et arranger un rendez-vous. Tu devrais peut-être écouter sa proposition. C’est peut-être une solution pour toi.

— Qui te dit que je cherche une solution ?

Turrin esquissa un petit sourire.

— Allez, sergent, tu ne peux pas continuer ça toute ta vie.

— Je peux essayer, fit Bolan avec un large sourire.

— Bon… ça te regarde. C’est pas à moi que tu dois demander un conseil. À part cela, je peux te rendre un service quelconque ?

— J’ai besoin de renseignements.

— Si je peux. Quoi ?

— Il me faut identifier un vieillard qui s’appelle Edwin Charles, soixante-dix à soixante-quinze ans. Je crois qu’il était un gros bonnet dans l’O.S.S. pendant la guerre. Tu pourras peut-être apprendre quelque chose. Il est mort cette nuit.

— Ami ou ennemi ?

— J’espère que tu pourras me le dire.

— Bon, je peux parler à Brognola. Je lui poserai la question.

— Pendant que tu y es, essaie aussi le major Mervyn Stone. Le « major » est honorifique ; il ne fait plus partie de l’active. Je n’ai rien d’autre que son nom, mais il y a un lien avec Charles.

— C’est important ?

— Sans doute, ma vie en dépend.

— Alors je ferai vite.

Turrin retraversa lentement la rue, referma le portail, et remonta l’allée en sifflotant un air *pop*. Bolan le regarda entrer, puis il disparut dans la nuit.

« Un bon flic », pensa-t-il. Un bon flic à qui il souhaitait une longue vie. Mais ses chances étaient aussi minces que celles de Bolan.

# CHAPITRE XIV

La nuit touchait presque à sa fin lorsque Bolan revint à Russell Square. Ici et là il y avait des fenêtres éclairées à *Queen's House,* dont celle d'Ann Franklin. Bolan repéra prudemment les alentours avant de monter par l'escalier de service. Il ouvrit la porte de la cuisine avec la clé qu'elle lui avait donnée.

Ann l'attendait. Assise sur une chaise face à la pane, elle était très éveillée, et tenait la grosse Weatherby braquée sur le nombril de Bolan. Il referma doucement la porte.

— Je vois que vous ne m'avez pas oublié.

— Je ne vous ai pas oublié, répondit-elle froidement.

— Que faites-vous avec ma carabine ?

— Je me protège.

— Contre moi ?

— Contre vous, fit-elle en agitant la tête.

Bolan tenta de sourire mais n'y parvint pas.

— Cela vous dérange si je prends une cigarette ?

— Si vous me demandez la permission de mettre la main à l'intérieur de votre veste, alors, non.

Cette tournure déplaisait à Bolan.

— Écoutez, je n'ai plus la forme. Je ne veux pas jouer. On dit que les pieds des soldats sont insensibles ; c'est faux. Je suis debout depuis hier soir, et les miens me font mal. Que se passe-t-il ?

— Dieu merci, vos pieds ne me concernent pas.

— Bon, tant pis pour mes pieds. Mais pensez aux épaules. L'épaule qui reçoit le recul, vous savez ? Lorsqu'on appuie sur la détente, ces armes vous donnent un coup comme un taureau enragé. Il m'est arrivé de voir des hommes quitter le champ de tir avec la clavicule fracturée.

— Je me suis déjà servie d'armes puissantes, déclara-t-elle.

Bolan n'appréciait guère son regard glacial. Aussi se demandait-il où se trouvait le major Stone, mais il ne posa pas la question.

— Vous connaissez donc les armes à feu. Vous avez sûrement pratiqué le tir aux pigeons.

Il secoua tristement la tête.

— L’arme que vous tenez est assez différente. Elle a été conçue pour démolir une cible à un peu plus d’un kilomètre. Pour tuer à cette distance il faut une puissance de vélocité de plus de deux tonnes – ça, c’est pour le côté taureau enragé – et une balle de trois cents grains. La balle elle-même est différente. La Weatherby est faite pour la chasse, et les balles s’étaient pour anéantir la cible. Au moment de l’impact, le projectile s’écrase pour faire les mêmes dégâts qu’une petite bombe. Par exemple, si vous me tirez dedans de cette distance, vous allez devoir nettoyer tout le plafond, les murs, et peut-être une partie de votre entrée. Si vous tenez vraiment à voir du sang, visez ma tête. Vous verrez ma cervelle se poser sur tous les objets de cette pièce. Ou bien…

— Taisez-vous, fit-elle.

Elle avait pâli, et un tic nerveux faisait frissonner le coin de sa bouche.

— Évidemment, annonça Bolan. Au fait, si vous avez réellement envie de me descendre, il aurait fallu mettre le chargeur.

— Le quoi ?

— Le chargeur, voyons. Il faut charger un fusil.

Son visage exprima l’étonnement.

— Oh… fit-elle en regardant la carabine.

Bolan s’approcha et lui retira l’arme des mains.

— Je suis stupide, déclara la fille.

— Pas du tout. En fait, elle est chargée. Cette arme n’utilise pas de chargeur.

Il tira sur le levier et fit éjecter une longue balle, d’apparence sinistre. Elle fila devant le visage de la fille et tomba au sol avec un bruit lugubre.

— C’est du magnum, expliqua Bolan. En réalité, il y a beaucoup plus de trois cents grains.

Elle fit une légère grimace de dégoût en fixant la balle.

— Vous savez, fit Bolan, je commence à en avoir assez de votre petit groupe de dingues.

— Cela n’est que trop apparent, dit-elle d’une petite voix.

— Qu’est-ce que cela veut dire, ça ?

Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

— Je vous avais dis dit que Charles était inoffensif. Il n’y avait aucune raison de l’assassiner. C’était ignoble et d’une cruauté…

inexcusable.

Bolan avait une expression d'étonnement dégoûté.

— Écoutez-moi bien ; si vous croyez que j'ai tué ce pauvre vieux, alors vous êtes bonne pour l'asile.

Il porta la carabine jusqu'à la chambre et se mit à sortir ses effets du placard. Il enfonçait la Weatherby dans son étui lorsque la fille s'arrêta près de la porte.

— Mack…

Il se retourna et la fixa sans chaleur. Elle baissa les yeux et vint se tenir près du lit.

Elle avait agi de la sorte la veille, et Bolan se demandait si elle ne le faisait pas exprès.

— Bon, vous aviez peut-être le droit de penser ça, fit-il d'une voix brusque. Vous avez raison, je suis un assassin. De plus j'ai dû tuer une douzaine d'hommes cette nuit ; peut-être deux douzaines, je n'en sais rien, je ne les compte plus. Mais je ne tue jamais des vieillards ; ça ne se fait pas dans le milieu où je gravite. Peut-être dans le vôtre, je n'en sais rien.

Elle encaissa le coup.

— Évidemment, je l'ai cherché, dit-elle. Maintenant me, pardonnerez-vous ?

— C'est déjà fait.

Il jetait ses affaires en vrac dans sa valise.

— Mais il est grand temps que je vous quitte. De rester trop longtemps en un seul endroit me rend nerveux. Vous avez toute ma gratitude.

Il boucla la valise et la posa par terre, puis il finit de ranger la Weatherby.

— Où irez-vous ?

— Je trouverais bien un endroit.

— Ce n'est vraiment pas la peine, dit-elle. Vous pouvez rester ici en toute tranquillité.

— Il vaut mieux pas.

— Alors, vous nous laissez tomber après tout ce que nous avons fait pour vous ?

— C'est vrai, fit Bolan d'une voix calme. Vous avez beaucoup fait pour moi. Vous m'avez fourré dans une embuscade à Douvres, et ensuite vous m'avez embarqué dans deux autres à Soho. Ann, si vous

continuez à me donner des coups de main de la sorte, je vais me retrouver au cimetière.

Elle soupira longuement.

— Si ce n'est pas vous qui avez assassiné Charles, qui l'a fait ?

Bolan la regarda. Il s'assit au bord du lit et alluma une cigarette.

— Je donnerais cher pour le savoir, marmonna-t-il.

— C'était affreux. Je l'ai vu. La C.I.D. était là également. Je suis aux arrêts.

— Ce qui veut dire ?

— Je ne dois pas quitter Londres avant la conclusion de l'enquête. Ce n'est qu'une formalité. La C.I.D. est convaincue que c'est vous, l'assassin. Ils semblent penser également que le *Museum* fait partie de la Mafia. Ils croient que vous avez torturé Charles pour obtenir des renseignements et que vous avez tué les gangsters lorsqu'ils sont arrivés.

— C'est logique, grogna Bolan. Si j'étais flic, je tiendrais le même raisonnement.

Il tira longuement sur sa cigarette et souffla lentement la fumée.

— En fait, dit-il, au début j'ai fait la même sorte d'erreur : j'ai immédiatement cru que la Mafia avait fait le coup. Ça tombait sous le sens, vous comprenez ?

— Pas du tout.

— C'est simple, on ne cherche plus une motivation lorsqu'il s'agit d'une liquidation inter-gangs. Mais à présent je suis convaincu que le Milieu ne l'a pas fait. Et moi je ne l'ai pas fait. Donc, nous voici de retour à *qui* et *pourquoi* – surtout *pourquoi*. À vous de me le dire, Ann, *Pourquoi* a-t-on tué Charles ?

La fille s'assit près de lui, entoura les genoux de ses bras, et fixa pensivement le plancher.

— Je n'en ai pas la moindre idée, fit-elle en soupirant.

— Le *Museum* fait partie de la Mafia ou non ?

Elle montra sa surprise.

— Seulement de la manière dont je vous ai parlé. On nous fait chanter.

— Alors que vient faire Charles dans le tableau ?

Ses lèvres tremblèrent et elle se pencha légèrement contre Bolan.

— Il était tout simplement un adorable vieillard qui avait la passion de l'électronique. En fait, il nous servait plus d'électricien de

service qu'autre chose. Charles n'avait aucun lien avec le club.

— Ce n'était pas lui qui faisait marcher la console dans la cave ?

— La console marche pour ainsi dire toute seule. Charles l'entretenait.

— Et c'est Charles qui avait fait cette installation ?

— L'installation ? Oh non, pas l'équipement d'origine. Tout cela avait été mis au point bien avant que nous n'avions engagé Charles.

— Quand est-il arrivé ?

Elle fronça les sourcils en réfléchissant.

— Il y a quelques mois. Trois, peut-être quatre mois.

— Avant le chantage ou après ?

— Après, après. J'en suis sûre. C'est à cause de ces problèmes que le major avait pris la décision d'engager un gardien à plein temps. Charles vivait là ; il avait un studio dans la cave.

— Comment le major a-t-il trouvé Charles ?

Son visage était dénué de toute expression.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Bolan poussa un soupir et étendit le bras pour écraser sa cigarette dans le cendrier sur la table de chevet. Lorsqu'il se redressa, Ann s'était allongée en travers du lit, en faisant pendre ses jambes. Il la regarda un moment.

— Je n'ai aucune intention de vous laisser tomber, Ann.

— Merci, chuchota-t-elle, mais vous ne me devez rien. Vous n'avez aucune obligation envers moi.

— Ce n'est pas par obligation.

Son visage se mit à rayonner, et elle avait les yeux mi-clos lorsqu'elle demanda :

— C'est vrai ?

Il acquiesça.

— Oui. C'est aussi une question de sécurité. La vôtre. L'assassin de Charles pourrait bien décider de vous faire subir le même sort.

— Mais pourquoi moi ? s'écria-t-elle.

Il haussa les épaules.

— Pourquoi Charles ?

— Mais c'est ridicule, dit-elle.

Malgré cela son visage exprimait un doute.

— Quelles sont vos fonctions exactes au *de Sade ?* demanda Bolan.

Elle ferma les yeux et plaça un bras sur son visage. Elle remonta un pied sur le lit et s'étira nerveusement.

— Allez ! fit Bolan. Je vous assure que c'est important. Qu'y faites-vous ?

— Je prépare, ou j'organise les soirées, dit-elle d'une voix sans timbre. Je monte les spectacles, je supervise la décoration, et je veille sur les boissons et la nourriture. Je suis responsable de tout ce qui touche aux soirées.

— Comment organisez-vous cela ?

— Il y a beaucoup à faire. D'abord il faut connaître les penchants de chaque invité. Je dois déterminer quels seront les membres présents, et ensuite, à partir de cela, je monte un spectacle qui comporte les scènes qui leur plairont.

— D'où viennent les comédiens ?

— C'est une troupe qui a un contrat avec le club. Ils sont bien payés et apparemment contents du travail. Il y en a qui ont des penchants aussi, je présume.

— Et vous ?

— Comment ?

— Vos penchants ?

Elle rougit considérablement.

— Il y a un phénomène que je subis régulièrement, dit-elle.

— Et c'est ?

— La honte, murmura-t-elle les yeux toujours fermés. Je trouve tout cela révoltant et abominable.

— Alors pourquoi rester ?

— Je pensais au début, fit-elle après un long silence, que je restais par loyauté envers le major. Nous ne sommes pas exactement comme père et fille dans nos rapports, vous savez, rien de tel. Je crois d'ailleurs que le major n'est pas fait pour le rôle du père. Pourtant, il m'a complètement prise en charge lorsque ma tante est morte. Comme vous avez pu le constater, c'est un homme très froid de nature, mais il a le sens du devoir. Je suppose qu'il a fini par me le transmettre. Il s'est occupé de mes problèmes pendant un bon nombre d'années, je suppose donc qu'il était normal, lorsque j'ai eu un certain âge, que je me sois occupée des siens. Mais, l'année dernière, le major m'a dit que je ne lui devais rien… il m'a presque demandé de le quitter… Donc, je n'ai plus cette excuse, n'est-ce pas ?

— Alors, vous en concluez ? demanda Bolan.

Elle se dressa sur un coude, rejeta ses cheveux, et fixa Bolan.

— J'en conclus que je ne sais pas pourquoi je reste. Je fais peut-être une fixation sur les abominations et la répulsion.

Elle détourna la tête.

— Me trouvez-vous révoltante ?

— Pas du tout, murmura-t-il.

— Savez-vous que je suis vierge ? Cette fois c'était à Bolan de détourner la tête. Il était assez gêné par cet aveu surprenant.

— Je n'avais rien remarqué, marmonna-t-il.

— Et j'ai vingt-six ans, dit-elle amèrement. C'est plutôt anachronique à notre époque où fleurit l'érotisme à chaque coin de rue.

Bolan voulait à tout prix changer de sujet.

— C'est vous qui avez organisé la soirée d'hier ?

— Oui.

— Y compris une scène de torture dans la cellule où est mort Charles ?

Ses yeux s'enflammèrent.

— Oui, mais je n'avais pas prévu cette scène-là.

— Qui devait passer dans cette pièce ?

— Jimmy Thomas.

— Que fait Jimmy Thomas ?

Elle se remit à rougir.

— Jimmy Thomas est un sodomite… un passif… un… récipient.

— Je ne vous suis pas très bien.

Elle ferma les yeux en expliquant.

— Il… heu… Je suis sûre que vous avez regardé les carcans. Il se penche en avant et il… il reçoit.

La bouche de Bolan était sèche.

— Ah, je vois. Bien, alors pourquoi Jimmy Thomas ne se trouvait-il pas dans la cellule à recevoir, à la place du vieux ?

— Le major avait été sollicité de le céder à l'un des membres qui voulait… heu…

— Qui voulait quoi ?

— Un des membres voulait que Jimmy lui tienne compagnie pendant la soirée.

— Cela s'est passé à quel moment ?

— Au dernier instant, je suppose. J'ai dû partir, nous avions rendez-vous au *Soho Psych ;* rappelez-vous.

— Le major devait s'y trouver aussi, déclara Bolan.

— Mais il est venu. Il m'a dit qu'il vous avait rencontré dans l'escalier.

— Il avait une bonne vingtaine de minutes de retard aussi.

— Il m'a dit qu'il vous avait tout expliqué. Il avait été suivi par les gangsters et il avait voulu les semer.

Bolan choisit de ne pas encore la contrarier. Il poussa un soupir.

— Dites-moi, Ann. Êtes-vous très attachée au major ?

— Pas du tout. Je croyais vous l'avoir fait comprendre.

— Supposons, fit Bolan, que le major soit l'assassin de Charles.

Elle ouvrit de grands yeux.

— C'est impensable !

— Vraiment ?

— Complètement.

— Supposons toujours. Cela vous ferait quel effet ?

Lorsqu'elle parla, sa voix lui sembla très faible.

— Alors je penserais qu'il serait devenu fou. Je le plaindrais du fond de mon cœur.

— S'il l'a fait, Ann, il est probable que je le tuerais. Il y a quelque chose d'équivoque dans cette affaire, et je ne fais pas allusion aux joies perverses de votre club. Il y a une espèce de pourriture sous-jacente, et je parie qu'Edwin Charles n'est pas mort parce qu'un fou à lier a piqué une crise de démence. Il est mort pour une raison. Je crois que la raison de sa mort et ma présence à Londres sont liées. Aussi je pense que je vais me retrouver en face de ce meurtrier pour un règlement avant la fin de cette histoire. Lorsque je le trouverai, Ann, il est probable que je le descendrai.

— Vous pensez donc, murmura-t-elle, que ce mystérieux fou serait peut-être le major.

— C'est déjà plus que possible.

La fille se redressa et s'assit sur le lit en tailleur. Pensive, elle observa Bolan.

— Mais alors, supposons que Charles faisait partie du groupe des maîtres chanteurs.

— Cela changerait beaucoup de choses, avoua Bolan. Croyez-vous que cela soit possible ?

Elle haussa les épaules.

— Au point où j'en suis, je ne sais plus quoi croire.

Elle se leva et se dirigea jusqu'à la fenêtre. Elle écarta les rideaux et regarda dehors.

— Il fait jour, annonça-t-elle d'une voix calme. Que de bouleversements en vingt-quatre heures !

Bolan voulait tout tirer au clair.

— Il est un fait, Ann… Il pourrait se révéler que je sois votre pire ennemi.

— Vous ne pourriez jamais être cela, dit-elle en continuant à fixer la rue.

— Il y a quelques moments, vous étiez toute prête à me faire sauter la cervelle, dit-il.

— Pas vraiment.

Elle poussa un soupir et inclina la tête vers le carreau.

— J'étais en état de choc, j'avais peur, et je ne comprenais rien. Je n'aurais jamais pu appuyer sur la détente. Je suis amoureuse de vous, Mack.

— Je crois que j'éprouve un sentiment semblable à votre égard, fit Bolan. Mais cela ne changera rien aux résultats, Ann. Je vais continuer à fouiller et je ne me soucierai pas des dégâts.

Lorsqu'elle se retourna, il vit qu'elle pleurait doucement. Des larmes coulaient le long de ses joues lisses.

— Faisons un pacte, suggéra-t-elle.

— Quelle sorte de pacte ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— De nous aimer… jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Sans répondre, il alla l'entourer de ses bras. Elle se laissa aller, secouée par des sanglots. Bolan la réconforta doucement. Lorsqu'elle eut fini de pleurer et qu'ils se furent donnés quelques tendres baisers, elle se lova contre lui, le visage contre son cou. Elle se raidit subitement et redressa la tête pour regarder par la fenêtre.

— Mack ! s'écria-t-elle. Vous m'avez bien dit que vous aviez marché… mais… êtes-vous venu jusqu'ici en taxi ?

Il regarda dans la même direction qu'elle.

— Oui, mais je me suis fait déposer dans Euxton Road. Mais qu'est-ce qu'il se passe ?…

— J'avais oublié de vous le dire… Charles m'avait dit qu'on avait distribué votre fiche signalétique à tous les chauffeurs de taxi et ils

devaient essayer de vous reconnaître. Alors maintenant…

Bolan se saisit des rideaux et les referma brutalement. Russell Square commençait à être envahi de *bobbies*. Il s'éloigna rapidement de la fille et saisit l'étui de la Weatherby.

Ann attrapa la valise au passage et le suivit.

— Restez ! ordonna-t-il.

— Je ne resterai pas, dit-elle fermement. J'ai une voiture de location dans l'allée de service. Ne perdons pas de temps à parler.

Bolan savait à quel point ce dernier conseil était sage. Il éteignit rapidement l'électricité, prit la fille par le bras et la fit passer dans le couloir vers l'escalier de service.

Avec une chance folle ils pourraient s'en tirer.

— Écoutez, dit-il d'une voix tendue. Si les flics commencent à tirer, c'est terminé, point à la ligne. Vous vous jetez par terre, et vous n'en bougez pas. Et vous leur direz que je vous menaçais d'une arme. Souvenez-vous, vous étiez ma prisonnière, sinon, on vous enfermera à vie.

— Nous allons nous en tirer, dit-elle d'une voix confiante. Ne vous inquiétez pas, nous allons leur échapper.

En cas de danger, elle avait des nerfs d'acier. Bolan était fier d'elle… Et même un peu plus.

Il n'avait pas vraiment tenu à l'abandonner. Ils avaient fait un pacte ; ils devaient rester ensemble jusqu'à… Bolan aurait préféré jouir d'une longue histoire avec Ann, mais, avec la tournure des événements, cela n'en prenait pas le chemin.

# CHAPITRE XV

Giliamo et Turrin se tenaient sous le portique pour accueillir les nouveaux venus, et ils regardaient avec stupéfaction le long défilé de grosses voitures s'entasser dans l'allée circulaire. Staccio avait choisi de rester dans la maison, ayant grogné :

— Si Arnie Farmer tient à me voir, il n'a qu'à se déranger.

En regardant la procession, Giliamo se pencha vers Turrin.

— Dis, combien de mecs a-t-il amenés ?

— Ça, c'est rien, dit Turrin en souriant. C'est son escorte personnelle. On a loué des chambres un peu partout en ville pour les autres.

Le chauffeur de la voiture de tête sauta de sa place pour ouvrir une portière arrière. Un ordre crié, venant de l'intérieur, le fit rapidement refermer la portière. Il se mit ensuite à courir le long des voitures suivantes, frappant sur les flancs des véhicules et donnant des ordres au pas gymnastique. Les occupants des voitures en jaillirent, provoquant une confusion intense qui ne se calma que lorsque les chefs d'équipe se mirent à réclamer l'ordre. Deux des groupes partirent dans la rue et se dissipèrent pour disparaître. D'autres commencèrent à patrouiller le parc et se placer près de la grille en fer. Un autre groupe passa sous le nez de Giliamo et Turrin pour vérifier l'intérieur de la maison.

Turrin avait tout observé avec un vague sourire. Il s'adressa à Giliamo d'une voix confidentielle :

— Quand on parle de sécurité, le Président devrait avoir une telle garde, hein ?

Cependant Giliamo semblait impressionné par cette puissante démonstration.

— Écoute, moi, je le comprends, dit-il. Je sais. J'ai vu.

— T'as vu quoi ?

— T'occupe pas, dit Giliamo en rougissant. Mais je sais ce dont ce Bolan est capable et il faut être juste, Arnie Farmer sait ce qu'il fait.

Turrin émit un petit rire et observa les activités fiévreuses sans ajouter une parole. Finalement un homme à l'allure cruelle s'approcha de la voiture de Castiglione, ouvrit doucement la portière,

et parla aux hommes à l'intérieur d'une voix inaudible. Deux gardes du corps sortirent de l'avant du côté opposé et jetèrent aux alentours des regards nerveux. Deux autres quittèrent leurs places à l'arrière, couvrant de leurs corps l'ouverture de la portière. Puis le chef lui-même en sortit, rapidement suivi d'un compagnon. Les gardes du corps formèrent un cercle autour de Castiglione qu'on ne pouvait qu'à peine apercevoir.

Le petit groupe commençait à gravir les marches du perron lorsque Turrin se pencha vers l'oreille de Giliamo.

— N'oublie pas de ne pas l'appeler Arnie, chuchota-t-il.

Giliamo acquiesça et avança avec un large sourire.

— Soyez le bienvenu, Mr. Castiglione, dit-il d'une voix aimable. Mon Dieu ! que les choses ont été dures de ce côté. Je suis bien content de vous voir.

Puis le sourire se dissipa lorsque Danno vit Nick Trigger qui se tenait près du grand homme avec un visage tout aussi défait.

Castiglione observait Danno d'un œil critique.

— J'suis content de te voir aussi, Danno. Nick venait de me raconter comment tu t'étais fait sauter la cervelle.

— Sans blague ! et moi qui me disais la même chose à son sujet ! Dis-moi, Nick, comment t'en es-tu sorti ?

Nick sourit sans conviction et jeta un regard inquiet sur Arnie Farmer.

— Je n'en sais rien, marmonna-t-il. Je crois que j'étais un peu sonné.

— En tout cas, y'a *quelqu'un* qui est sonné, grogna Castiglione. On va en parler à l'intérieur. Je n'ai jamais vu un tel mauvais temps, Danno. C'est toujours comme ça, ici ?

Remarquant le changement de conversation, Turrin observa que la faveur était passée de Nick Trigger à Danno.

Giliamo aussi s'en était aperçu.

— Ça a été plutôt mauvais. Et puis ils ont des problèmes de pollution, mais après tout, qui n'en a pas ? Alors ça se mélange avec le brouillard. Mais il faudrait vous couvrir plus que ça, Mr. Castiglione, ou alors vous attraperez la mort.

Ils passèrent devant Turrin, Arnie Farmer inclina légèrement la tête. Turrin acquiesça et le regarda entrer en se disant que Danno

était un politicard de la Mafia à observer. Il semblait franc et ouvert – pourtant il devait dissimuler un *stiletto* à tout moment.

L'homme qui avait conduit la voiture de Castiglione monta lentement les marches et s'arrêta près de Turrin. Leo lui offrit une cigarette et ils se donnèrent du feu. Le chauffeur souffla sa fumée et s'adressa à Turrin d'une voix dégoûtée :

— Quel con !

— Tu seras peut-être *capo* à ton tour, Wheeler, fit Turrin en souriant.

— Pas une chance, fit le chauffeur. Pas si je dois me conduire comme ça. C'est révoltant, Leo.

Toby Wheeler (conducteur) faisait partie de l'équipe de Pittsfield de Turrin. La Mafia lui avait sans doute donné ce surnom, mais Leo n'en avait jamais entendu d'autre. La rumeur publique racontait que Wheeler avait été un pilote de course et qu'il n'avait manqué de se qualifier pour Indianapolis que de justesse. À présent il était un chauffeur recherché, un conducteur émérite. Il tira une autre bouffée sur sa cigarette.

— Il faut que je ramène la Cadillac au garage de location, Leo. Elle tire à gauche dans les virages. Ils ne devraient pas louer du matériel défectueux.

— Bon, je te trouverai un moment. Maintenant je veux un rapport. De quoi parlait Arnie Farmer en chemin ?

— De tout, de rien. De conneries en fait. Il disait de long en large ce qu'il allait faire à ce mec Bolan. Et l'autre mec… qu'est-ce que c'est que son nom déjà ?

— Nick Trigger.

— Ouais, Nick Trigger… T'as vu la gueule qu'il a fait quand il a vu Danno ? Il se trouvait déjà à l'aéroport pour attendre les arrivées. Il était venu par ses propres moyens. Tu sais ce qu'il disait pendant tout le trajet ? Il racontait à Arnie le Porc comment Danno s'y était pris comme un manche ici, à propos de tout, et comment Danno s'était fait piéger par Bolan, et qu'il s'était fait rétamer dans la rue.

Turrin se mit à sourire.

— C'était donc ça.

— Ouais, et t'as entendu la première chose que Danno a dit en voyant Nick ? Il a dit : Dis-moi, Nick, comment t'en es-tu sorti ? Comment *Nick* s'en était-il sorti ? Et Nick qui avait raconté à Arnie le

Porc comment il n'était pas allé avec Danno parce que Danno n'y comprenait rien. Il le lui a dit, c'est un fait, je l'ai entendu.

— Tu ferais bien de moins dire Arnie le Porc, lui conseilla doucement Turrin.

— Avec tout le respect que je dois à nos bons maîtres, Leo, il n'y a pas d'autre qualificatif en ce qui le concerne. Mais t'as raison, je ne le dirai plus. J'ai appris qu'il avait retiré tout un territoire à un gars une fois parce que le mec avait oublié de lui dire *Monsieur*. T'imagines ? D'ici peu, il va vouloir qu'on l'appelle *Don* Castiglione. Écoute, Leo, j'aimerais mieux ne plus lui servir de chauffeur si tu peux t'arranger.

Turrin émit un petit rire.

— T'en fais pas. À partir de maintenant Arnie se déplacera avec son propre chauffeur. Tu n'étais qu'une courtoisie. Dis, c'est tout ce que tu avais à me raconter ?

— Non. Tu avais raison ; ils projettent quelque chose. Ils se comprenaient à demi-mot parce qu'ils savaient que je travaille pour toi. Y'a rien que j'ai pu établir de sûr, mais je me rends compte lorsqu'on raconte des conneries. Tu peux compter sur ce que je te dis, Leo. Ils préparent un coup.

— O.K., merci, Wheeler.

Turrin lui fit une tape amicale sur le bras et sortit rejoindre les autres. Leo savait fort bien qu'on montait un coup. Ce n'était pas très grave pourtant, car Leo aussi savait monter des coups.

Il semblait que la police se servait du parc de Russell Square comme point de ralliement. Bolan entendit crier des ordres et les pas des équipes qui partaient reconnaître les alentours. Il était convenu qu'Ann piloterait la voiture ; elle se glissa derrière le volant pendant que Bolan jetait ses affaires sur la banquette arrière et s'y dissimulait. Un policier en uniforme bleu apparut au pas de course.

— Halte ! s'écria-t-il.

Cependant la voiture prenait déjà de la vitesse et fonçait vers l'extrémité de l'allée.

Une cacophonie de sifflets se faisait entendre derrière, et la cohorte d'uniformes bleus qui apparut à l'endroit qu'ils venaient de quitter prouva à Bolan qu'ils venaient de s'échapper de justesse. De plus ils n'étaient pas encore tirés d'affaire.

La petite voiture vira dans la rue en dessous de Russell Square en dérapant, et repartit vers l'est. Bolan passa une jambe par-dessus la banquette et s'escrima pour passer à l'avant.

— Savez-vous où nous allons aller ? demanda-t-il à la fille.

— Pas encore, fit-elle. Mais ils ne nous rattraperont pas.

Bolan la croyait. Elle maniait le volant avec brio et elle poussait sa mécanique jusqu'à la limite des possibilités du parcours, zigzaguant à travers le labyrinthe des petites rues londoniennes à une vitesse qui interdisait toute interception frontale. Quelques minutes plus tard il était évident qu'elle avait réussi à semer les poursuivants dont les sirènes s'estompaient au loin.

— Vous êtes un drôle de pilote, lui dit Bolan.

— C'est pourtant mon premier essai, dit-elle avec des yeux brillants. Enfin, presque.

Ils roulaient normalement à présent, virant vers la Tamise, et bifurquant progressivement à l'ouest. La ville s'était animée et les rues étaient congestionnées d'autobus et des voitures particulières des personnes qui partaient au travail.

— J'ai trouvé, dit-elle à Bolan.

— Où ?

— Au *Soho Psych* pour le moment. Nous y passerons quelques heures en attendant que les choses se calment. Ensuite nous repartirons à Brighton. J'y possède un petit *cottage*. C'est un endroit divin.

Bolan se fichait pas mal de Brighton, il réfléchissait encore à leur première destination. Ses yeux se plissaient légèrement de concentration.

— Au Soho Psych ?

— Oui, il n'y aura que l'équipe de nettoyage – et personne ne penserait vous y trouver. Ensuite le *cottage* de Brighton fera une tanière admirable. Nous vous y garderons en attendant de trouver le moyen de vous faire sortir du pays.

— Attendez une seconde, gronda-t-il. Pourquoi le *Soho Psych*. Je ne sais pas si je… Elle émit un rire nerveux pour l'interrompre.

— C'est mal de ma part, mais je pensais que vous le saviez. Le *Psych* m'appartient, du moins en partie.

— Et l'autre partie ? fit-il d'une voix sinistre.

— Le major Stone est mon associé. Mais ne vous faites plus de mauvais sang, si vos horribles soupçons vous agacent encore, car le major ne s'y rend presque jamais. On pourrait le qualifier d'associé absent.

Il y avait une multitude de nouveaux faits, et Bolan y réfléchit un moment avant de gronder :

— Bon, allons-y.

Elle lui sourit.

— J'y ai un studio. Nous y serons très bien.

— Il me semble que vous possédez des appartements dans chaque quartier de Londres, dit-il d'une voix caustique.

— Pas vraiment. L'appartement de *Queen's House* n'est qu'un luxe. Vous ne vous rendez pas compte à quel point j'ai besoin de solitude depuis quelques années. De temps à autre j'ai envie de m'échapper de tout cela. *Queen's House* est ma tanière personnelle.

— C'est effectivement ce que vous m'aviez dit, fit Bolan en l'observant fixement.

— Le studio au-dessus de la boîte est un luxe également, bien qu'il tombe sous l'appellation d'appartement d'affaires. J'y suis souvent très tard pour régler certains détails. Il est agréable de pouvoir se rafraîchir de temps à autre.

— Je vois.

Bolan n'appréciait guère les pensées qui lui venaient à l'esprit.

— Et évidemment vous partagez aussi un appartement avec le major Stone ?

— Oui.

Elle leva les yeux et lui sourit.

— Rassurez-vous, je ne fais qu'y dormir, et encore le plus rarement possible. J'ai grandi chez lui.

— Et puis il y a Brighton.

— Oui. Eh bien, je m'en sers pour les weekends. Brighton se trouve au bord de la mer, vous savez. C'est un endroit fort plaisant, vraiment. J'adore me trouver près de la mer.

Ils roulèrent en silence quelques instants, et Bolan tenta de mettre de l'ordre dans ses esprits. Ils passèrent par Piccadilly en entrant à Soho. Bolan passa à nouveau devant la grande maison avec la grille en fer. Il remarqua que tous les véhicules étaient de retour.

— À qui appartient cette maison ? demanda-t-il.

Il n'aurait guère été surpris si elle lui avait répondu qu'il s'agissait là de la vieille maison familiale.

Elle s'était aperçue de son ton hostile, et son attitude s'était modifiée en conséquence. Elle lui répondit assez froidement.

— Elle a appartenu à *l'Earl* de…

— Non, maintenant. Qui y habite à présent ?

Elle secoua la tête.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Il faillit en sourire.

— Vous en êtes sûre ?

À son tour elle avait du mal à réprimer un sourire.

— Mon Dieu ! qu'est-ce qu'il vous prend ? Vous êtes la personne la plus soupçonneuse que je connaisse.

Il poussa un soupir.

— Ça me permet de continuer à vivre, ma petite.

— Eh bien, ne soyez pas si tendu ce matin. J'ai fait des projets qui vous concernent pour cette belle matinée.

— Quelle sorte de projets ?

Elle quitta le volant d'une main qu'elle posa chaleureusement sur la sienne.

— Je vais vous demander de me prouver quelque chose.

— Quoi donc ? demanda-t-il bien qu'il se doutait de la réponse.

— Il est grand temps que j'apprenne si oui, ou non, je suis une femme normale. Vous ne le pensez pas ?

Bolan pensait en effet qu'elle avait raison.

— Savez-vous exactement ce que vous faites, Ann ? murmura-t-il.

— C'est vous qui ferez, dit-elle avec un sourire qui semblait forcé.

Elle était franche, certes, mais elle ne s'était jamais montrée effrontée.

— J'entends me mettre entre vos mains.

Bolan l'observa en l'imaginant abandonnée à ses mains. De deux choses l'une ; il était le plus grand veinard de Londres ; ou bien le con le plus parfait. Il poussa un soupir.

— Vous faites erreur.

— Comment ?

— C'est l'ordre inverse. C'est moi qui me suis placé entre *vos* mains.

Elle saisit ce qu'il voulait dire et frissonna légèrement.

— Ayez confiance en moi, Mack.

— Je ne pense pas avoir le choix, répondit-il sérieusement.

Cependant sa confiance n'était pas sans bornes. Oui, il était vrai que des corps comme le sien avaient lancé des armées, mais ils avaient également perdu des Samsons et des Césars. Non, Bolan ne s'en remettrait jamais complètement à elle. Du moins, c'est ce qu'il se disait.

# CHAPITRE XVI

Les projets d'Ann Franklin furent modifiés dès le moment où ils mirent pied dans la boîte. Il y avait une petite foule dans le bar et des voix élevées se faisaient entendre jusque dans l'entrée. Plusieurs filles se tenaient juste en dehors du bar, et celles-ci eurent une réaction soulagée en voyant entrer Ann.

— Dieu merci ! vous voilà, Miss Franklin, s'écria une grande blonde vêtue d'un pantalon moulant. Vous pourriez peut-être aller parler à cet imbécile de Donovan avec qui nous ne pouvons-nous mettre d'accord pour nos périodes de repos.

Apparemment il s'agissait d'une discorde entre les directeurs et les employées.

— Drôle d'équipe de nettoyage, ironisa Bolan en regardant le groupe avec une appréciation toute masculine.

La blonde aux formes fuselées était celle qu'il avait observée dans le tube en plastique la veille. Il se demandait si Ann mettait en scène les distractions du bar en plus de ses diverses autres activités. Elle murmura une excuse à Bolan, puis refoula les filles vers le bar. La blonde traîna près de la porte pour examiner Bolan par-dessus l'épaule. Elle le gratifia ensuite d'un sourire tentateur avant de disparaître.

Bolan alluma une cigarette et fit les cent pas dans l'entrée en se demandant ce qu'il faisait là. Au bout d'un moment Ann revint, l'expression tendue, et lui remit une clef. Elle lui fit un petit baiser.

— Montez devant. Je viendrai dès que je pourrai. Il y a quelques problèmes.

— Monter où ?

Elle lui désigna un escalier derrière un rideau au fond de l'entrée, posa un baiser sur son menton, et repartit vers le bar.

Inquiet, Bolan monta pour trouver un studio d'un luxe inouï. Il n'y avait aucun vestige de la mâle austérité de *Queen's House*. Les tapis persans et les motifs orientaux de la tapisserie murale rappelaient davantage la décoration de la salle de harem au *Museum de Sade*.

Il y avait des nus, grandeur nature, des deux sexes, et une série de couples en bronze, occupés de diverses manières. Bolan émit un petit sifflement admiratif et poursuivit son inspection.

L'appartement était composé d'une seule grande pièce avec un lit rond et surélevé sur une plate-forme composée de plusieurs marches. Comme une scène, ne pût s'empêcher de penser Bolan. En dessous du niveau du sol, il y avait une baignoire circulaire dont la taille aurait pu servir à accueillir plusieurs personnes à la fois. L'eau coulait d'une fontaine dans laquelle il y avait une espèce d'appareil rotatif qui lançait sur le plafond des lueurs psychédéliques.

On y avait ajouté une petite kitchenette, et il y avait un bar bien garni près d'un petit secrétaire dans un coin.

Effectivement, se dit Bolan, ce serait l'endroit idéal pour se rafraîchir de temps en temps. D'une part, il imaginait fort bien Ann Franklin dans ce décor, d'une autre il la voyait beaucoup plus à son aise dans l'environnement de *Queen's House* qui se trouvait à des années de lumière de la sexualité criarde du studio. Donc, elle serait vierge ?

En conclusion, que pouvait-on en déduire ?

Bolan trouva un téléphone au centre du lit. Il se posa sur le duvet, tira le téléphone jusqu'à lui par la corde et composa le numéro que lui avait donné Leo Turrin.

Une voix prudente répondit après le troisième coup de sonnerie.

— Ouais ?

— Leo Pussy, grogna Bolan.

— Un instant.

Bolan patienta plusieurs instants, puis il entendit décrocher sur un autre poste, et la voix de Leo Turrin se fit entendre.

— Qui est-ce ?

— Vous m'avez demandé de vous appeler ce matin.

— Ah. Oui, c'est bien l'homme de fer ?

— C'est ça.

— Dites, je ne peux pas vous parler pour le moment, vieux. Nous sommes en pleine réunion.

Bolan ne put s'empêcher de sourire.

— D'accord, ça vous regarde. Mais j'ai pas beaucoup de temps et je vais être très occupé d'ici peu.

— J’aimerais bien vous voir, vieux. Si on se rencontrait quelque part ?

— Dites-moi où.

— Vous connaissez la Tour de Londres ?

— Je trouverai.

— C’est au bord de la Tamise, un peu plus loin que London Bridge… c’est un peu comme si on allait sur les docks. Vous saisissez ? Ouais. Je trouverai. Quand ?

— Écoutez, retrouvez-moi dans *Execution Row* dans environ une heure.

Bolan faillit se mettre à rire, mais il se contrôla.

— Qu’est-ce que c’est, *Execution Row ?*

— C’est un grand truc pour les touristes. L’allée des Exécutions ; c’est là où Ann Boleyn s’est fait raccourcir d’une tête. Demandez à un guide lorsque vous y serez. Et… heu… mêlez-vous aux touristes, heu… ne soyez pas trop évident. J’ai à vous parler d’un truc important. Et ça vous rapportera, ne vous en faites pas.

— O.K., alors dans une heure.

— Attendez, attendez ! On vient de me dire que ça n’ouvre qu’à dix heures. Alors, disons dix heures trente.

— Dix heures et demie va bien, annonça Bolan.

— Bon, mais souvenez-vous, ne soyez pas trop visible. C’est pas que j’ai honte de vous rencontrer en public, vieux, rien de tel, mais je ne tiens pas à me faire coffrer par les flics anglais, vous me comprenez ?

Bolan comprenait admirablement.

— D’accord, mais quant à vous, Leo, vous arriverez seul. Sans personne. Je deviens nerveux quand il y a trop de monde.

Turrin émit un petit rire et dit quelque chose à une personne à ses côtés.

— Ne vous en faites pas, je serai seul. Faites juste ce que je vous ai demandé.

Bolan grogna un au revoir et raccrocha. Il était évident que Turrin avait été entouré, et il parlait sans doute de sa place à la table de conférence. Il serait en ce moment en train d’expliquer à ceux qui avaient assisté à la conversation qu’il s’agissait d’un type qui pourrait le mettre en rapport avec Bolan.

Très bien. Mais si quelqu'un d'autre à cette même table se décidait à le retrouver d'abord ? Bolan poussa un soupir. Il faudrait faire confiance à Leo pour parer à cette éventualité.

Il se rendit subitement compte qu'il lui fallait faire confiance à beaucoup trop de personnes ; une situation que détestait Bolan. La jungle ne s'occupait pas des siens ; la survie était une entreprise individuelle pour chacun.

Il entendit un bruit derrière lui et se retourna pour voir Ann Franklin qui l'observait paisiblement. Il lui fit un signe de la main du lit plate-forme.

— Drôle de studio. Que fait une gentille fille comme vous en pleine Mille et Une Nuits ?

Elle monta les marches avec un sourire hésitant.

— C'est mal ?

— Ça dépend de ce qui vous excite, répondit-il d'un ton léger. Au fait, les grévistes sont apaisées ?

Elle acquiesça brièvement et fit quelque chose dans son dos pour faire tomber sa robe.

Bolan écarquilla des yeux en voyant ce spectacle. Elle portait un minuscule slip qui n'était qu'une formalité, et un soutien-gorge archi-transparent. Il avait cru qu'elle avait une peau extraordinaire, mais ses souvenirs semblaient inexacts. Il l'avait observée la première fois avec des yeux rougis de fatigue. Il n'avait plus sommeil, et ses yeux étaient perçants. Elle était belle à couper le souffle.

— Eh bien, fit-il doucement.

— Je vous ai dit : je suis entre vos mains.

Il la fit tomber près de lui. Elle se mit sur le dos, un genou légèrement relevé et les bras gracieusement levés par-dessus la tête. Il la caressa de part et d'autre avec une espèce d'humilité. Elle réagit en poussant quelques petits soupirs langoureux.

— Embrassez-moi, murmura-t-elle.

Il s'exécuta et sentit monter en lui un mâle désir qui se mélangeait à la magie du moment. Oui, il aurait pu aimer cette femme.

— Je t'aime, Mack, chuchota-t-elle.

Elle avait dit ce qu'il ne pouvait jamais proclamer. Il continua de la caresser et elle se poussa contre lui pour mêler leurs lèvres et leurs bouches.

Il se retira un peu, lui sourit, et lui posa une étrange question étant donné les circonstances.

— Tu es sûre que c'est ce que tu veux ?

Elle lui prit le visage à deux mains et frissonna légèrement.

— Oh oui, j'en suis certaine.

— Alors, tu as déjà la preuve que tu cherchais, observa Bolan.

Elle secoua un peu la tête.

— Pas tout à fait.

Il lui sourit sérieusement.

— Les gens sont tous semblables après, dit-il. C'est ce qui les fait démarrer qui fait la différence.

Il fit une espèce de signe au-dessus de sa tête.

— Je t'annonce que tu es une femme normale, dit-il cérémonieusement.

— Mack, je t'en prie, fit-elle d'une voix à demi étranglée. Fais-moi l'amour.

— Oui, chuchota-t-il d'une voix rauque.

Il se leva et commença à arracher ses propres vêtements. Elle l'observait de ses yeux mi-clos, allongée dans une immobilité parfaite, troublée seulement par sa respiration un peu rapide.

Il défit son harnais de cuir et le laissa choir près du lit, puis se mit à défaire la combinaison noire. Il s'arrêta en la regardant.

— Continue, dit-elle en riant doucement. C'est moi qui t'ai mis au lit hier, souviens-toi.

— Tu ne m'as jamais vu comme ça, grogna-t-il en retirant la combinaison qu'il lui lança.

Elle poussa un petit cri et se retourna. Bolan la prit dans ses bras et la fit lever du lit. Elle se lova contre lui et leurs bouches se rencontrèrent.

— Je vais prendre un bain d'abord, dit-il. Tu m'accompagnes ?

Elle agita la tête, les yeux émerveillés. Il la porta jusqu'à la fontaine, et elle défit son soutien-gorge. Elle se tint à son bras en retirant le petit slip.

Subitement elle s'immobilisa, ses ongles s'enfoncèrent dans l'épaule de Bolan, et elle poussa un hurlement d'effroi qui le fit frissonner. En réaction, il la poussa si fort de côté qu'elle roula par terre. Alors il vit ce qu'elle avait vu, et frissonna une fois de plus.

Les yeux morts de Harry Parks l'observaient de quelques centimètres au-dessous de la surface de l'eau. Son corps nu était arc-bouté comme celui d'Edwin Charles, avec la tête presque entre les genoux, et il avait été ligoté avec une sangle de rideau. Un bronze pesant maintenait le corps sous la surface.

Bolan descendit dans l'eau et en sortit le cadavre pendant qu'Ann s'adonnait à une légère crise d'hystérie. À part les bleus provoqués par les liens, il n'y avait aucune trace de violence évidente. Harry Parks avait trouvé la mort dans le bassin, les poumons pleins d'eau, le nez à quelques centimètres de la surface, et il avait lutté de son mieux pour se libérer – tout cela se lisait dans ses yeux horrifiés. Le corps était déjà rigide, et Bolan ne tenta même pas de le redresser. Il recouvrit la forme voûtée d'un tapis ovale, puis ramena Ann vers le lit, et reprit ses vêtements.

— Habille-toi, fit-il d'une voix monocorde.

Elle obéit mécaniquement. Il se rhabilla aussi et partit aussitôt vers le bar pour servir deux cognacs corsés. Ann prit le verre qu'il lui tendait, le tint à deux mains et fixa l'alcool comme si elle s'attendait à y trouver une réponse.

Bolan descendit le sien d'un trait, se retourna vivement et expédia son verre contre le mur où il se fracassa bruyamment. Ann sursauta.

— J'en ai marre de tout ça, marmonna Bolan.

— Pauvre Harry, murmura-t-elle avant de goûter délicatement le cognac.

— Le pauvre Harry est mort depuis longtemps, annonça Bolan. Quand étiez-vous ici pour la dernière fois ?

— Hier soir, murmura-t-elle. Juste un instant.

— À quelle heure hier soir ?

— Tout de suite après votre départ. Ou peu après. La police m'a posé quelques questions. Nous avons répondu. Je suis montée changer de vêtements. Et je suis repartie aussitôt. Harry et le major se trouvaient dans le bar. Je leur ai dit bonsoir. Ensuite je suis allée directement à *Queen's House*. C'était la dernière fois que je voyais Harry.

Elle fixa la forme au pied du lit.

— Vivant, ajouta-t-elle.

— Il était donc quelle heure ? insista Bolan.

— Je pense… un peu plus de minuit. Je croyais que vous retourneriez à *Queen's House*. J'ai attendu jusqu'à deux heures, et je suis allée au *Museum*. La police s'y trouvait et il y a eu toutes sortes de problèmes. Mais vous le savez.

— Ouais.

Il fit un moment les cent pas sur la plateforme.

— Bon, prenez vos affaires ; nous partons.

— Mais c'est dangereux pour vous de sortir, dit-elle doucement. Et nous ne pouvons pas essayer d'aller jusqu'à Brighton avant…

— Ce sera sans doute plus dangereux de rester ici, lui dit-il. Et au diable, Brighton ! j'ai des choses à faire. Allez, venez !

Il se détourna et redescendit jusqu'au niveau principal. Elle le suivit rapidement, s'arrêtant un instant près du tas qu'avait été Harry Parks. Elle saisit ensuite son manteau et sortit derrière Bolan.

Bolan l'attendait près de la porte, et il regardait l'appartement comme s'il n'allait jamais y revenir et qu'il voulait en garder un souvenir visuel.

Ann comprit son regard et en fit de même.

— Je suppose que je suis terriblement dure, dit-elle avec un soupir, mais… Je pense que cela ne se reproduira jamais.

Il savait ce qu'elle voulait dire.

— C'était un endroit fantastique, Ann.

— Oui, c'est un peu comme de la pornographie, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas besoin de cela.

— Vous ne me l'avez pas encore prouvé.

— Vous vous l'êtes prouvé vous-même, dit-il. Allez, sortons d'ici.

— Pauvre Harry, fit-elle en sortant. C'est ignoble de mourir comme cela.

— C'est encore plus ignoble de vivre comme cela, répondit Bolan.

— Oui, je vois ce que vous voulez dire.

Lorsqu'ils passaient dans l'entrée, il lui dit :

— Charles m'avait dit que tout cela était le symbole de notre époque. Je parle du *Museum*. Que pensez-vous qu'il ait voulu dire, Ann ?

— Je présume qu'il insinuait que nous vivons à une époque pornographique.

Il la fit sortir sur Frith Street.

— Non, je crois qu'il voulait dire autre chose. Davantage.

Ils se dirigèrent rapidement jusqu'à la voiture d'Ann, garée dans une petite rue voisine. Elle venait de réfléchir à la dernière déclaration de Bolan.

— J'ai bien peur que vous ne le sachiez jamais, Mack.

— N'en soyez pas si certaine, dit-il. Nous allons peut-être découvrir la réponse là où nous allons.

— *Où,* Mack ?

— A la Tour de Londres.

— Oh non, Mack ! Pas en plein jour avec des *bobbies* partout autour ! Mais pourquoi ?

— Peut-être pour apercevoir ce fameux symbole de notre époque, répondit Bolan.

Ce dont Bolan ne se rendait pas compte, c'est qu'il marchait à l'ombre de ce symbole depuis son arrivée en Angleterre. C'était le symbole de la mort.

# CHAPITRE XVII

Bolan s'était trompé ; il n'y avait pas une seule conférence en cours lors de son coup de téléphone au quartier général de la Mafia à Londres, mais deux. Joe Staccio présidait à la conférence des délégués du comité pour la paix, dans la bibliothèque. Turrin s'y trouvait, ainsi que tous les participants de cette délégation.

Staccio venait de leur dire :

— Au cas où certains d'entre vous seraient en train de se demander pourquoi je suis venu avec un groupe si important, je n'ai qu'une chose à leur dire. Il ne faut qu'un seul homme pour parler paix. En l'occurrence, moi. Leo, ici présent, est notre homme de contact, et il pourra peut-être convaincre Bolan de se tenir tranquille assez longtemps pour que je puisse lui faire une proposition. C'est tout en ce qui concerne la paix. Alors, vous devez vous demander pourquoi Joe a voulu emmener les autres ? Voici. Arnie Farmer est un *capo,* et nous lui devons un certain respect. Mais il arrive qu'il se conduise comme un véritable fumier, et nous devons également respecter cette tendance. Voilà ce qui explique votre présence. Je sais qu'Arnie Farmer essaie de me doubler. Je le sens dans mes os. Et il est capable de me faire tuer, ce con. Je tiens à ce que vous vous en rendiez tous compte.

Un des lieutenants de Staccio fit glisser le long de la table un gros cendrier en cristal.

— Il aurait tort d'essayer, Joe, grogna ce dernier.

— Mais il va essayer tout de même, et nous le savons. Mais attention, c'est lui qui sera le hors-la-loi. Je veux que vous le sachiez, et que vous vous rendiez compte de notre position. Lorsque Arnie Farmer me doublera, il doublera aussi la *Commissione* qui a pris cette décision avant que je n'accepte ma présente responsabilité. Vous savez donc maintenant où vous en êtes. Je vous ai fait venir pour garantir l'éloignement d'Arnie Farmer. Je ne pense pas devoir ajouter autre chose à cela.

Il s'ensuivit une discussion concernant la stratégie à appliquer, la défense à préparer, et les diverses manières de convaincre Mack Bolan qu'il pouvait en toute sécurité accepter une paix honorable. On

demanda ensuite à Turrin de raconter les détails intimes de son association passée avec Bolan, « pour mieux comprendre l'esprit de ce type ». Turrin s'exécuta, contant avec autant de vérité qu'il osait la séquence à Pittsfield.

C'était vers la conclusion de son récit que Bolan appela. Turrin parla devant les délégués du « Corps de Paix de Staccio », comme l'avaient baptisé en riant les membres.

En raccrochant, Turrin sourit au *capo* new-yorkais et lui annonça :

— Bon, mes indicateurs commencent à rendre. Ce type connaît Bolan depuis des millénaires. Je crois qu'on a trouvé le mec idéal.

— Oui, c'est ce que j'avais cru comprendre, fit Staccio en fronçant les sourcils. À ton avis, combien de personnes écoutaient cette conversation à part toi ?

— Un demi-douzaine environ, répondit Turrin en souriant toujours. C'est pour ça que j'ai choisi la Tour de Londres pour la rencontre. On peut protéger une rencontre comme ça, hein, Joe ?

— Plutôt, oui, grogna Staccio.

Il fixa un des chefs d'équipe.

— Vas-y, Bobby, et observe bien cette bande de petites frappes. Si quelqu'un se barre, tu me le fais savoir tout de suite.

Le chef d'équipe sortit en vitesse et les autres membres du Corps de Paix se concentrèrent sur les problèmes stratégiques du moment.

Pendant ce temps la seconde conférence suivait son cours sous le même toit et sous la présidence d'Arnie Farmer Castiglione. Une légion de chefs d'équipe emplissait à elle seule un salon entier et l'atmosphère qui régnait dans la pièce était tendue. La mission à remplir électrisait tous les tueurs présents.

Castiglione trônait à la tête de la table de conférence.

Nick Trigger et Danno Giliamo se tenaient chacun d'un côté et chacun avait la mine d'un chien battu. Arnie Farmer élevait la voix avec autorité.

— Les deux gars à mes côtés savent que je ne vous raconte pas des conneries. Parce que ce Bolan les a ridiculisés tous les deux. Il les a tellement secoués qu'ils n'arrivent même pas à raconter la même histoire. Vous savez tous ce-dont ce Bolan est capable comme vous n'ignorez pas le mal qu'il nous fait depuis un bon bout de temps. Il y a, chez nous, des vieux qui croient pouvoir l'amadouer et le faire

entrer dans notre Organisation. Mais il faudrait en discuter avec un dompteur d'animaux sauvages. Lui dira qu'on ne peut jamais vraiment dompter un fauve, ni le domestiquer ; à un moment il se retournera et vous bouffera.

— C'est vrai, ça, déclara un gangster de Chicago.

Il étendit une main à laquelle il manquait plusieurs doigts.

— Une fois, j'ai essayé d'élever un bébé alligator, et regardez ce qu'il m'a fait, cet enfoiré !

— Shortfingers (Petits-Doigts) sait ce qu'il dit, commenta Castiglione en regardant autour de la table d'un air menaçant. On ne passe pas un marché avec un homme sauvage, et surtout on ne lui dit pas : « Faites comme chez vous », en lui donnant les clés de sa propre baraque. Et encore moins lui passer un flingue en lui demandant de monter la garde.

— Bon Dieu, non ! s'écria un autre.

— Évidemment pas ! Pourtant c'est précisément ce que veulent faire certains vieux de chez nous. Pas tous… je ne parle pas de toutes les familles, je dis seulement qu'il y en a certaines qui ont fait pression, et que pouvaient dire les autres ? Hein ? Il fallait jouer le jeu. Mais écoutez bien, il y en a seulement une ou deux qui marchent à fond dans ces conneries de paix. Vous vous rendez compte, vous tous, que vous êtes venus de toutes parts des États-Unis pour vous joindre à mon groupe. Imaginez-vous ce Bolan à la solde de la *Commissione,* reprenant la place des frères Talifero ?

Cette suggestion fit pâlir Nick Trigger, et Danno Giliamo ne paraissait pas plus fier. Mais leurs expressions furent perdues dans le chaos de la masse. Tout le monde se mit à parler en même temps et la conférence devint confuse, puis le téléphone tinta dans un coin ; le silence se fit, et tous les regards se tournèrent vers cet appareil.

Giliamo repoussa sa chaise et se dirigea vers le téléphone qui s'était tu, et décrocha doucement l'écouteur. Il écouta la conversation Turrin-Bolan en fixant Castiglione, puis il raccrocha et revint s'asseoir à la table de conférence.

— Qu'est-ce que c'était ? grogna Arnie Far-mer.

— C'était Leo Pussy en train de prendre rendez-vous, annonça Giliamo d'un air pensif.

— Allez ! dis tout, ajouta Arnie Farmer.

— Eh bien, il rencontre ce gars à la Tour de Londres à dix heures trente. Mais écoutez. Ce type avait à peu près la voix de Bolan. Pas exactement, mais, nom de Dieu, ça m'a flanqué la trouille. J'avais l'impression que c'était Bolan lui-même.

Castiglione le fixa cruellement en réfléchissant aux diverses implications de cette déclaration. Mais Nick Trigger lui expédia un coup d'œil méprisant.

— Quand est-ce que tu as entendu la voix de Bolan ? fit-il.

— J'ai déjà entendu des trucs que toi tu ne commences pas à soupçonner ! recracha-t-il. Je crois que j'ai raison. Je suis sûr que c'était Bolan lui-même.

— Vos gueules, tous les deux ! tonitrua Arnie Farmer. Quelle heure est-il ?

— Presque huit heures et demie, répondit quelqu'un. Je crois avoir remis ma montre à l'heure.

— Oui, c'est ça, gronda Nick Trigger.

— O.K., Nick, va placer des gars et veille à ce qu'ils gardent les yeux ouverts, ordonna Arnie Farmer. Toi, Danno, tu l'accompagnes, et tu fais gaffe qu'il ne se goure pas, cette fois.

Il les congédia d'un coup d'œil méprisant.

— Vous autres, rapprochez-vous et faites bien attention. Je ne veux pas qu'on se fasse baiser cette fois. Et je ne dirai qu'une seule fois ce que nous allons faire…

Nick Trigger et Danno Giliamo se retrouvèrent seuls dans le couloir à s'observer en chiens de faïence.

— Quel pourri, marmonna Nick. De quel droit me parle-t-il comme ça ?

Danno alluma une cigarette ; ses mains tremblaient.

— Tu te souviens de ce que nous nous étions dit dans la bagnole ? Qu'Amie Farmer était une ordure.

— Ouais, voilà une chose dont je me souviens.

— Alors qu'est-ce que tu vas faire, Nick ? À propos de Bolan, je veux dire ? Tu as entendu ce qu'a dit le vieux. Ils pensent donner ton boulot à Bolan. C'est une place qui te revient de droit en principe. Et même si Arnie fout en l'air Bolan avant ça, tu sais bien qu'il te verra pendu haut et court avant de te laisser prendre ce qui devrait te revenir. Il ne faut qu'un mec comme celui-là pour qu'une belle carrière soit complètement foutue. Et le boulot te revient de droit.

— En principe, oui, marmonna Nick Trigger.

— Eh bien, je crois que tu te rends compte de notre position.

— Je le crois, oui ! Écoute, Danno, nous voici dans la même barque. Je ne sais pas ce qui s'est passé hier soir, et je m'en fous. Nous nous trouvons dans la même barque, et elle coule. Je crois qu'il est grand temps de commencer à écoper !

— J'aimerais bien ridiculiser un peu ce fumier d'Amie Farmer, dit Danno. Qu'il se rende un peu compte. Tu ne peux pas le laisser buter Bolan, Nick.

— Ne t'inquiète pas, il n'y arrivera pas. Pas plus que Leo Pussy.

— Tu as quelque chose en vue, Nick ?

— On pourrait dire ça, Danno. Ouais, on pourrait le dire.

En fait, Nick Trigger avait plusieurs choses en vue.

Bolan et Ann arrivèrent près de Tower Hill avec une heure d'avance sur le rendez-vous avec Turrin, et Bolan quadrilla les rues aux alentours pour bien les connaître. Puis il gara la voiture dans un emplacement de cars touristiques.

— On m'y laissera entrer sans problèmes, dit-il à la fille. Mon seul souci sera d'en sortir tout entier.

— Mais vous ne pouvez pas vous aventurer là-dedans, protesta-t-elle. Il y aura toujours quelqu'un pour vous reconnaître et nous assisterons à un ralliement du C.I.D.

Il lui sourit.

— La plupart des gens ne sont pas très observateurs. Ne vous est-il jamais arrivé de croiser un ami dans la rue sans le reconnaître ? Les gens là-dedans vont être occupés à regarder les bijoux de la Couronne et plusieurs siècles d'histoire anglaise. De plus, ils savent très bien qu'ils ne se souviendront pas de tout, alors ils feront encore plus attention. Ce n'est pas moi qu'on regardera :

— Les employés, si.

— En ce qui les concerne, je ne serai qu'un emmerdeur de touriste de plus, fit-il en souriant. Écoutez, cessez de vous faire du mauvais sang. J'ai l'habitude de ce genre de chose.

Elle se mit à fouiller dans la boîte à gants.

— Vous pourrez au moins porter cela, fit-elle en lui tendant une curieuse paire de lunettes ajustables aux verres teintés. On peut les

ajuster, alors vous n'avez pas d'excuse. Il émit un petit rire, régla les branches, et mit les lunettes sur son nez.

— C'est bien ?

— Oh, Mack !

Elle se jeta dans ses bras, et ils s'embrassèrent longuement. Puis il se dégagea doucement.

— Soyez calme surtout, dit-il. Circulez et tâchez de passer devant toutes les cinq minutes. Mais dès le premier coup de feu, vous accélérez et vous me laissez me dépêtrer tout seul, je me débrouillerai. Si nous devons nous séparer, nous nous retrouvons au *Museum*. Je ne pense pas qu'on compte m'y retrouver encore une fois.

Elle agita la tête et passa les bras autour de son cou.

— Je vous interdis de vous faire tuer, chuchota-t-elle. Je ne vous survivrais pas.

Il rit encore une fois, l'embrassa, et l'abandonna. Lorsqu'il se retourna, il vit qu'elle pleurait, alors il lui fit un petit signe de la main et disparut dans la foule.

Il dut payer quatre *shillings* pour entrer dans l'enceinte, et deux de plus pour accéder aux bâtiments. Il avait une demi-heure à perdre et il passa son temps à visiter la célèbre Tour qui fut à une époque le fort de Guillaume le Conquérant. Il examina la pièce où les deux petits princes avaient été étouffés, et se rendit ensuite aux salles d'armes de la *White Tower* pour regarder l'armure d'Henry VIII. Ensuite il ressortit dans le parc et se mit à converser avec un des *Beefeaters,* ces gardes aux costumes rouges qui surveillaient la Tour. Le type lui montra les corbeaux aux ailes taillées qui étaient le symbole de la Tour.

Évidemment, se dit Bolan, il était naturel que des corbeaux soient le symbole de notre temps tout comme le symbole du *Museum*. Les hommes manquaient de liberté, exactement comme les corbeaux aux ailes coupées. La civilisation émasculait l'homme et lui criait d'un air méprisant de se conduire en homme.

Et merde, pensa Bolan, la vie civilisée ne lui avait pas plu ; dès son séjour à Pittsfield il avait décidé de se conduire en aigle…

À présent il s'agissait de ne pas se faire pigeonner, malgré ses propos encourageants à Ann Franklin.

Il était dix heures vingt. Il déambula jusqu'à l'Allée des Exécutions et s'immobilisa près de l'échafaudage où les têtes des rois et des reines avaient roulé. L'ultime instant de ceux qui avaient trouvé le pouvoir trop entêtant. Les hommes n'avaient encore rien appris, se disait Bolan. Ils grouillaient toujours pour obtenir le pouvoir, et ils convoitaient la puissance et la richesse. Et cela continuerait jusqu'à la fin des temps.

Il était de fort mauvaise humeur et s'en rendait compte. La Tour en était responsable ; elle lui avait produit un effet que l'ambiance sadique du *Museum* n'avait fait qu'effleurer, et Bolan commençait à comprendre ce que le vieil Edwin Charles avait voulu dire. Le monde entier était baigné de sang, il s'était imprégné dans la terre chaque fois que l'homme y posait le pied, et les hurlements des morts et des torturés se faisaient encore entendre chaque fois que le vent soufflait.

Eh oui, voilà ce que Charles avait voulu dire. Les chemins sanglants de certains êtres n'étaient que le reflet d'une longue agonie humaine. La réalité de cette souffrance ne se trouvait pas dans une atmosphère de pornographie factice, mais au fond de l'abîme de l'âme même d'une humanité à la recherche éternelle du pouvoir infini, à la recherche d'un enrichissement soudain de certains, aux dépens de la grande masse.

Merci, Edwin Charles, pensa Bolan. Vous m'avez rappelé ma raison d'être.

Il était dix heures vingt-cinq et Leo Turrin se rapprochait rapidement avec une expression inquiète.

— Et c'est reparti, se dit Bolan. Encore un peu de sang pour les corbeaux.

# CHAPITRE XVIII

Bolan repoussa les lunettes sur son front.

— J'espère que ça vaut le coup, dit-il à Turrin.

— Je n'en sais rien, annonça sans enthousiasme le petit *mafioso*. C'est un véritable jeu olympique qui s'appelle « Trouvez Bolan ». Et en ce moment n'importe qui pourrait gagner.

— Ce qui veut dire que tu es venu avec un régiment.

— Au moins ! Ce serait drôle si ce n'était pas si grave. Tu auras peut-être du mal à me croire, sergent, mais à l'heure actuelle il y a quatre grosses équipes de la Mafia qui te protègent.

— C'est toi qui les as amenées, fit Bolan avec un regard malheureux.

— Il n'y avait pas d'autre moyen. La horde d'Arnie grouille partout. Ce sera frère contre frère, et tout ça à cause de ta carcasse, mon vieux.

Bolan se mit à rire. Il perdait de sa nervosité.

— Bon, alors, dépêche-toi, je ne voudrais pas manquer la fête.

Turrin le prit par le bras et l'entraîna le long de l'échafaudage de l'Allée des Exécutions.

— Bon, d'abord les renseignements sur Edwin Charles. Brognola est tombé sur un bec tout de suite. Le dossier militaire sur Charles est archi-secret, et les Anglais ne veulent même pas en parler. En revanche, Hal a pu se renseigner via nos services que Charles avait pris sa retraite avec tous les honneurs, il y a une quinzaine d'années avec le rang de Brigadier, c'est-à-dire Général.

Les yeux de Bolan se mirent à briller.

— J*ackpot !* (Le gros-lot)

— Peut-être pour toi. Pas pour moi. Voici ce qui est plus intéressant : Charles est redevenu actif en 1960, à l'âge de soixante-trois ans, pour une période de huit mois. Puis il a repris sa retraite une seconde fois. Qu'est-ce que tu en penses ? Nos renseignements s'arrêtent il y a quatre mois lorsque le vieillard a repris du service. Et de nouveau il tombe sous la coupe de la sacro-sainte sécurité silencieuse.

Bolan émit un minuscule sifflement d'étonnement.

— Mais que faisait-il pendant ces huit mois en 60 ?

— Brognola n'a pas pu le savoir, mais ce n'est peut-être pas une coïncidence qu'un important réseau d'espionnage ait été démantelé à cette époque.

— Ce n'est pas un peu trop gros ? demanda Bolan. Je veux… quand même… un réseau d'espions…

— Il n'y a pas de rapport certain, c'est vrai, dit Turrin. Mais est-ce que tu sais ce que faisait Charles juste avant sa mort ?

— Ce qu'il faisait ? Il travaillait soi-disant comme gardien et électricien dans un club pour pervers.

— Eh bien, voilà. L'électronique. C'était la spécialité de Charles. Il était un dès pionniers de l'espionnage électronique pour les Anglais.

— Bon, je verrai si je peux m'en servir. Quoi d'autre ?

— Ce major Stone. Là il n'y a pas de secrets. Cassé de son rang et renvoyé de son régiment de l'armée régulière pour cruauté envers ses troupes en 1956. Plusieurs incidents. Il y avait aussi certaines plaintes de civils au Moyen Orient. Il n'est pas à la retraite mais foutu à la porte tout bonnement, alors son titre de major, c'est du flanc. Brognola tient un gros dossier sur lui, recueilli ici et là. Il est passé d'un major inconnu, illustre seulement par sa disgrâce, à un citoyen fort riche sans gagne-pain apparent.

Bolan grimaçait en réfléchissant.

— Bon, et puis… ?

— C'est tout ce qu'il y a sur Charles et Stone. Mais voici un bonus, si tu arrives à t'en servir… Moi, je ne peux pas. C'est un renseignement de dernière heure, et je n'ai pas encore eu le temps d'y réfléchir. Nick Trigger est venu en Angleterre, alias Nicholas Woods. Il a toujours été un tueur, pas un spéculateur. En conséquence, il a toujours été fauché, dépensant son fric dès qu'il l'avait en main. Tu retiens, hein ? Bon, voici subitement Nicholas Woods sur le marché anglais. Tout à coup il a deux comptes en banque numérotés en Suisse avec assez de pognon pour qu'il puisse prendre sa retraite dans un luxe incroyable.

— Qu'entends-tu par « subitement » ?

— Dans les quelques mois.

— Oui, c'est intéressant. Mais ce n'est pas une révélation fracassante.

Turrin haussa les épaules.

— Sauf que le bon vieux Nick fait des saloperies à l'Organisation. Il a sans doute découvert une combine qui l'enrichit honteusement, et qui est strictement interdite par les supérieurs. Et il y a davantage. Y'a de l'argent qui fait le va-et-vient dans une association légitime ici à Londres ; il y a un lien entre cette entreprise et les comptes suisses.

— C'est quoi, son entreprise légitime ?

— Une boîte de nuit qui s'appelle le *Soho Psych*.

Bolan s'immobilisa subitement. Turrin s'arrêta et se retourna pour le fixer.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu viens de me foutre un sacré coup dans les tripes, marmonna Bolan.

— Cette boîte, tu la connais ? Je ne suis pas là depuis assez longtemps pour avoir pu…

— Oui, cela représente quelque chose pour moi, Leo. Est-ce que Brognola t'a dit qui était l'associé de Nick ?

Turrin secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'il ait eu le temps de faire suffisamment de recherches. De toute façon, je voulais te dire que… Hal est fou de joie qu'on te fasse cette proposition. Il a dit, je cite, « Dis-lui d'accepter, bon Dieu ! », fin de citation. Il trouve que c'est le plus grand événement depuis le concert d'Atlanta de Joe Valachi.

Bolan semblait s'être dégonflé.

— Tu sais bien que je ne peux pas accepter, Leo. Je ne peux même pas permettre à ces gens de croire qu'ils ont gagné. Je veux continuer à les faire se ramasser aussi longtemps que je pourrais.

— Tu ne sais pas encore ce que Staccio va te proposer, sergent. On va te demander de devenir l'exécuteur en chef de la Mafia, ou du moins quelque chose dans ce genre.

Bolan esquissa un triste sourire.

— Si on ne peut pas leur faire la peau, on les achète, hein, Leo ? Et ça a toujours marché. Pas cette fois.

Il pensait à une beauté vierge de vingt-six ans qui avait voulu vaincre le monde entier, puis qui s'était résignée à participer.

— Non, je ne peux pas accepter ; je vais rester dans ma jungle personnelle. Merci quand même.

— Réfléchis-y tout de même, supplia Turrin. Brognola jure qu'il arrivera à te faire amnistier dès que tu seras à l'intérieur de la

*Commissionne*.

Têtu, Bolan secoua encore la tête.

— Non, laisse-moi, Leo. Il faut que j'agisse à ma façon, même si ça ne me plaît pas.

L'Italien fit grise mine.

— Bien, je respecte ta décision, même si elle ne me plaît pas. Tu pourras peut-être te servir toi-même des renseignements sur Nick Trigger ; moi, je ne peux pas. Ce serait suspect si je le faisais, étant donné le personnage que je me suis créé depuis cinq ans.

Il poussa un soupir.

— En tout cas je ne possède rien d'autre. Bon, je crois qu'il est temps que nous nous séparions avant qu'Arnie ne nous retrouve.

— Attends, il ne faut pas que tu restes le bec dans l'eau, dit Bolan. Dis à ton ambassadeur de la paix que je refuse de considérer ces propositions avant de réintégrer les États-Unis. Dis-lui qu'on se verra là-bas et qu'on en discutera.

Turrin esquissa un sourire caustique.

— Oui, comme ça je ne serai pas tout à fait risible.

— Pars d'abord, suggéra Bolan. Je partirai par mon propre chemin.

Ils se serrèrent la main.

— J'ai remarqué un bon endroit pour escalader le mur, dit Turrin.

Bolan sourit, montrant sa fougue d'avant leur conversation.

— Je l'avais remarqué aussi. Merci, Leo, bonne chance.

— Toi aussi, fit Turrin en repartant rapidement.

Il se retourna au bout de l'allée et agita la main, puis il disparut.

Bolan repartit par le chemin qu'il avait repéré plus tôt, passant devant les *Beefeaters* et leurs corbeaux, se dirigeant vers le défaut de la muraille.

Devant, au loin, il entendit le crachotement saccadé de mitraillettes, et il se hissa jusqu'au sommet du mur.

Une bataille rangée s'était déclarée, les lourdes Thompson répondant aux coups secs des armes plus légères, et Bolan comprit que l'ennemi s'était engagé.

Leo avait raison ; c'était presque drôle.

Bolan passa la jambe par-dessus le mur et découvrit un second fait presque drôle. À quelques mètres sous lui, un groupe d'hommes armés se tenant en demi-cercle près d'une grosse limousine

protégeaient un homme corpulent aux cheveux frisés blancs qui en descendait.

Bolan n'eut aucune peine à reconnaître Arnie Farmer Castiglione, il se trouvait presque couché dessus. Le Beretta apparut dans le poing de Bolan et il lança d'une voix claire :

— Arnie !

La tête blanche se retourna, et Arnie Farmer contempla la mort. Il se tint immobile, la bouche bée, pendant que son bouclier humain s'effondrait sous les projectiles parabellum du Beretta. Puis il demeura seul en face de Bolan.

Il grognait : « Faut le tuer, faut le tuer…», en se baissant pour reprendre le revolver d'un des hommes tombés lorsqu'il entendit la voix calme de Bolan.

— Tu es mort, Arnie.

Et tout à coup ce fumier se trouva sur le toit de la limousine, une petite flamme jaillit du canon du Beretta, et quelque chose de monstrueux passa entre les yeux d'Arnie, faisant d'incroyables dégâts dans son crâne ; ce fut la dernière impression qu'eut Arnie Farmer.

Ce n'avait été qu'un bref délai pour Bolan. Il se lança dans la rue et s'éloigna du bruit de la bataille et, en s'approchant du croisement, aperçut la petite Voiture qu'Ann avait louée. Elle se trouvait à son poste.

Bolan pesa un instant le pour et le contre, puis il serra la mâchoire et se dirigea vers la voiture. Elle lui ouvrit la portière et il se glissa sur la banquette alors que la voiture démarrait : Il lui jeta un coup d'œil et vit qu'elle avait cette même expression tendue que la première fois où il avait bondi dans la Jaguar.

Elle n'avait pas dit un mot, et il essayait de mettre un nouveau chargeur dans le Beretta lorsqu'il sentit la présence d'une arme dans sa nuque.

Bolan jura silencieusement parce qu'il avait pris la mauvaise décision, mais lorsqu'il parla sa voix était calme.

— Eh bien, major, apparemment nous allons pouvoir discuter quand même.

Un petit rire sec dans son dos et la voix du major Stone confirmèrent ses doutes.

— Pourquoi étiez-vous si sûr que ce fût *moi ?* Répondez, Mr. Bolan.

— J'ai commencé à tout comprendre il y a un moment, lui dit Bolan.

Il jeta un coup d'œil sur la fille et ajouta :

— Oui, *à tout* comprendre.

— Oh, Mack… s'écria-t-elle d'une voix désolée.

— Taisez-vous, Ann, je vous en prie, suggéra le major.

Bolan poursuivit calmement.

— Quand je pense à toutes vos jérémiades sur la sécurité de votre personnel et de vos membres. Et pendant tout ce temps, c'est vous qui les faisiez chanter, même avant l'arrivée de Nick Trigger. Pour quelle raison m'avez-vous fait venir, major ? Nick essayait-il de vous prendre votre combine ?

— Fermez-la, Bolan, cracha le major. Passez-moi votre arme… doucement, allez !

Bolan fit comme on lui demandait et réfléchit à ses erreurs pendant qu'Ann lançait expertement la voiture à travers les rues de Londres. Ils eurent à s'arrêter deux fois, l'une d'elles pour laisser filer un convoi de véhicules policiers qui fonçaient sur le quartier de Tower Hill. Chaque fois Bolan se demanda si ce n'était pas une occasion de tenter une fuite, mais abandonna à chaque reprise son projet comme tous les hommes qui, malgré une mort presque certaine, gardent au fond d'eux-mêmes une lueur d'espoir. Il ne précipiterait pas sa propre mort, il attendrait pour voir.

Il ne se passa rien pendant leur trajet et, une fois arrivés devant le *Museum de Sade,* Bolan eut la certitude qu'il n'aurait plus qu'à contempler sa propre souffrance. Il frémissait à la pensée des cellules de torture en quittant la voiture pour monter les marches devant le major Stone. Il s'arrêta devant la porte et se retourna pour fixer la voiture ; Ann ne venait pas, évidemment.

— Notre pacte est rompu, s'écria-t-il. Vous feriez aussi bien de venir regarder la conclusion.

Il n'y eut aucun mouvement à l'intérieur du véhicule. Le petit homme lui enfonça durement son pistolet dans les reins et le poussa à l'intérieur. Nick Trigger se trouvait près du bar de la salle de réception ; il buvait du gin au goulot. Il eut une expression de terreur en voyant Bolan, puis il poussa un cri de joie en voyant derrière lui le major et son pistolet. Il accourut à toutes jambes et frappa Bolan du revers de la main en hurlant :

— Espèce de merde !

Bolan secoua la tête et marmonna :

— Vous devez vous y connaître.

Cependant le major refoula sèchement Nick.

— Ce n'est pas le moment ! cracha-t-il. Reculez-vous ! Vous oubliez combien cet homme est dangereux !

— Il a raison, Nick, dit Bolan. Tu auras l'occasion de me voir me tordre.

— Hurler serait un terme plus approprié, corrigea le major.

Il poussa Bolan à travers la salle de réception, le fit avancer dans la salle de harem, et passer sous les arcades labiales. Cela signifiait : *le retour au ventre*. Non seulement la mort, mais l'effacement de la vie.

Une fois en haut des marches, dans la lumière grise de la petite antichambre, Bolan s'immobilisa.

— Vous ne parviendrez jamais à m'enfermer dans un de ces carcans de mon vivant, major.

— Vous vous trompez entièrement, Bolan, répondit le major.

Bolan vit chuter le canon du pistolet. Il réussit à esquiver et reçut le coup sur l'épaule ; instantanément son bras devint inerte. Mais il plongea en avant et les trois hommes boulèrent ensemble au sol.

Nick Trigger essayait de l'étouffer sous son gros ventre, et Bolan se tortillait pour être le premier à se lever. Il rejeta Nick et roula sur lui-même, puis le pistolet du major s'éleva une seconde fois pour s'abattre avec un bruit mat sur son crâne.

Bolan s'affaissa en grognant et roula sur le dos, toujours conscient, mais groggy et sans forces. Il sentit qu'on le tirait et traînait et entendit les vulgaires jurons de Nick Trigger et l'essoufflement du major Stone. Puis ses vêtements furent arrachés et la voix de Nick se fit entendre de très loin :

— Et puis merde ! pourquoi se donner tant de mal ?

Cependant le major ressentait un besoin impérieux de mélanger les affaires et le plaisir et, du fond de son état léthargique, Bolan était ébahi pas le comportement maladif de cet homme.

Stone parlait à Nick Trigger.

— Ne tentez pas de me refuser mes simples plaisirs, mon ami. Après tout, c'est vous qui avez imposé une action immédiate. Moi, j'aurais attendu, ne serait-ce qu'un jour ou deux pour Ann.

Bolan ressentait une forte nausée, mais il entendit répondre Nick.

— Nom de Dieu ! c'est pas le moment de prendre votre pied, ni elle le sien ! Je veux dire, on s'est débarrassé des deux emmerdeurs, et moi je suis dans le pétrin de mon côté. Il me faut la tête de ce mec ; au diable, vos perversions !

Le major respirait à grand-peine et il encerclait la tête de Bolan avec un objet froid. Bolan essaya de se tortiller mais un genou pesant le maintenait en place, et il était encore trop faible pour lutter. Il entendit la voix précise du major.

— Il n'y aurait jamais eu tous les problèmes avec les deux emmerdeurs comme vous dites, si vous ne vous étiez pas comporté comme un glouton monumental, Nick. Depuis les années que je pratique cette affaire, je n'ai jamais reçu une seule menace sérieuse. Et en six mois, grâce à vous, je me retrouve assailli de tous côtés. Non, non, Nick. N'essayez pas de me faire presser maintenant.

On encerclait les chevilles de Bolan, mais les mains qui s'occupaient de cette besogne tremblaient affreusement. Bolan lutta contre sa nausée et tenta de rassembler ses forces. En vain.

— Merde ! Vous êtes fou ! hurla Nick.

— Sortez ! s'écria le major. Sortez d'ici tout de suite !

— Mon cul, oui ! lança Nick. Vous n'êtes qu'une sale pédale et vous allez tout foutre en l'air !

— Vous voulez rire, fit le major d'une voix ironique. Qui a dit de faire venir Bolan ? Vous avez dit : « Laissons à Bolan le soin d'être accusé. » C'est vous qui avez dit…

— D'accord, et maintenant je dis : tuons-le et qu'on en termine. Ce genre de connerie me donne les jetons, et vous le savez. Et c'est moi qui ai des problèmes, pas vous. C'est moi qui vais me faire épingler par la Famille, pas vous. Si vous m'aviez écouté quand je vous ai dit qu'il faudrait flanquer ces deux cons à la flotte avec des boulets aux pieds, il n'y aurait pas de…

— Certes, quelle belle affaire ! Le Brigadier Edwin Charles retrouvé dans la Tamise en conséquence de sa dernière mission ; où en serait, je vous le demande, notre ami Nicholas Woods ? Sans parler du *Museum* et de notre petite mine d'or. Sincèrement, Nick, parfois j'ai l'impression que vous êtes stupide. Maintenant donnez-moi un coup de main avec notre bel adversaire, voulez-vous ?

Bolan se sentit soulevé, et les menottes autour de ses chevilles, ainsi que le cercle autour de son front lui entraient cruellement dans la peau. Puis il se retrouva en l'air, libre et dégagé pour retomber lourdement. Il reprit conscience, et ses nerfs tendus étaient prêts à craquer. Bolan comprit subitement où il se trouvait et combien cela posait un dangereux dilemme.

Ses mains étaient ficelées dans son dos et il était suspendu au plafond par trois chaînes. Une de celles-ci était attachée à la sangle métallique qui lui encerclait le front, les deux autres reliées à ses chevilles, et il pendait à quelques pieds du sol, le ventre en bas.

Nick se tenait dans un coin, observant furieusement le major. Stone poussait une espèce de boîte sur le sol avec l'intention évidente de la placer sous le ventre de Bolan. Elle prit facilement sa place, à quelques centimètres près, et le major revint vers la tête de Bolan. Il le fixa.

— Ah ! tant mieux, notre astronaute est revenu à lui. Écoutez, je vais vous expliquer ce petit jeu. J'ai mis en place une drôle de petite mécanique sous votre abdomen, Bolan. Dans cette boîte, il y a un système de ressorts, et à l'extérieur, au-dessus, il y a une lame d'acier assez cruelle. Lorsque je retirerai le frein, la lame fera des aller et retour assez rapides sur la surface de la boîte. Ça risque de vous effleurer de temps en temps si jamais vous vous détendez trop. Mais si vous maintenez le dos bien rigide, vous ne risquerez rien. Ah !... Faites attention à tout ce qui pourrait pendre. Vous risqueriez de perdre un de vos attributs préférés. Apprêtez-vous, le dos bien rigide... là ! Vous êtes gentil.

Depuis longtemps Bolan savait qu'il ne vivrait pas indéfiniment. Il avait observé la mort de près à plusieurs reprises, et depuis un certain temps il était prêt à affronter la mort. Mais pas comme ça. Pas en se faisant découper en tranches comme un jambonneau. Ce serait d'abord son sexe, en un ou deux coups lorsque les muscles de son dos s'atrophieraient et le laisseraient plonger vers cette lame qui venait de jaillir de la boîte avec un bruit de ressorts. Ensuite la faiblesse et la perte du sang le feraient baisser davantage et son abdomen y passerait, tranche par tranche, jusqu'à la découverte complète de ses tripes. Finalement il serait coupé en deux.

Eh bien, on ne lui ferait pas subir cette fin ; il avait toujours tenté de tuer rapidement et sans douleur, et il mourrait de la même façon. Il commença à se préparer, à tendre les muscles pour leur

commander de le basculer brutalement sur la lame pour que sa mort soit immédiate.

C'est alors qu'il remarqua un mouvement près de la porte devant lui. C'était Ann Franklin, et elle tenait la grosse Weatherby, et Bolan se dit : Dieu merci ! elle va me supprimer d'un seul coup…

La grosse arme cracha soudain son venin tonitruant, et Bolan vit le major Stone se tordre sur la table avec ses pantalons autour des chevilles ; il y eut une seconde détonation, et Nick Trigger se répandit brusquement sur les murs et une partie du plafond.

Puis la Weatherby tomba par terre, et Ann se trouva sous lui, le soutenant de son dos, et donnant de frénétiques coups de pieds à la maudite boîte.

Oui, c'était bien arrivé, il se retrouvait entièrement entre ses mains.

— Merci, Ann, marmonna-t-il.

Et il s'évanouit.

# CHAPITRE XIX

Il avait passé une quarantaine d'heures en Angleterre dans une atmosphère de furie démente. Bolan avait monté une offensive sur Soho, et Soho s'était rebiffé. Un symbole de notre époque, lui avait dit Edwin Charles ; et ce symbole signifiait sans aucun doute bien plus que « ce foutu musée ». La violence se terrait dans chaque endroit où les hommes se cachaient des significations réelles de la vie, et revenait à la surface chaque fois que la convoitise et l'abus se manifestaient.

Des hommes bien étaient morts lors de ces quelques heures, mais d'autres moins bons les avaient accompagnés. Bolan trouvait que cela équilibrait les choses.

On avait découvert toute une cache de films pornographiques chez feu le major Mervyn Stone, on les avait brûlés, et mis dans une urne dans l'entrée du *Museum de Sade*.

Une guerre ouverte s'était déclarée entre divers éléments dissidents de l'empire du crime, et Leo Turrin jubilait.

L'énigme avait été résolue pour la plus grande joie de Bolan. Apparemment le major Stone avait fait chanter ses membres depuis des années, mais discrètement. Lorsque la Mafia s'était imposée, les répercussions s'étaient fait ressentir dans les plus hauts niveaux du gouvernement, et une enquête silencieuse avait été menée. De plus, il y avait eu l'avidité de Nick Trigger ; celui-ci avait perdu le contrôle du major lorsqu'il avait conclu avec lui un marché clandestin, formellement interdit par les puissances qui gouvernaient sa vie. Tous deux avaient paniqué lorsqu'ils eurent la certitude qu'un vieillard inoffensif était en fait un agent de Sa Majesté, et c'était à ce moment que Bolan était entré en scène. Nick Trigger avait marché, sur une corde raide entre ses obligations de Famille et ses obligations personnelles, et la corde s'était effilochée bien avant la rupture finale.

En conclusion, Bolan estimait que l'humanité venait de gagner ce que l'Organisation avait perdu.

En ce qui concernait Ann Franklin, il ne savait pas comment la juger. Il terminait sa toilette dans la salle de bains de *Queen's House*

et tentait de remonter le moral de son hôtesse. Il se mit de l'antiseptique sur le front en lui disant :

— Vous ne pouvez pas vous tenir pour responsable de ce qui est arrivé. À moins que vous ne teniez à endosser la responsabilité de ma survie. Car là, c'est bien de votre faute.

Elle le fixait de ses beaux yeux, se tenant près de la porte.

— Vous êtes trop bon, murmura-t-elle.

— Écoutez, vous vous êtes fait avoir. Cela arrive à des gens très bien.

— Je ne lui aurais jamais téléphoné, vous savez, seulement, j'étais si stupidement persuadée que vous vous trompiez sur son compte. Et j'avais très peur. J'allais trouver le major pour lui raconter mes problèmes depuis l'enfance.

Elle haussa délicatement les épaules.

— Je croyais qu'il nous viendrait en aide, ajouta-t-elle d'une petite voix. Bolan souriait.

— Parfois il est difficile de reconnaître ses ennemis de ses amis. Danno Giliamo, par exemple. Mon contact me dit que Danno se retrouve vraiment sur le tapis à cause de cette histoire. Il croyait doubler Nick alors qu'il se faisait duper depuis le début. Ces deux imbéciles avaient formé un troisième front. Ils voulaient livrer ma tête à la *Commissione* dans un sac en papier. Imaginez.

Ann frissonna.

— Ils ne pouvaient pas être plus dupes que moi, surtout si c'est vrai qu'ils faisaient passer de l'argent illégal sur mes comptes du club.

Elle avait une expression totalement Indécise et perplexe. Bolan émit un petit rire.

— Allez, qu'avez-vous ?

— Que cela vous plaise ou non, Mack, il y a quelque chose que je dois comprendre. Sincèrement, j'ignorais complètement ce que le major avait en tête jusqu'au moment où je suis entrée. C'est un bon militaire, je suppose. Il m'a toujours intimidée. Et lorsqu'il est venu me rejoindre à la Tour, il m'a dit de ne pas m'inquiéter, et qu'il vous sauverait même s'il lui fallait vous menacer de son arme. Et moi, du fond de ma bêtise, je l'ai cru. C'est ce que vous m'avez crié du perron qui m'a fait réfléchir.

— Je vous ai dit que notre marché était fini.

— Non, que notre pacte était rompu. Et à présent, je dois le savoir, Mack, est-il vraiment rompu ?

Il l'examina fixement.

— Vous ne trouvez pas que cela vaut mieux ?

Elle secoua la tête.

— Non, je suis toujours entre vos mains. Si vous le désirez.

— Positive, murmura presque douloureusement Bolan.

— Comment ?

— Vous êtes une personne positive, expliqua-t-il avec un sourire tendre. Vous êtes bien. Ne changez surtout pas et gardez-vous pour l'homme qui vous conviendra.

— Vous me convenez parfaitement.

— Ce n'est ni le moment ni l'endroit, dit-il à regret.

Il passa devant elle et se dirigea vers la chambre. Il passa son *holster* sur les épaules et enfila sa veste, puis il se rapprocha des rideaux qu'il écarta pour examiner la rue.

— Vous partez, n'est-ce pas ? chuchota Ann.

Il acquiesça, et elle lui trouva une expression assez triste.

— Oui, le moment est venu, une fois de plus.

— Où irez-vous ?

— Chez moi… où que cela puisse être.

— Comment y arriverez-vous ?

Il sourit.

— En passant par la jungle, milady. C'est le seul chemin que je connaisse.

Il saisit ses affaires et se dirigea vers la porte. Lorsqu'il se retourna, elle se tenait dans la chambre, et le suivait d'un regard chaleureux et souriant. Un peu triste quand même.

Il lui fit un petit signe de la main qu'elle lui rendit.

— Merci pour tout, dit-elle doucement.

Il lui sourit et sortit. Quelque part, dehors, dans les bois mouillés et sauvages, il trouverait une piste pour rentrer chez lui. Il trouverait, ou il ne trouverait pas. Mais il fallait essayer.

Mais il savait qu'il trouverait quelque chose.

« Une ombre et un soupir parcourent la Jungle – c'est la Peur, petit Chasseur, c'est la Peur ! »

Le petit chasseur s'enfonça dans les ténèbres qui l'enveloppèrent, et il eut conscience qu'il devrait y vivre… Jusqu'au moment où il y

mourrait.

L’Exécuteur reprenait sa route.

---

[i] Club privé

[ii] Brigadier : général de l'armée anglaise